

HISTOIRE



NATIONAL
GEOGRAPHIC

N°5 • AOÛT 2013 • 5,95 €

LA CLÉ DES
HIÉROGLYPHES
LA LONGUE QUÊTE
DE CHAMPOILLION

CHARLEMAGNE
LE DIPLOMATE
LES BONNES RELATIONS
DE L'EMPEREUR

LA FONDATION
DE ROME
DE LA LÉGENDE
À L'ARCHÉOLOGIE

HÉRODE
LE TYRAN
MONUMENTAL

LEONARD DE VINCI MAÎTRE D'ARTS

LES MULTIPLES FACES D'UN GÉNIE DE LA RENAISSANCE



écho

Fabrice Grenard
**Maquis noirs
et faux maquis**

écho Vendémiaire*

La collection de poche de Vendémiaire

Jean-Yves Le Naour
**La Légende noire
des soldats du Midi**

écho Vendémiaire*

Valentin Schneider
**Un million
de prisonniers
allemands**

écho Vendémiaire*

Patrice Higonnet
**Vie et destin
de l'architecte
de Marie-Antoinette**

écho Vendémiaire*

Vendémiaire*
ÉDITIONS



Les portes d'une civilisation ou d'une œuvre ne se laissent pas facilement ouvrir. Aussi, quel émerveillement quand, finalement, un verrou saute. Lorsqu'en 1822, après bien des années de laborieuses recherches, **Champollion** déchiffre les hiéroglyphes, il rend accessible un monde fascinant. Mais pour une porte qui s'ouvre, combien restent fermées ou à peine entrouvertes ? **La fondation de Rome**, événement qui nous semble très familier, reste aujourd'hui largement débattue et non résolue. Le mythe de Rémus et Romulus est tellement ancré qu'il influence des constructions variant selon les circonstances et les spécialistes. On cherche le héros fondateur. La question agite des spécialistes encore aujourd'hui : et si la légende était vraie ? Et si Romulus et Rémus avaient vraiment existé ?

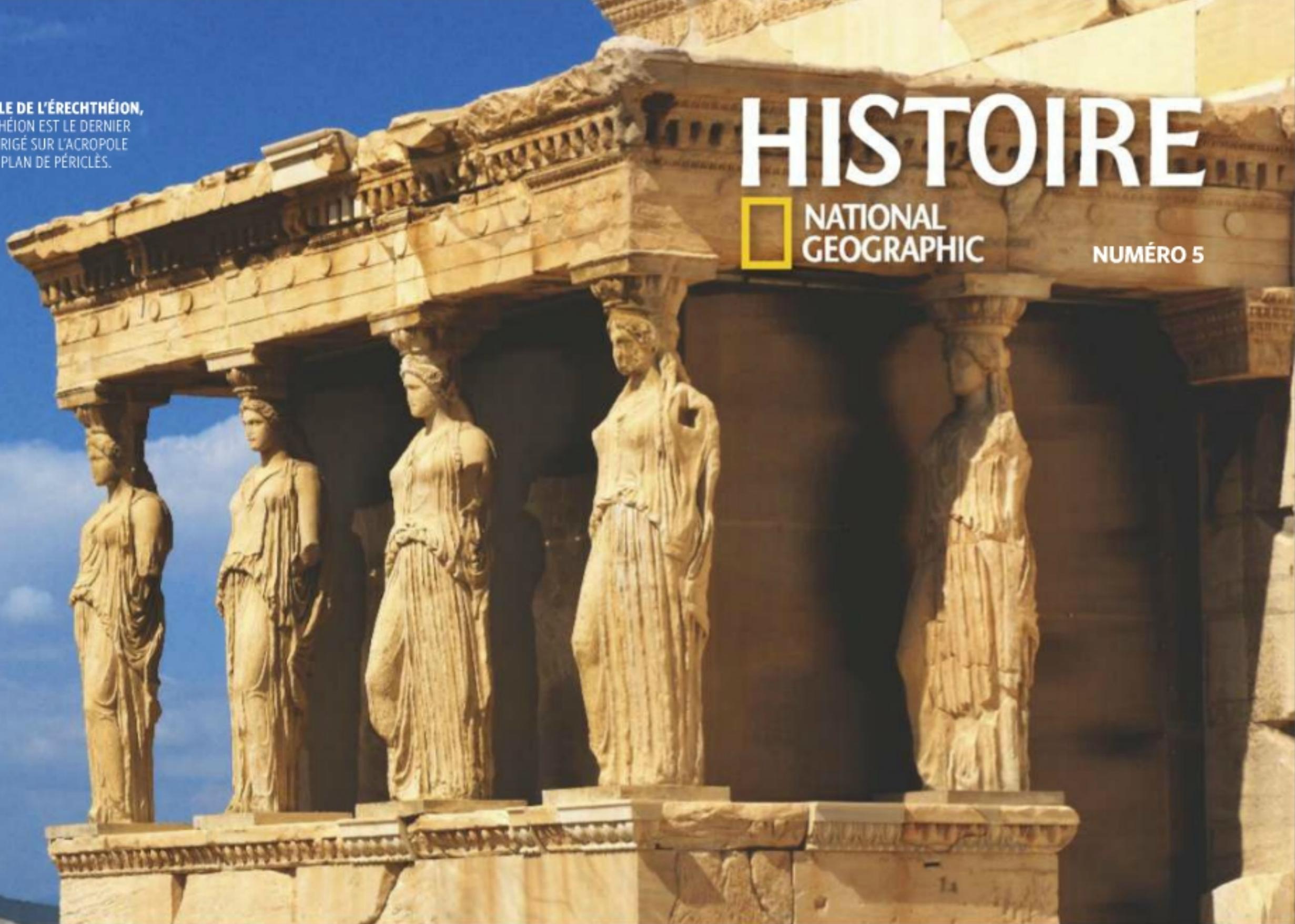
Plus près de nous dans ce voyage dans le temps, **Léonard de Vinci**, un artiste déroutant par la diversité d'une œuvre toujours entourée de mystères. Où donc a disparu sa grande fresque sur la bataille d'Anghiari ? Existe-t-il une deuxième Joconde ? Peu importe. Pris dans la tourmente des guerres d'Italie, de Vinci incarne les splendeurs et noirceurs de la Renaissance. Peintre, ingénieur, bricoleur de génie, il peinait àachever ses œuvres. Mais il sut saisir tous les espaces de liberté qui s'offraient à lui.

HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC vous propose ce mois-ci d'ouvrir quelques portes inattendues. Tout en gardant à l'esprit qu'il manquera toujours des clés à notre trousseau de connaissances. Mais n'est-ce pas là tout le charme de l'Histoire ?



SYLVIE BRIET
Rédactrice en chef

LE TEMPLE DE L'ÉRECHTHÉION,
L'ÉRECHTHÉION EST LE DERNIER
TEMPLE ÉRIGÉ SUR L'ACROPOLÉ
SELON LE PLAN DE PÉRICLÈS.



Dossiers

24 Hérode, un tyran monumental

Devenu roi de Judée grâce à Rome, Hérode employa des méthodes impitoyables pour se maintenir au pouvoir. **PAR ANTONIO PINERO**

36 La découverte des hiéroglyphes

Champollion met fin aux théories les plus extravagantes en révélant les principes de l'écriture des anciens Égyptiens. **PAR PASCAL VERNUS**

50 Athènes, une idée de la démocratie

À l'époque de Périclès, la cité-État dominait le monde grec avec un système démocratique limité. **PAR FRANCISCO JAVIER MURCIA ORTUNO**

62 Aux origines de Rome

La question de la fondation de Rome, largement débattue, n'est aujourd'hui toujours pas résolue. **PAR JORGE MARTINEZ-PINNA**

74 Charlemagne en bon diplomate

L'empereur a entretenu des relations diplomatiques permettant de consolider son empire. **PAR DIDIER LETT**

86 Léonard de Vinci, maître d'arts

Artiste et scientifique, il déploya ses multiples talents entre l'Italie et la France. **PAR MATHIEU LOURS**

Rubriques

8 LES ACTUALITÉS

12 LE PERSONNAGE

Habille Joséphine

Épouse de Napoléon, son sens politique aigu lui permit d'associer sa famille à l'Empire.

16 L'ÉVÉNEMENT

Stop à l'esclavage

Une campagne abolitionniste fit prendre conscience aux Anglais de l'injustice du trafic d'esclaves.

20 LA VIE QUOTIDIENNE

Le Moyen Âge opère la transition chirurgicale

L'art de la chirurgie commence à s'affirmer comme partie intégrante de la médecine.

100 LA GRANDE DÉCOUVERTE

La grotte de Lascaux

Des enfants découvrent en 1940 un impressionnant ensemble de peintures rupestres.

104 LES LIVRES

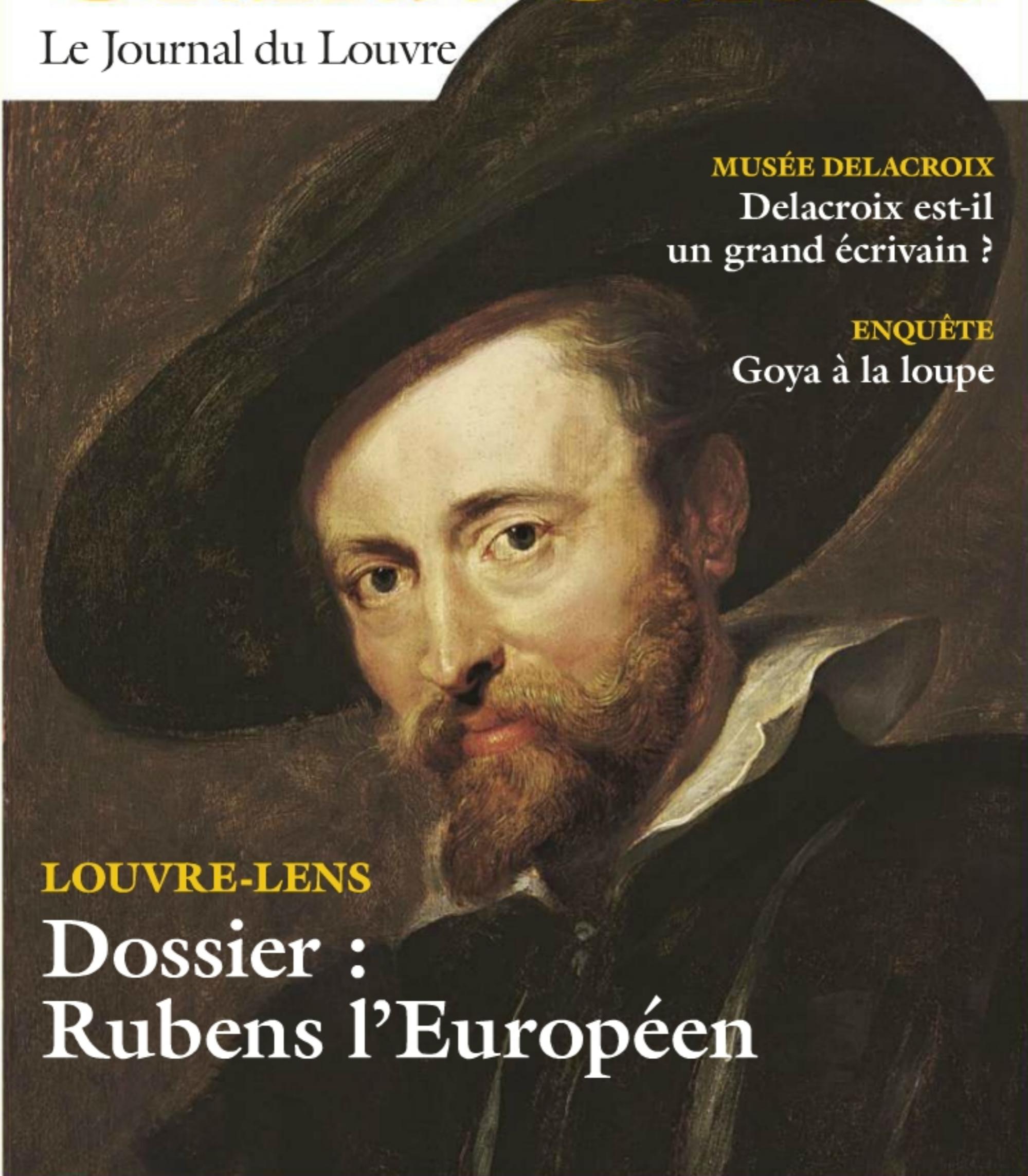


Le Louvre,
c'est aussi un magazine

juin/juillet/août 2013 n°24 – 7,50€

Grande Galerie

Le Journal du Louvre



MUSÉE DELACROIX
Delacroix est-il
un grand écrivain ?

ENQUÊTE
Goya à la loupe

LOUVRE-LENS
Dossier :
Rubens l'Européen

ACTUELLEMENT EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR WWW.BEAUXARTSMAGAZINE.COM



LA JOCONDE

PHOTOGRAPHIE: © SCALA, FIRENZE.

HISTOIRE

NATIONAL GEOGRAPHIC

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR RBA FRANCE SARL
20, rue Cambon, 75001 Paris

Directeur de la publication : FRÉDÉRIC HOSTEINS

RÉDACTION :

Rédaction en chef : SYLVIE BRIET

Édition et actualités : QUENTIN DESCAMPS, ANTHONY CERVEAUX

Email : redac-histoire@rbafrance.fr

Conseillers de la rédaction :

JOSEP CASALS (directeur *Historia National Geographic*)

IÑAKI DE LA FUENTE (directeur artistique)

Ont collaboré à ce numéro : JACQUES OLIVIER BOUDON, JUAN JOSÉ SANCHEZ ARRESEIGOR, PILAR CABANES, ANTONIO PINERO, PASCAL VERNUS, FRANCISCO JAVIER MURCIA ORTUNO, JORGE MARTINEZ-PINNA, DIDIER LETT, MATHIEU LOURS, ARNAUD BALVAY, GUILLAUME MAZEAU, JULIEN THERY, SOPHIE BOUFFIER, CLAIRE SOTINEL, KEVIN TREHUEDIC, ÉMILIE DOSQUET.

Traduction : ISABELLE GUGNON, ISABELLE LANGLOIS, JULIETTE LEMERLE, ROMAIN MAGRAS.

MARKETING ET DIFFUSION :

Directrice marketing et diffusion : SOPHIE THOUVENIN (sophie-thouvenin@rbafrance.fr)

VENTES AU NUMÉRO :

SERVICE DES VENTES : PROMÉVENTE : (01) 55 51 83 62
DISTRIBUTION : MLP

ABONNEMENTS :

I-ABO – 11 rue Gustave-Madiot – 91070 Bondoufle
Tél. : 01 60 86 03 31 – Fax : 01 55 04 94 01
Email : histoire-nationalgeographic@i-abo.fr

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an – 12 numéros : 49,95 €

SITE INTERNET : www.histoire-nationalgeographic.com

PUBLICITÉ :

MEDIA OBS – 44, rue Notre-Dame-Des-Victoires – 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79 – Email : pnom@mediaobs.com

Directeur de publicité : JEAN BENOÎT ROBERT – 01 44 88 97 79

Chef de publicité : AURÉLIE DESZ – 01 70 37 39 76

Studio : REINE VITRY – 01 44 88 89 17

Dépôt légal : Mars 2013

ISSN : EN COURS

Commission paritaire : 0418K91790

OJD : EN COURS

Fabrication : ROTOCAYFO (ESPAGNE)

Réalisation : NORD COMPO, VILLENEUVE-D'ASCQ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Directeur Logistique : FRÉDÉRIC BARENNE

(frederic-barennes@rbafrance.fr)

Directeur financier : MICHAEL TIBERGHien

(michael-tiberghien@rbafrance.fr)

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le III^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris I où il dirige le Centre d'histoire du XIX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir

de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

JOHN FAHEY, Chairman and CEO

Executive management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA, STAVROS HILARIS, BETTY HUDSON, AMY MANIATIS, DECLAN MOORE BROOKE RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER, BILL LIVELY

INTERNATIONAL PUBLISHING

Vice President, Magazine Publishing YULIA PETROSSIAN BOYLE Vice President, Book Publishing RACHEL LOVE, CYNTHIA COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ, DESIRÉE SULLIVAN

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN, Chairman JOHN M. FRANCIS, Vice Chairman PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

BOARD OF TRUSTEES

JOAN ABRAHAMSON, MICHAEL R. BONSIGNORE, JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, ROGER A. ENRICO, JOHN FAHEY, DANIEL S. GOLDIN, GILBERT M. GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, MARIA E. LAGOMASINO, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY, PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., JAMES R. SASSER, B. FRANCIS SAUL II, GERD SCHULTE-HILLEN, TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

RBA REVISTAS

Licenciataria de NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY, NATIONAL GEOGRAPHIC TELEVISION

PRESIDENTE

RICARDO RODRIGO

CONSEJERO DELEGADO

ENRIQUE IGLESIAS

DIRECTORAS GENERALES

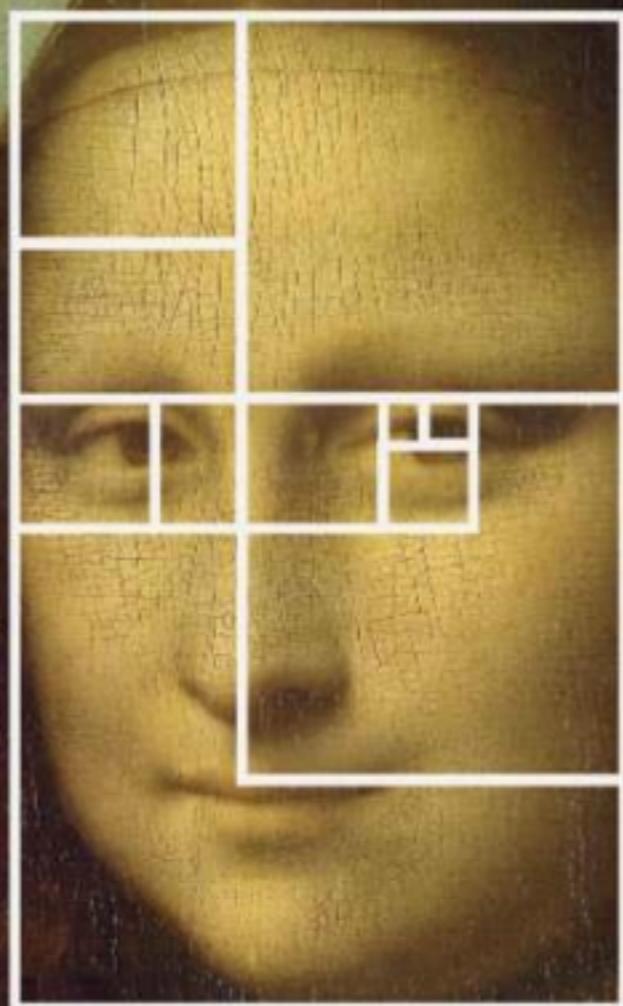
ANA RODRIGO,

MARI CARMEN CORONAS

DIRECTORA GENERAL EDITORIAL

KARMELE SETIEN

Et si les mathématiques étaient la clé pour comprendre le monde ?



Le monde est **MATHÉMATIQUE**

UNE COLLECTION

Le Monde

présentée par

CÉDRIC VILLANI

médaille Fields 2010
directeur de l'Institut
Henri Poincaré

© Pierre Maraval

Le monde qui nous entoure serait indéchiffrable sans les mathématiques : les lois de l'harmonie dans l'art et la nature, les secrets du codage des cartes bancaires, la cartographie... Avec ces ouvrages, déchiffrez enfin les grands mystères des mathématiques.



www.lemondeestmathematique.fr

EN VENTE DÈS LE JEUDI CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

*Chaque volume à partir du n°2 est vendu au prix de 9,99 €. Offre réservée à la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. Visuels non contractuels. RCS B 533 671 095

EN PARTENARIAT AVEC
LA TÊTE AU CARRÉ





© EFE

**MAURO PERANI**

explique que le philosophe juif Moïse Maïmonide avait fourni au XII^e siècle, une norme sévère sur la façon dont la Torah devait être recopiée. Or, l'intérêt du Rouleau n° 2 (ci-dessus), retrouvé à Bologne, est qu'il n'est pas conforme à cette norme, puisqu'il contient des lettres et des signes interdits selon celle-ci.

MOYEN ÂGE

La plus vieille Torah du monde identifiée en Italie

Le professeur Mauro Perani a redécouvert un manuscrit sacré datant du XII^e siècle, conservé dans les archives de l'université de Bologne.

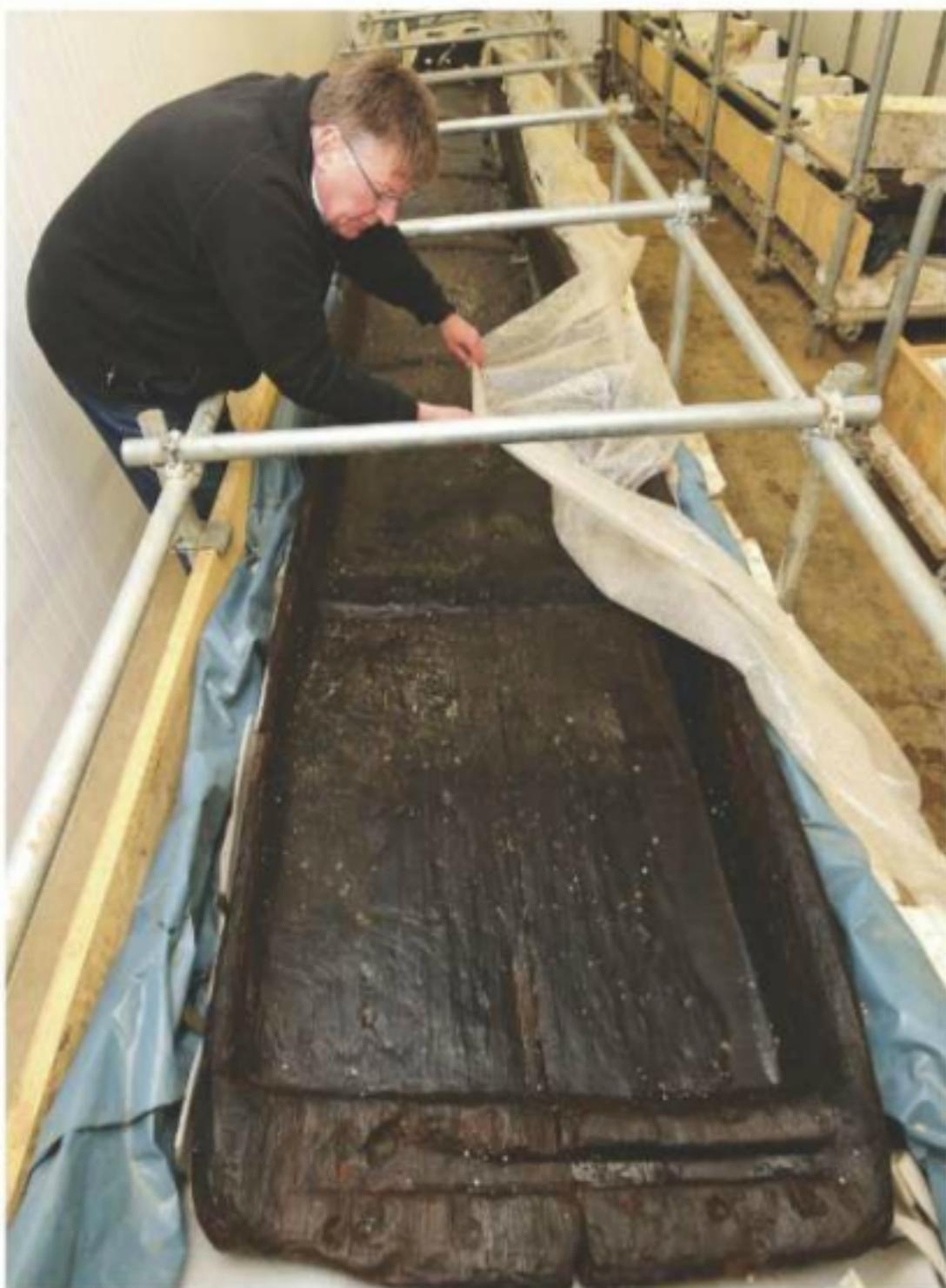
En cataloguant une trentaine de manuscrits hébreuques en février dernier, le professeur d'Etudes hébreuques de l'université de Bologne, Mauro Perani, ne s'attendait pas à une telle découverte : un rouleau de la Torah, datant du XII^e siècle, a été retrouvé. Fabriqué en peau de mouton, long de 36 mètres, il avait été classé dans les archives en 1889 en tant que document du XVII^e siècle, avec pour simple nom « Rouleau n° 2 ». « J'ai tout de suite pensé que le rou-

leau était bien plus vieux », a déclaré Mauro Perani. Le manuscrit le plus ancien connu à ce jour date de la fin du XIII^e siècle, même si l'existe certains fragments remontant aux VII^e et VIII^e siècle.

Erreur de datation

L'expertise au carbone 14, effectuée en Italie et aux États-Unis, a confirmé que le manuscrit avait été réalisé entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e. D'après Mauro Perani, il proviendrait d'un monastère dominicain de la

région, après le démantèlement des ordres religieux par Napoléon au XIX^e siècle. « Ce genre de document est très rare car quand un texte de la Torah est abîmé, il perd sa sainteté et ne peut plus être utilisé. Il est alors détruit », explique l'expert. Ce rouleau qui est « dans un excellent état de conservation » a échappé à la destruction subie par des dizaines de milliers d'exemplaires de la Torah, au cours de la seconde guerre mondiale, par les nazis et les fascistes. ■



PRÉHISTOIRE

Un bain de boue de 3000 ans

Une flottille de huit bateaux préhistoriques a été exhumée dans l'ouest de l'Angleterre.

Coulés délibérément il y a plus de 3000 ans, il s'agit du plus grand groupe de bateaux jamais découverts sur un même site au Royaume-Uni. L'un mesure même 9 mètres de long, et la plupart d'entre eux sont étonnamment bien conservés. C'est gorgés d'eau et enfouis dans la vase d'une carrière qu'ils ont été déterrés, sur le site de Must Farm, près de Peterborough. L'un des bateaux était recouvert de motifs décoratifs gravés. Selon Ian Panter, conservateur de l'université de Cambridge : « C'est comme s'ils avaient joué au morpion dessus ». Une autre des pirogues flottait encore, malgré 3000 ans passés sous terre. L'équipe de l'unité archéologique de Cambridge attend encore la datation au carbone 14 mais elle estime à 1600 av. J.-C. la date la plus ancienne à laquelle pourrait remonter la flottille. ■

ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE

Plongée à la recherche des origines de Lutèce

Les fouilles menées au pied de la préfecture de police de Paris pourraient dire si la place forte gauloise évoquée par César se situe sur l'île de la Cité.

L'œuvre de la Lutèce gauloise est-il aussi celui de Paris ? L'île évoquée par Jules César dans *La Guerre des Gaules*, où se trouvait la place forte gauloise, est-elle l'île de la Cité ? Le débat reste vif chez les archéologues. Longtemps, on a considéré que les origines de Lutèce se situeraient sur cette île. Mais les derniers chantiers de fouilles, notamment derrière le Palais de justice de Paris, sont restés muets au sujet de l'oppidum. Aucune preuve archéologique n'est venue

confirmer cette hypothèse. Et voici que, récemment, certains archéologues ont même avancé, preuves à l'appui, que la cité des Parisii a été implantée dans la boucle de la Seine, au niveau de Nanterre.

Prenant fin ce mois d'août, les fouilles menées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), à l'emplacement du futur hall d'accueil de la préfecture de police de Paris, suscitent donc des espoirs. D'autant que pour la première fois, les sondages réalisés par

l'Inrap atteindront parfois les 20 mètres de profondeur, soit des niveaux d'avant notre ère. « Les chances restent toutefois assez minces de trouver des éléments probants », tempère Xavier Peixoto, responsable des fouilles, qui pointe l'étroitesse des surfaces sondées. « Nous aurions plus de chances si nous creusions à côté, plus au sud. Il en a été question, mais les fouilles préventives n'ont jamais eu lieu, puisque Paris n'a pas obtenu les JO 2012... » ■

QUENTIN DESCAMPS



LA FOUILLE engagée sur 300 m² a déjà mis au jour un véritable mille-feuille urbain : un égout haussmannien, des carcasses de bétail et les ruines de l'église moderne Saint-Éloi, reconstruite en 1632 à partir de vestiges de lieux saints réemployés. Parmi ce puzzle, une dizaine de sépultures ont aussi été retrouvées, datant des XIII^e-XIV^e siècles. ■

© QUENTIN DESCAMPS

LES PLUS BELLES EXPOSITIONS
DE L'ÉTÉ SONT DANS L'ŒIL



ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

LA SILHOUETTE ICONIQUE DU PONT DU RIALTO, AVEC SON ARCHE UNIQUE, S'EST IMPOSÉE DANS LE MONDE ENTIER DÈS LORS QU'IL EST QUESTION DE PRÉSENTER VENISE.

© FOTOTECA 9x12



VENISE RENAISSANCE

Restauration urgente pour le pont du Rialto

Fragilisé, l'un des symboles du Grand Canal de Venise pendant la Renaissance va subir une rénovation en profondeur d'ici 2016.

Voilà près de mille ans que l'architecture vénitienne reflète ses merveilles dans l'eau, tout en survivant sur des pieux et des pierres. Mais l'un de ses joyaux les plus célèbres, le pont du Rialto, commence à chanceler. Les premières préoccupations remontent à l'été 2011, lorsque cinq petites colonnes s'étaient effondrées depuis la balustrade, du côté du palais des Camerlenghi. En mai dernier, la structure a été soumise à une radiographie examinant ses parties

immergée et émergée. Car le sol de pierres du célèbre pont immortel est foulé chaque année par plus de trois millions de touristes. L'intervention s'avère donc vraiment urgente.

Cinq millions d'euros

Partiellement restauré au XIX^e siècle et soumis en 1970 à une rénovation de sa partie supérieure, cette fois, ce sont surtout les 600 pieux sur lesquels il repose qui inquiètent : « Nous voulons maintenir le pont en vie, il ne s'agit pas d'un

entretien superficiel mais bien d'une étude approfondie de ses conditions statiques », a expliqué Roberto Benvenuti, coordinateur de l'équipe qui doit s'occuper de la restauration d'ici 2016. Un don de 5 millions d'euros fourni par un riche homme d'affaire italien permettra de financer les travaux. Un incendie avait détruit le pont en 1310. Presque trois cents ans plus tard, la République de Venise a construit l'œuvre en pierre d'Istrie, à l'abri du feu mais pas du temps. ■

A.C.



LE RIALTO EST le plus ancien des quatre ponts enjambant le Grand Canal de Venise. Construit entre 1588 et 1591, suivant les plans de l'architecte Antonio da Ponte, la structure du pont, 48 mètres, est identique à celle de ses deux prédecesseurs en bois : deux rampes inclinées reliées par un porche au milieu.

© BRIDGEMAN / INDEX

Joséphine de Beauharnais, première dame de France

Née en Martinique, d'abord mariée au jeune Alexandre de Beauharnais, elle épousa Napoléon en 1796. Son sens politique aigu lui permit d'associer sa famille à la construction de l'Empire.

Marie-Josèphe devient Joséphine

1763

Naissance de Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie le 23 juin, en Martinique. En 1779, elle épouse Alexandre de Beauharnais, qui décède en juillet 1794.

1796

Après avoir fréquenté plusieurs leaders de la Révolution, elle épouse Napoléon Bonaparte le 9 mars. C'est lui qui lui donne le nom de Joséphine.

1809

Joséphine ne peut donner d'enfants à Napoléon. Le divorce est prononcé le 15 décembre. En 1810, il épouse Marie-Louise d'Autriche.

1814

Elle meurt le 29 mai dans sa résidence de Malmaison, à 50 ans, tandis que Napoléon est en exil sur l'île d'Elbe.

Joséphine s'appelait à sa naissance Marie-Josèphe Rose Tascher de La Pagerie. En choisissant de féminiser son deuxième prénom, Napoléon lui donne en quelque sorte sa nouvelle identité, en même temps qu'il s'approprie une femme de six ans plus âgée que lui, veuve et mère de deux enfants, qu'il allait immortaliser en la couronnant lors de la cérémonie du sacre, le 2 décembre 1804.

Comme Napoléon, Joséphine naît dans une île, la Martinique, où sa famille, d'ancienne noblesse, s'est installée en 1726, mais sans parvenir à y faire fortune. Née le 23 juin 1763, Marie-Josèphe Rose, rapidement surnommée « Yeyette », grandit au sein d'une société coloniale qui doit son essor au travail des esclaves. À 16 ans, elle épouse le jeune Alexandre de Beauharnais, né en Martinique quand son père y était gouverneur, qui a choisi le métier des armes et est alors en garnison en France. Joséphine l'y rejoints. C'est un mariage très avantageux pour elle qui n'a guère de fortune, à la différence de son mari, riche propriétaire à Saint-Domingue. En septembre 1781

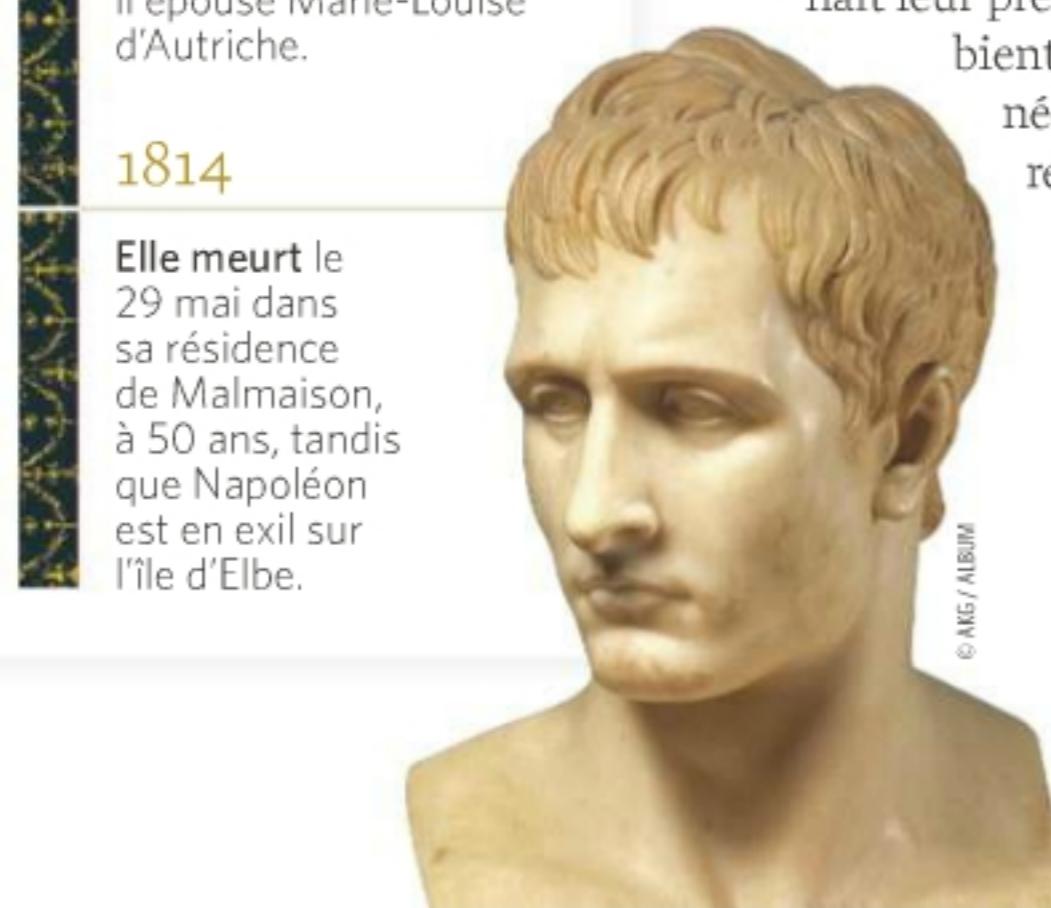
naît leur premier enfant, Eugène, bientôt suivi d'Hortense, née le 10 avril 1783. Les relations du couple sont

conflictuelles, poussant Joséphine à regagner la Martinique avec sa fille en 1788. Elle est donc absente de Paris lorsqu'éclate la Révolution française mais y retourne en octobre 1790. Son mari, qui a été élu aux États généraux, siège à l'Assemblée constituante dont il sera même le président en juin 1791. Il a épousé les idées libérales et s'affirme comme un brillant orateur. Cette gloire rejaillit sur Joséphine qui reçoit les amis de son mari, à commencer par La Fayette. La guerre déclarée en avril 1792 accélère la carrière du général de Beauharnais promu chef d'état-major de l'armée du Rhin. Mais la Terreur menace les officiers d'origine noble.

Pour y échapper, Joséphine s'est réfugiée avec ses enfants dans un petit village à l'ouest de Paris, près de Saint-Germain où elle place Eugène et Hortense en pension. Dénoncée, elle rejoint son mari en prison. La menace de la guillotine se précise. Alexandre est exécuté le 23 juillet 1794, quatre jours avant la chute de Robespierre, qui sauve Joséphine. Libérée très vite, elle reste marquée par cette expérience qui l'a conduite à frôler la mort. Pour échapper à ce souvenir, elle se jette dans le tourbillon de fêtes qui marque alors la société parisienne. Veuve du général de Beauharnais, elle

Napoléon tombe éperdument amoureux de cette belle femme de 32 ans, subjugué par son charme.

NAPOLÉON BONAPARTE. BUSTE EN MARBRE. 1803. PALAIS PITTI, FLORENCE.



© AKG / ALBUM



DE L'ÎLE DE LA MARTINIQUE À L'EMPIRE

LA FUTURE IMPÉTRATRICE est née sur l'île de la Martinique, dans les Caraïbes. À l'âge de 10 ans, elle y a fréquenté un pensionnat religieux. Elle appartenait à la minorité créole, les blancs qui, aux côtés des métis libres, dominaient la grande masse des esclaves noirs. La famille de Joséphine s'y était installée en 1726 mais n'était pas parvenue à y faire fortune. Elle possédait une centaine d'esclaves, mais les catastrophes naturelles endommagèrent la propriété familiale. Des années plus tard, Joséphine devait comparer les bouleversements de la Révolution aux ouragans de sa terre natale.

JOSÉPHINE DE BEAUVARNAIS, IMPÉTRATRICE DES FRANÇAIS.
HUILE, GUILLAUME GUILLON LETHIÈRE, 1807. MUSÉE DU CHÂTEAU DE VERSAILLES.

fréquente les hommes qui ont contribué à la chute de Robespierre, rencontre Barras, futur membre du Directoire, dont elle devient la maîtresse. Grâce à lui, elle s'installe dans un hôtel de la rue Chantereine où elle peut recevoir.

L'irruption de Bonaparte

C'est par Barras que Joséphine fait la connaissance du général Bonaparte. Celui-ci tombe éperdument amoureux de cette belle femme de 32 ans. Joséphine ne partage pas cette passion subite mais elle est intriguée par ce jeune général dont Barras fait les louanges,

et lorsque Bonaparte lui demande de l'épouser, elle accepte. Le mariage se déroule le 9 mars 1796. Six jours plus tôt, Bonaparte a été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, cadeau de mariage du Directeur Barras.

Tandis que son second mari s'envole vers l'Italie, Joséphine, restée à Paris, poursuit sa vie de fêtes, tombe amoureuse d'un jeune officier, Hippolyte Charles, qu'elle prend pour amant. Elle s'amuse aussi, tout en étant flattée, de la fougue et de la passion que Napoléon met dans les nombreuses lettres qu'il lui écrit d'Italie. Il lui répète qu'il se languit d'elle,

manifestant un désir ardent de la revoir. Mais Joséphine tergiverse. Elle rejoint finalement Napoléon à Milan, en juillet 1796, flanquée d'Hippolyte Charles. Après des retrouvailles fogueuses, le général Bonaparte repart rapidement au combat, laissant son épouse à Milan. Elle le retrouve, parcourant l'Italie du Nord à sa suite, en profitant aussi pour faire des affaires. Partout elle est reçue comme la femme du général en chef et commence à s'habituer à être traitée en reine. Elle s'attarde du reste, ne retrouvant Paris qu'au début du mois de janvier 1798. Napoléon l'a précédée rue

LA CHAMBRE DE JOSÉPHINE
dans sa splendide résidence de
Malmaison. L'aigle impérial,
symbole napoléonien,
couronne le lit.

© MASSIMO LISTRI / CORDON PRESS



Chantereine, rebaptisée en son honneur rue de la Victoire. Quelques semaines plus tard, le général repart en campagne, en direction de l'Égypte.

À nouveau, Joséphine est séparée de son mari pendant près de dix-huit mois, elle multiplie les infidélités, ce que les proches de Bonaparte ne manqueront pas de lui rapporter. Elle dépense beau-

coup, achète notamment le domaine de Malmaison en avril 1799. En octobre, on annonce le débarquement de Napoléon à Fréjus. Joséphine se précipite à sa rencontre, mais le manque. Leurs retrouvailles quelques jours plus tard sont houleuses. Mais le couple se reforme, la passion emporte à nouveau Bonaparte qui peut aussi compter sur les talents

politiques de Joséphine, dont les réseaux lui sont fort utiles au moment où se prépare le coup d'État.

Devenu l'épouse du Premier Consul, Joséphine a un rôle de représentation qui s'affirme à la fois dans les réceptions aux Tuileries – où le couple s'est installé en février 1800 – et à la Malmaison, lieu de villégiature privilégié du couple. Joséphine accompagne aussi son mari lors de ses tournées en province. Partout elle est saluée comme Madame Bonaparte et s'affirme dans un rôle de « première dame de France » qu'elle contribue à forger. C'est donc tout naturellement qu'elle est associée à la mise en scène du pouvoir lors de la cérémonie du sacre. Contre l'avis des frères et sœurs de Napoléon, qui lui sont très hostiles, elle impose l'idée d'un double couronnement ; elle parvient aussi à obtenir qu'un mariage religieux solidifie leur union. Joséphine ne participe pas directement aux décisions prises mais son sens politique

LE BON TON D'UN EMPIRE

DEVENUE L'ÉPOUSE de l'homme le plus puissant de France, l'élégante Joséphine donna le ton à la haute société de l'époque et contribua au succès des modes qui régnait à Paris. Ainsi de l'« égyptomanie » qui s'empara du pays après la campagne de Napoléon en Égypte.

THÉIÈRE AUX MOTIFS ÉGYPTIENS, OFFERTE PAR NAPOLÉON À JOSÉPHINE. 1808-1809.



© AKG / ALBUM

LES HÉRITIERS DE JOSÉPHINE

JOSÉPHINE ne donna pas d'héritier à Napoléon, mais sa fille, Hortense de Beauharnais, fut la mère de l'empereur Napoléon III, dont le seul fils légitime mourut sans descendance. Le frère d'Hortense eut sept enfants dont Joséphine, qui se maria avec Oscar I^e de Suède. Ses descendants se lièrent à plusieurs maisons royales.



HORTENSE, FILLE DE JOSÉPHINE ET DE SON PREMIER MARI, ALEXANDRE DE BEAUHARNAIS.



© BRIDGEMAN / INDEX

aiguisé l'a conduite à favoriser très tôt l'union de sa famille avec celle des Bonaparte. Elle est à l'origine en 1800 du mariage de sa fille Hortense avec le jeune frère de Napoléon, Louis, futur roi de Hollande. Elle peut espérer que l'enfant né de cette union devienne l'héritier de Napoléon. Elle assiste aussi avec émotion à l'adoption par l'empereur de son fils Eugène, bientôt choisi comme vice-roi d'Italie et marié à la fille du roi de Bavière. Les Beauharnais sont ainsi pleinement associés à la construction du système impérial.

Mort de son petit-fils

Mais Joséphine voit aussi Napoléon s'éloigner d'elle – ils dorment dans des chambres séparées à partir du sacre –, et l'empereur part souvent en campagne. Joséphine se réfugie à la Malmaison où elle développe sa passion pour les jardins, la lecture et les arts, contribuant à la fortune de nombreux artistes. Elle

dépense sans compter pour ses toilettes, crée la mode. À plus de 40 ans, elle continue à briller de mille feux.

Elle n'est cependant pas épargnée par les drames. En mai 1807, elle apprend la mort de son petit-fils, sur lequel elle fondait tant d'espoirs pour prolonger la dynastie des Bonaparte. Dans le même temps, Napoléon qui vient d'avoir un enfant de l'une de ses maîtresses, pense de plus en plus au divorce. En décembre 1809, il annonce ses intentions à Joséphine au cours d'une entrevue mémorable. Joséphine s'évanouit, mais Napoléon a décidé d'épouser une princesse européenne afin d'avoir un héritier et d'enraciner sa dynastie dans le pays.

Joséphine conserve son titre d'impératrice, garde le château de Malmaison, ainsi que le palais de l'Élysée, et obtient le château de Navarre en mars 1810. Napoléon a tenu à l'éloigner de Paris au moment du mariage avec Marie-Louise. Elle jouit en outre d'une rente de trois

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE présente son fils, Eugène de Beauharnais, et sa fille Hortense, accompagnée de ses deux enfants, au tsar Alexandre. Huile sur toile de Viger du Vigneau, vers 1864.

millions de francs par an. Occupé à séduire Marie-Louise, la nouvelle impératrice, Napoléon n'en oublie pas pour autant Joséphine, à laquelle il lie toujours une tendre affection. De son côté, Joséphine reçoit à plusieurs reprises la visite du tsar Alexandre, celle aussi du roi de Prusse. Mais comme si son existence devait inéluctablement rester attachée au sort de l'Empire, alors que Napoléon est arrivé à l'île d'Elbe, elle tombe malade et s'éteint rapidement le 27 mai 1814, laissant une postérité dont les différents rameaux s'allieront avec les principales familles princières d'Europe. ■

JACQUES OLIVIER BOUDON
PROFESSEUR D'HISTOIRE À PARIS IV

Pour en savoir plus

ESSAIS
Joséphine l'impératrice créole
J.-C. Fauveau, L'Harmattan, 2010
L'impératrice Joséphine
Bernard Chevalier, Christophe Pincemaille, Payot 2002



L'ABOLITION
DE L'ESCLAVAGE
dans les colonies
françaises, en 1848,
représentée par
François-Auguste
Biard en 1949, huile.
Château de Versailles.

Quand Londres dit stop à la traite des esclaves

Dans les années 1780, une importante campagne abolitionniste fit prendre conscience aux Britanniques de l'injustice du trafic d'esclaves, qui fut finalement interdit en 1807.

En 1765, à Londres, un jeune esclave noir originaire de la Barbade fut violemment battu par son maître qui l'abandonna, à l'agonie, dans une rue de la capitale anglaise. Granville Sharp, un médecin qui s'occupait bénévolement des pauvres de Londres, soigna ses blessures et lui sauva la vie. Deux ans plus tard, le maître tomba par hasard sur son ancien esclave dans la rue et le séquestra pour le revendre. Le médecin fit alors appel à la justice et parvint à rendre sa liberté au jeune esclave.

Granville Sharp était un chrétien pieux aux idées démocratiques typiques des Lumières. Convaincu que l'esclavage était immoral et contraire à certains principes du droit anglais, il décida de soutenir d'autres esclaves noirs de Londres qui réclamaient leur liberté. En 1772, le jugement de l'un d'entre eux, James Somerset, fut jurisprudence. La décision d'accorder la liberté à cet esclave en fuite fut interprétée comme une reconnaissance du caractère illégal de l'esclavage dans les îles Britanniques. Le poète William Cowper écrivit : « Les

esclaves ne peuvent pas respirer en Angleterre, dès que notre air pénètre leurs poumons, ils se libèrent. » Dès lors, on ne vit plus à Londres d'affiches annonçant la vente de « cadenas en argent pour Noirs et chiens ».

Cependant, l'esclavage au Royaume-Uni n'était qu'une infime partie du problème. Au XVIII^e siècle, une énorme machine économique s'était développée autour du trafic d'esclaves, déportés d'Afrique pour être employés dans les plantations de sucre, de thé, de café, de tabac et de coton des colonies



© ERICH LESSING / ALBUM



E. BRIDGEMAN / INDEX

UN FERVENT ABOLITIONNISTE

WILLIAM WILBERFORCE, le parlementaire britannique à l'initiative de l'abolition du trafic d'esclaves, devint un héros parmi les Noirs. L'abolition de la traite par les Anglais en 1807 fut un exemple suivi par d'autres, notamment à la fin des guerres napoléoniennes. Mais la suppression totale de l'esclavage se fit attendre : la Grande-Bretagne l'approuva en 1833, la France en 1848, les États-Unis en 1865 et le Brésil en 1888.

anglaises et françaises des Caraïbes. Pour la Grande-Bretagne, ces colonies caribéennes représentaient cinq ou dix fois plus de bénéfices que des territoires bien plus vastes, telles que les colonies américaines du Canada et de la côte est. Abolir un système aussi rentable et aussi ancien semblait pratiquement impossible.

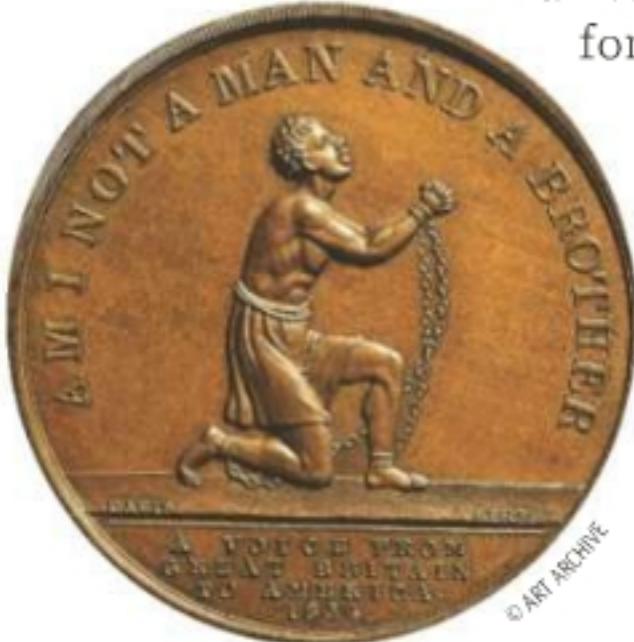
Enrôlement abusif

Dans les années 1780, un groupe d'idéalistes anglais, suivant l'exemple de Granville Sharp, lança un grand débat sur la question de l'esclavage. En 1785, l'université d'Oxford organisa

un concours d'essais sur le thème : « Est-il légitime de réduire quelqu'un en esclavage contre sa volonté ? » Le gagnant du concours fut un étudiant en théologie de 25 ans, Thomas Clarkson. Après avoir reçu son prix, il se rendit à Londres. Pendant le trajet, il ne cessa de ressasser la question : « L'idée me vint à l'esprit que, si le contenu de mon essai était vérifique, quelqu'un devait tenter de mettre un terme à ces calamités une bonne fois pour toutes. » Arrivé à Londres, il contacta Granville Sharp et certains de ses proches, pour la plupart quakers, un mouvement protestant opposé depuis longtemps à l'esclavage. À leurs côtés, il fonda le Comité pour

l'abolition du trafic d'esclaves. Les militants abolitionnistes décidèrent de mener une campagne de sensibilisation. Clarkson se rendit dans les principaux ports négriers britanniques, Bristol et Liverpool, pour y recueillir des informations sur la traite des esclaves et l'enrôlement abusif des jeunes Anglais dans la Marine. À Liverpool, il faillit être assassiné par des sbires envoyés par des esclavagistes. Clarkson contribua à fonder des comités locaux de lutte contre le trafic d'esclaves et à organiser d'innombrables débats publics, au cours desquels intervenaient souvent d'anciens esclaves.

Les trafiquants d'esclaves et les chefs de plantation réagirent à cette campagne. L'un d'eux se plaignit : « Les imprimeries regorgent de pamphlets sur le sujet et ma table en est couverte. [...] Le courant populaire avance contre nous. » En réponse aux abolitionnistes, certains avertissaient du risque d'une révolte contre les Blancs dans les Caraïbes.



« Ne suis-je pas un homme et un frère ? », slogan de la campagne abolitionniste.

MÉDAILLE EN BRONZE, PORTANT LE SLOGAN DU MOUVEMENT ABOLITIONNISTE. 1834

LE CHÂTEAU DE CAPE COAST, au Ghana, pouvait accueillir jusqu'à un millier d'esclaves, qui étaient embarqués sur des navires négriers à destination des plantations caribéennes.



© ALEX SCHIEFF / ACI

D'autres, comme le baronnet Banastre Tarleton, affirmaient que « les Africains eux-mêmes ne mettent aucun obstacle au trafic ». Cela n'était pas faux, car les élites africaines possédaient souvent des esclaves et certaines d'entre elles prenaient part à leur commerce. D'autres défendaient le trafic en alléguant que c'était un vivier de bons marins pour la flotte britannique. La campagne abolitionniste visait à obtenir du Parlement

un décret d'abolition du commerce d'esclaves. Des pétitions furent signées dans toutes les villes du pays et présentées devant cette institution.

Bataille parlementaire

Fin 1788, plus de 60 000 Britanniques, toutes régions et classes sociales confondues, avaient signé de telles pétitions. Au Parlement de Londres, un jeune député épousa la cause abolitionniste.

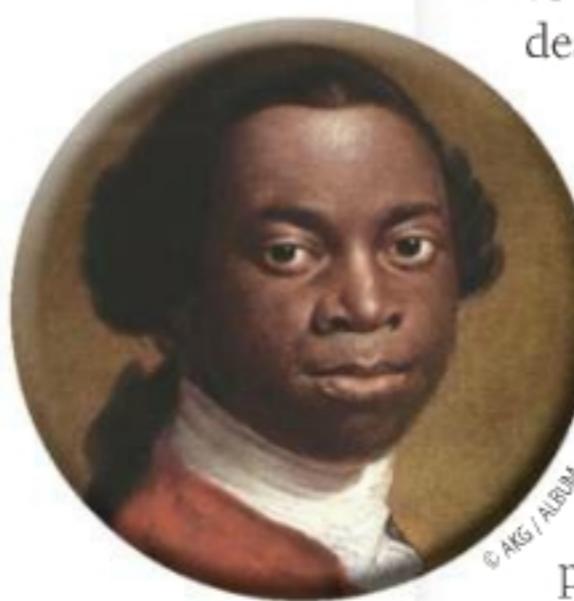
Il s'agissait de William Wilberforce, un riche propriétaire terrien qui se montrait réactionnaire sur de nombreux sujets, mais était aussi un chrétien évangéliste très pieux. Wilberforce arriva à la conclusion que l'esclavage allait à l'encontre du christianisme et que son devoir était d'y mettre un terme. Quand les chefs de plantation lui dirent qu'ils avaient aidé les Noirs en les sortant d'Afrique, Wilberforce leur répondit : « Quoi qu'il en soit, nous n'avons aucun droit de faire le bonheur des gens contre leur volonté. »

Soutenu par le Premier Ministre William Pitt, Wilberforce démarra sa campagne parlementaire en 1789. Aux côtés de Clarkson et du Comité pour l'abolition du trafic d'esclaves, il travailla d'arrache-pied, nuit et jour, même le dimanche, pour préparer un vaste rapport. Le Comité envoya des copies à tous

UN CÉLÈBRE AFFRANCHI

OLAUDAH EQUIANO est un esclave africain qui vécut au XVIII^e siècle. Il parvint à acheter sa liberté et s'unit au mouvement britannique pour l'abolition du trafic des esclaves. Il écrivit une autobiographie qui le rendit riche et célèbre. Il y exprimait son espérance de « voir le renouveau de la liberté et de la justice » pour les Noirs.

PORTRAIT D'OLAUDAH EQUIANO. XVIII^e SIÈCLE.



© AKG / ALBUM

La campagne abolitionniste

PENDANT LES ANNÉES DE LUTTE

pour l'abolition de l'esclavage, des caricaturistes comme Isaac Cruikshank et James Gillray illustrèrent dans leurs œuvres la cruauté avec laquelle étaient traités les esclaves. Ces deux gravures accompagnèrent la campagne de William Wilberforce contre l'esclavage au Parlement britannique. Cruikshank représente une scène sur le pont d'un négrier, où une jeune Noire (1) est suspendue par la cheville par un marin britannique (2), tandis que le capitaine (3) s'apprête à la fouetter. La caricature de James Gillray se réfère au cas réel d'un jeune esclave, trop malade pour travailler, plongé dans une citerne d'eau bouillante (4) par son maître, qui lui reproche (5) : « Tu ne peux pas travailler parce que tu ne te sens pas bien ? Je vais te donner un bon bain chaud pour soigner ta fièvre. »



© AKG / ALBUM

les parlementaires. Mais en 1791, le Parlement vota en faveur du trafic d'esclaves, avec 163 voix contre 88.

Des Anglaises organisèrent alors un boycott contre le sucre en provenance des Caraïbes, suivi par plus de 300 000 personnes. Les ventes s'effondrèrent de 30 % à 50 %. Un partisan de l'abolition écrivit à propos d'un ami que son petit-fils âgé 10 ans « ne pren(ait) plus de sucre depuis qu'il avait lu le traité de Fox », en référence au pamphlet contre le trafic d'esclaves de William Fox. Les abolitionnistes résumèrent le rapport qu'ils avaient élaboré pour le Parlement et le publièrent dans un ouvrage vendu à des milliers d'exemplaires.

En 1792, le Premier Ministre Pitt obtint de la Chambre des communes qu'elle approuve l'abolition. Mais la Chambre des lords bloqua le projet. La Révolution française provoqua en Grande-Bretagne une vague de censure et de répression, qui affaiblit le

mouvement abolitionniste. En outre, en 1791, une grande révolte des esclaves avait éclaté en Haïti, suivie par d'autres soulèvements dans toutes les îles des Caraïbes. Les prédictions des traîquants et esclavagistes semblaient se confirmer.

Mission accomplie

Wilberforce et Clarkson ne baissèrent pas les bras. En 1807, ils atteignirent leur objectif. L'année précédente, en pleine guerre contre Napoléon, le gouvernement avait interdit aux navires anglais de transporter des esclaves vers les colonies françaises. Profitant de l'occasion, Wilberforce, épaulé par un autre ministre abolitionniste, lord Grenville, réussit à convaincre les parlementaires d'étendre cette interdiction à tout trafic d'esclaves.

Le trafic d'esclaves était ainsi aboli, mais pas l'esclavage. En mai 1830, Clarkson et Wilberforce, déjà âgés, participèrent à un meeting qui marqua le

début de la campagne pour l'abolition totale de l'esclavage. En 1833, le Parlement approuva l'émancipation. Wilberforce mourut l'année suivante. L'abolition fut effective le 1^{er} août 1838. La nuit précédente, dans une église de la Jamaïque, le pasteur William Knibb et ses fidèles, évoquant l'arrivée du premier esclave des Anglais sur l'île en 1562, mirent un collier de punition, un fouet et des chaînes dans un cercueil portant l'inscription : « Ci-gît l'esclavage colonial. Il est mort le 31 juillet 1838, à l'âge de 276 ans. » ■

JUAN JOSÉ SANCHEZ ARRESEIGOR
HISTORIEN

Pour en savoir plus

TEXTE
Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain, le passionnant récit de ma vie
Régine Mfoumou-Arthur,
L'Harmattan, 2002.

ESSAI
L'abolition de l'esclavage Cinq siècles de combats (xvi^e et xx^e siècle)
Nelly Schmidt, Fayard, 2005.

Le Moyen Âge opère la transition chirurgicale

Aux XIII^e et XIV^e siècles, l'art de la chirurgie commence à s'affirmer comme partie intégrante de la science médicale.

Les hommes et les femmes du Moyen Âge étaient exposés à des affections dont beaucoup étaient dues à une alimentation déficiente, à un manque d'hygiène, aux violences quotidiennes ou à la guerre. Les malades constituaient souvent des proies faciles pour les guérisseurs, barbiers et autres sanguineurs plus ou moins compétents.

Les limites entre la médecine et la magie s'estompaient souvent et des remèdes alors prescrits nous paraîtraient aujourd'hui extravagants. Par exemple, pour soigner les hémorroïdes, des médecins recommandaient l'application de « cataplasmes vasoconstricteurs ou d'onguents constitués d'une drachme romaine [3,41 g., ndlr] d'acacia, de mastic, d'encens, de sang-dragon, de toile d'araignée, de poils de lièvre coupés très menus, de purée de poissons, de pâte de charpentier, de noix de galle, de sumac et de graines de myrte », comme l'écrivait le médecin Bernard de Gordon.

La religion et la croyance aux miracles influençaient également la médecine. On croyait qu'un monarque, par la simple imposition des mains, pouvait soigner de multiples maux, et même la paralysie. Les reliques des saints jouissaient de la même réputation : celles de saint Valentin guérissaient l'épilepsie, celles de saint Christophe les maladies de la gorge...

Remèdes contre les migraines

Mais de véritables médecins avaient étudié à l'université et leurs diagnostics avaient des prétentions scientifiques. Ils s'appuyaient sur les connaissances médicales accumulées depuis l'Antiquité, et en particulier sur la théorie des humeurs du célèbre Galien, d'après laquelle la maladie était le résultat d'un mauvais équilibre entre les quatre qualités du corps : la chaleur, le froid, l'humidité et la sécheresse. Pour corriger ces altérations, on recommandait par exemple l'ingestion de purgatifs et de sirops, ou l'application d'onguents et



MÉDECINS recevant des patients à l'intérieur d'un hôpital. Fresque de Taddeo di Bartolo. XIV^e siècle. Hôpital de Sienne.

de pommades. Les médecins distinguaient ainsi jusqu'à douze variantes d'une affection aussi commune que la migraine, attribuant à chacune d'entre elles différentes causes, comme une humidité ou un vent excessifs, mais aussi parfois un problème cérébral.

Bernard de Gordon, qui enseignait fin XIII^e-début XIV^e dans l'une des plus importantes universités de médecine d'Occident, celle de Montpellier, prescrivait l'utilisation de médicaments apaisants et rafraîchissants contre les migraines causées par une trop grande chaleur. Son manuel, *Le Lys de médecine*, l'un des plus diffusés

SOINS GRATUITS OU PAYANTS

LES MÉDECINS exigeaient des honoraires pour chaque visite. Par contre, les médecins municipaux s'engageaient par serment à assister gratuitement les pauvres, mais aucune substance chère ne figurait dans la composition des médicaments prescrits. Quant aux nombreux guérisseurs, ils ne se faisaient payer que si leur remède avait eu l'effet escompté.

MÉDECIN EXTRIPANT À UN PATIENT « LA PIERRE DE LA FOLIE ». JÉRÔME BOSCH, 1475. MUSÉE DU PRADO, MADRID.





en Occident, conseillait d'ointre la tête du malade « d'huile d'olives immatures, non salée », et dans laquelle on pouvait aussi faire bouillir les choses suivantes : « Des pousses de saule, de clématite vigne blanche, de courge, des coeurs de laitue, des bourgeons de rosier, de grenades amères, et d'autres plantes diverses. » Les pathologies oculaires étaient aussi très communes en raison de la saleté des rues, souillées par les excréments animaux, la poussière soulevée par le va-et-vient des montures, et à cause du manque d'hygiène corporelle. Pour soigner la conjonctivite, Bernard de Gordon conseillait au patient de « ne

Théorie des humeurs : la recherche de l'équilibre

LA PENSÉE MÉDIÉVALE transpose les quatre éléments naturels dans le corps humain. Le feu (chaud et sec) : la bile jaune. L'air (chaud et humide) : le sang. L'eau (froide et humide) : la lymphe. Et la terre (froide et sèche) : la bile noire. L'humeur dominante produisait le tempérament : coléreux, sanguin, flegmatique ou mélancolique. Les humeurs déterminaient pour chaque âge un tempérament différent. Pour l'enfance, jusqu'à 17 ans : **LA SPONTANÉITÉ**. Pour la jeunesse, de 18 à 35 ans : **LA COLÈRE**. Pour la maturité, de 35 à 60 ans : **LA MÉLANCOLIE**. Pour la vieillesse, à partir de 60 ans, **LE FLEGME**. Si l'harmonie entre les humeurs garantissait une bonne santé, leur déséquilibre était facteur de maladie.

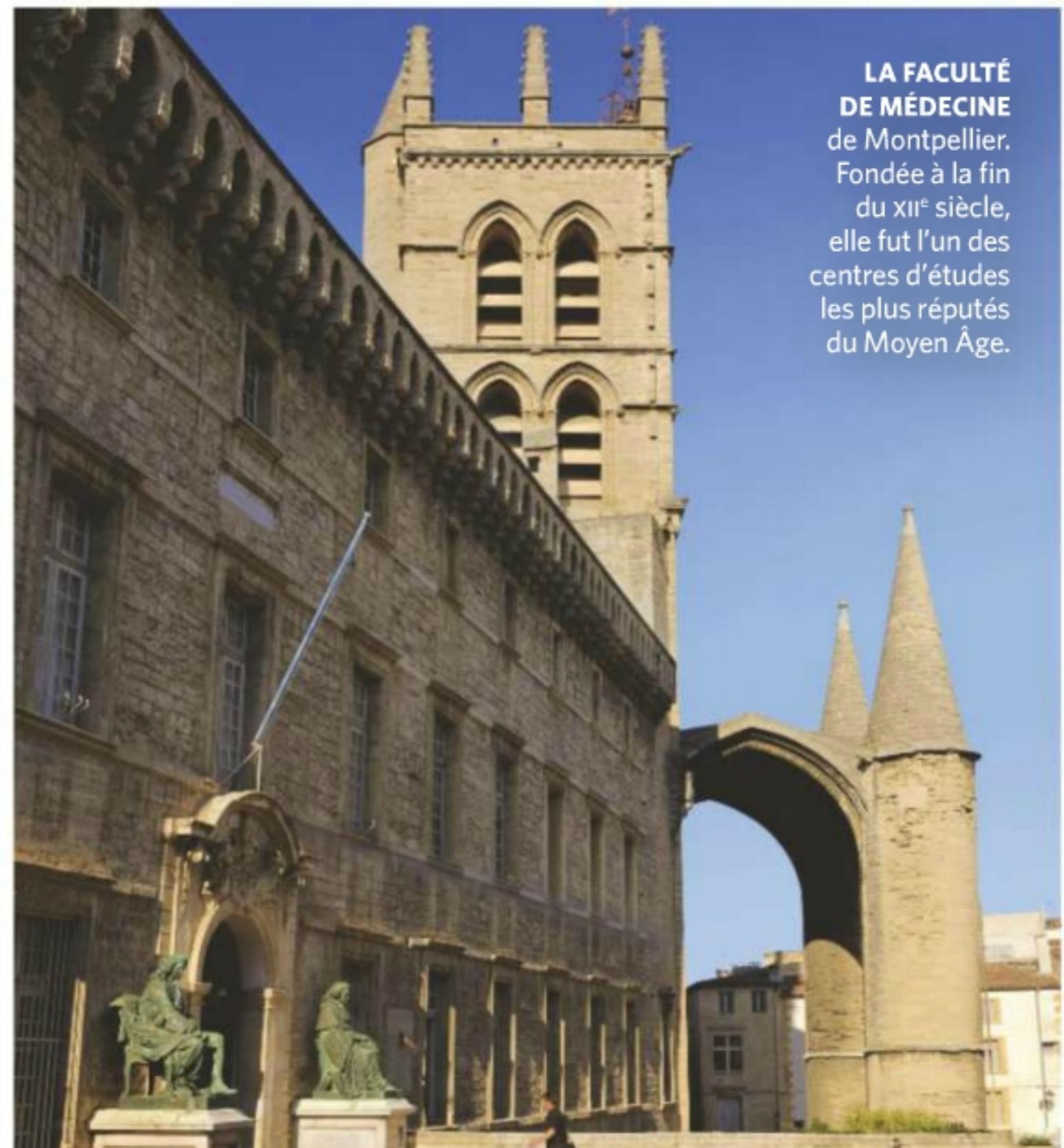
LES PIERRES CURATIVES

DANS L'EUROPE MÉDIÉVALE, on prêtait des vertus médicinales aux pierres précieuses. On pensait que les pierres de couleur rouge revigoraien le sang des personnes anémies et étaient efficaces contre les hémorragies, et que les pierres de couleur blanche ou laiteuse donnaient du lait aux nourrices.



LAPIDAIRE (TRAITÉ SUR LES PROPRIÉTÉS DES PIERRES) D'ALPHONSE X LE SAGE. XII^e SIÈCLE. ESCORIAL.

© ORONZOZ / ALBUM



LA FACULTÉ DE MÉDECINE de Montpellier. Fondée à la fin du XII^e siècle, elle fut l'un des centres d'études les plus réputés du Moyen Âge.

© BERTRAND RIEGER / GIGES

pas dormir pendant la journée, de garder la tête haute, de ne rien porter qui lui enserrât le cou, de rester abstinent et au repos. D'observer un régime alimentaire à base de choses douces : poules, perdrix ou gibier à plumes. De se laver souvent les yeux avec de l'eau chaude agrémentée de camomille, de perce-pierre, d'absinthe et d'anis ». Il pouvait aussi utiliser un collyre composé de « deux scrupules [2,6 g.] de cuivre brûlé, une dose d'un scrupule de perle, de corail, de vétiver et de musc, un demi de sang-dragon, le tout dilué dans de l'eau de rose. » Contre la chute des cheveux, Bernard de Gordon

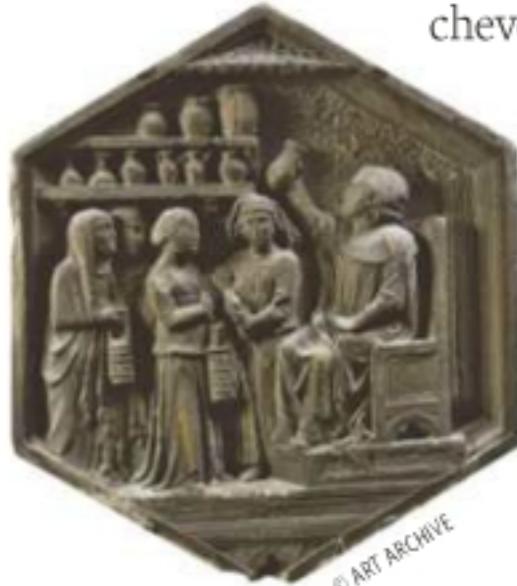
préconisait des poudres, des onguents et des cataplasmes aux composés divers : « Huile d'olives immatures, huile de rose et de myrte, de sésame, huile de coquilles de noix, de noisettes et de châtaignes, de noix de galle et de capillaire. »

Une erreur très commune consistait à considérer comme lépreux des patients affectés de dermatoses bénignes, de vitiligo, de psoriasis, de favus ou d'eczéma. Résultat, des centaines de personnes saines passèrent toute leur vie recluse dans des léproseries. Bernard de Gordon s'apitoie sur les lépreux et conseille ainsi ses confrères : « Nous ne devons pas nous conformer à un

seul signe, celui-ci s'avérant souvent trompeur, [il ne faut nous décider] que lorsqu'il y en a deux, trois, ou davantage qui sont concordants... Tant que le patient garde des formes et une silhouette normales, il n'y a pas lieu de le mettre en quarantaine. »

Opération sous anesthésie

On savait, au Moyen Âge, qu'on ne pouvait venir à bout de certaines affections que par la chirurgie. C'était le cas des hémorroïdes. *Le Lys de médecine* souligne que les hémorroïdes sont difficiles à soigner, « car cette partie du corps est laide et fripée, et seuls les chirurgiens, qui sont le plus souvent des gens sots, sont aptes à en soigner la cause. » En effet, lorsque les hémorroïdes étaient très développées, Bernard de Gordon conseillait de les faire « enlever avec une lame, ou brûler avec un fer chaud ». Aux XIII^e-XIV^e siècles, les interventions n'étaient plus seulement effectuées par



Pour éradiquer les poux, on prescrivait l'utilisation d'un onguent à base de vif-argent coupé d'huile et de vinaigre.

DANS UNE PHARMACIE. BAS-RELIEF D'ANDREA PISANO. XIV^e SIÈCLE. MUSÉE DE LA CATHÉDRALE, FLORENCE.

© ART ARCHIVE

Les méthodes d'un chirurgien médiéval

AU MOYEN ÂGE, la chirurgie était extrêmement douloureuse, et il n'était pas rare que le patient succombe au cours de l'intervention, ou de ses suites, parce que la plaie s'infectait. La plupart des malades préféraient une longue et douloureuse agonie à une mort rapide, mais atroce, entre les mains d'un chirurgien.



© BRIDGEMAN / INDEX

[1] La trépanation : on avait parfois recours à la perforation du crâne pour extraire une « pierre » jugée responsable de la folie.

[2] Les hémorroïdes : après avoir introduit un médicament au moyen d'un tube, on les extirpait à l'aide de fers chauds.

[3] L'art du bistouri : le chirurgien du XIV^e siècle utilisait des pincettes, une sonde, une lame, des lancettes et des aiguilles.

[4] La saignée : le sang s'écoulait dans un petit bol ou dans un récipient qui mesurait la quantité de sang extraite.

[5] La cataracte : pour extraire le cristallin de l'œil, un instrument long et pointu était introduit dans la cornée du patient.

les barbiers, mais aussi par des chirurgiens spécialisés. Guido Lanfranchi, dit Lanfranc de Milan, qui avait fait des études à Bologne, contribua beaucoup à l'introduction de nouvelles techniques chirurgicales en France à partir de 1290. Un chapitre de son ouvrage, *La Grande Chirurgie*, est consacré à « la brisure des os », et enseigne la confection de complexes éclisses à partir de bandages et de baguettes consolidées par un emplâtre. Guido recommandait d'utiliser comme attelles des pièces en ivoire, car on prêtait à ce type de matériau le pouvoir d'attirer les deux parties d'un os fracturé l'une vers l'autre. Plus tard, sous l'influence de Guy de Chauliac, formé dans le sud de la France avant de devenir médecin des papes, la chirurgie s'affirma une branche à part entière de la médecine.

Il existait des règles pour soigner les graves blessures de guerre. Dès le milieu du XIII^e siècle, par exemple, le chirurgien italien Roland de Parme, l'un des plus

éminents représentants de la grande école de Salerne, était capable d'extirper partiellement un poumon et de le suturer, en cas de déchirure provoquée par une blessure au thorax. Lorsqu'un intestin était sectionné ou fissuré, il y avait trois façons d'agir : Roger de Parme, le maître de Roland, proposait la suture sur une canule de sureau introduite dans la lumière de l'intestin (diamètre interne de l'intestin); Guillaume de Salicet (qui avait été le maître de Lanfranc de Milan) prônait la suture directe, dite du pelletier; Jehan Yperman, qui exerçait à l'autre bout de l'Europe, en Flandre, un peu après 1300, recommandait la pratique d'une petite résection à chaque extrémité de la coupure avant de suturer.

Si ces méthodes peuvent nous sembler douloureuses, il faut souligner un aspect sur lequel la médecine médiévale s'est révélée plus avancée que celle de l'Antiquité : l'anesthésie. On utilisait une « éponge soporifique, préalablement

imbibée d'un mélange liquide d'opium, de jus de mûres amères, de jusquiaume, d'euphorbe, de mandragore, de lierre et de graines de laitue ». L'éponge était humidifiée à chaud et appliquée sur le nez du patient pour l'endormir. Une technique qu'utilisèrent dès le XIII^e siècle l'Italien Hugo de Lucques et son fils Teodorico.

Il ne faut donc pas sous-estimer, comme on a souvent tendance à le faire, les progrès de la médecine au Moyen Âge. L'essor de la chirurgie lors des derniers siècles médiévaux permit de préparer les avancées majeures dues à Ambroise Paré à la Renaissance. ■

PILAR CABANES
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAI
La Science médicale occidentale entre deux renaissances
Danièle Jacquart, Aldershot, 1997.

ROMAN
Le Médecin d'Ispahan
Noah Gordon. Le Livre de poche, Paris, 1990.



© BPK / SCALA, FIRENZE

HÉRODE

TYRAN MONUMENTAL

Devenu roi de Judée grâce à Rome, Hérode employa des méthodes impitoyables pour garder le pouvoir. Mais pour séduire les Juifs, il fit bâtir d'imposants temples et palais.

ANTONIO PINERO

PROFESSEUR DE PHILOLOGIE GRECQUE
À L'UNIVERSITÉ COMPLUTENSE DE MADRID

Une lutte incessante pour se maintenir au pouvoir : c'est ainsi que pourrait se résumer la vie d'Hérode le Grand, monarque le plus puissant et le plus important qu'ait jamais connu la Judée, célèbre pour ses talents de bâtisseur et sa cruauté. Il avait accédé au pouvoir grâce à sa fidélité aux Romains. En 41 av. J.-C., ces derniers lui avaient confié le gouvernement d'un territoire qui était depuis des décennies le théâtre de guerres et de révoltes continues. Trois ans plus tard, il occupait Jérusalem et montait sur le trône de Judée. Mais il savait parfaitement que son emprise sur les Juifs n'était pas authentiquement israélite ; sa mère, Cypros, était nabatéenne, c'est-à-dire arabe, étrangère et détestée des juifs. Les habitants



HÉRODE, LE ROI CRUEL

C'est sans doute en raison de sa réputation de tyran cruel que la Bible le rend responsable du massacre des Innocents, représenté ici sur l'autel en argent de saint Jacques (1287), dans la cathédrale de Pistoia.

LE CANDÉLABRE À SEPT BRANCHES

Hérode fit reconstruire le Temple de Jérusalem qui datait de la seconde moitié du v^e siècle av. J.-C. Il y disposa une nouvelle ménorah ou candélabre sacré. À gauche, relief datant du iv^e siècle av. J.-C. Musée d'Art byzantin, Berlin.

LE PALAIS DE MASSADA

Hérode fortifia le sommet de cette montagne proche de la mer Morte. Une muraille de 1300 m de long comprenant 37 tours protégeait un luxueux palais érigé sur trois plates-formes au sommet du pic rocheux.



La position d'Hérode en tant que roi de Judée dépendait de son armée composée de redoutables mercenaires thraces, germains et gaulois, ainsi que de l'aide de Rome.

gardaient le souvenir des temps glorieux du royaume, lorsque celui-ci était un État indépendant gouverné par les descendants du roi David. Cette lignée avait pris fin avec Zorobabel, mort vers 510 av. J.-C., puis le pays avait subi des siècles de domination étrangère : Assyriens, Perses, Grecs de la dynastie des Séleucides et, enfin, Romains. La population attendait la venue d'un roi messianique pouvant certifier qu'il était « fils de David ». C'est ce qui arriva vraisemblablement avec les Hasmonéens, appelés aussi Maccabées, le lignage qui avait commandé la rébellion contre les Séleucides en 167 av. J.-C., et qui avait régné sur le pays au cours des décennies suivantes. Les Hasmonéens justifièrent ainsi leur domination en prétendant qu'ils descendaient de David par Hasmon.

Un usurpateur sur le trône

En prenant le pouvoir en 37 av. J.-C. et en mettant fin à la dynastie hasmonéenne, Hérode brisa cette légitimité. Malgré son mariage avec une des filles du roi hasmonéen, Mariamne, il fut rapidement considéré par une grande partie de la population comme un étranger usurpateur. Sa position dépendait moins de sa personne que de l'efficacité de son armée de mercenaires thraces, germains et gaulois – peu importante en effectifs, mais redoutable, bien entraînée et prête à exécuter n'importe quel ordre –, de sa main de fer pour contrôler le peuple et de l'aide inconditionnelle de la puissance dominante dans la région : Rome. Il n'est pas étonnant que les relations d'Hérode avec ses sujets aient été extrêmement tendues dès le départ. À peine monté sur le trône,

il organisa sa police et surveilla étroitement ses éventuels adversaires, particulièrement à Jérusalem. Il obtint très vite des résultats : au bout d'un mois, plus d'une centaine de « proscrits » avaient mystérieusement disparu de la scène.

Les derniers Maccabées

Le deuxième problème, brûlant, était la descendance même des Hasmonéens, très chère au peuple. Hérode voulait mettre fin à cette dynastie, il lui fallait éliminer tous les membres restants du lignage, l'un après l'autre, dès que l'occasion serait propice.

Le premier à tomber fut l'homme le plus aimé du peuple, le jeune Aristobule III, âgé de 17 ans, frère de la deuxième femme Mariamne. Hérode lui-même l'avait nommée grand prêtre au début de son gouvernement. Cette nomination avait soulevé l'espoir de voir les Hasmonéens revenir au pouvoir car, pendant plus de cent ans, les fonctions de grand prêtre et celles de roi avaient été liées. Hérode trancha dans le vif et, quelques mois plus tard, Aristobule se noya mystérieusement dans un bassin. Le peuple fut profondément choqué.

Le suivant sur la liste fut l'ancien roi Hyrcan II, déjà âgé. À force de flatteries et de mensonges, Hérode parvint à l'attirer en Judée, lui faisant quitter sa paisible retraite en Babylonie. Il le logea au palais, mais l'accusa quelque temps plus tard de haute trahison devant le conseil royal, et le condamna à mort. Ce dernier périt probablement étranglé. De la lignée des Hasmonéens ne restaient que Mariamne, deuxième femme et favorite d'Hérode, et sa mère Alexandra, qui vivait au palais. Hérode eut



LE GRAND SANCTUAIRE

Hérode reconstruisit l'ancien temple de Zorobabel et en fit un édifice éblouissant. Ci-dessus, le nouveau temple sur une pièce de monnaie frappée par Bar Kokhba. 133 apr. J.-C. Musée juif de New York.

CHRONOLOGIE HÉRODE, ROI DES JUIFS

41 av. J.-C.
Hérode, procureur de Judée, obtient de se faire nommer roi par le triumvir Marc Antoine.

37 av. J.-C.
Avec l'aide de Rome, il fait une entrée triomphale dans Jérusalem et destitue le roi hasmonéen Antigone II.

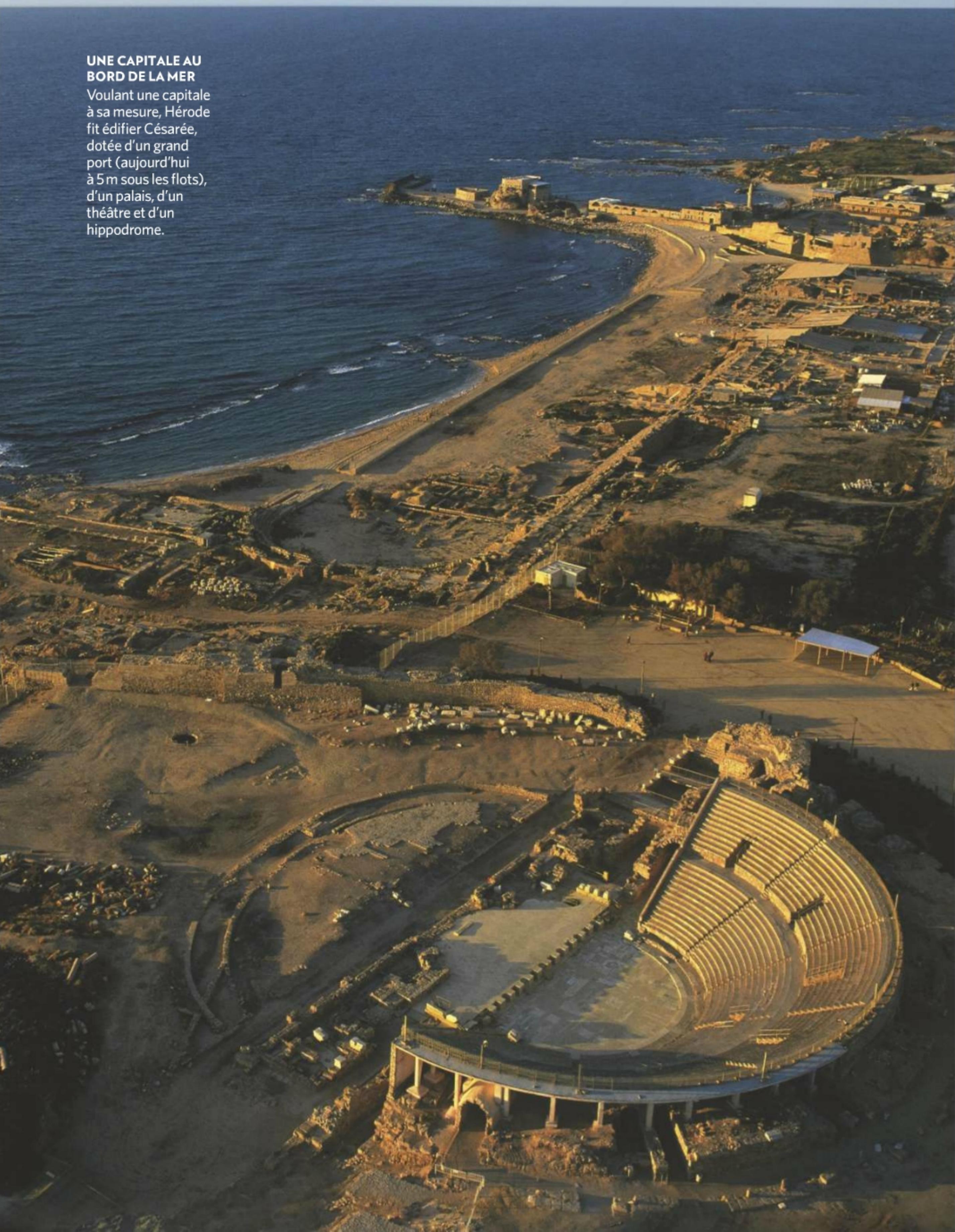
29 av. J.-C.
Il fait exécuter sa femme Mariamne, d'ascendance hasmonéenne, après l'avoir accusée d'adultère.

22 av. J.-C.
Il entreprend la reconstruction du Temple de Jérusalem et fonde Césarée en l'honneur d'Auguste.

74 av. J.-C.
Il fait exécuter les fils qu'il a eus avec sa deuxième femme, Mariamne, ainsi que son fils aîné, Antipater.

UNE CAPITALE AU BORD DE LA MER

Voulant une capitale à sa mesure, Hérode fit édifier Césarée, dotée d'un grand port (aujourd'hui à 5 m sous les flots), d'un palais, d'un théâtre et d'un hippodrome.



l'occasion d'en finir avec elles après la bataille navale d'Actium (31 av. J.-C.), qui se solda par la défaite de Cléopâtre et de Marc Antoine. Hérode partit rendre hommage au nouveau maître du monde, Octave, qui prit ensuite le nom d'Auguste. Octave confirma à Hérode sa position de « roi allié et ami du peuple romain ». À son retour, le monarque accusa Mariamne de lui avoir été infidèle en son absence. Ses protestations d'innocence furent vaines et, très vite, par une froide matinée, la tête de la princesse hasmonéenne tomba. Sa mère ne tarda pas à subir le même sort. Désormais, aucun descendant direct des Hasmonéens ne risquait plus de nuire au roi.

Gagner les faveurs du peuple

Comme pour expier ses actions, tout au long de son règne, Hérode voulut s'attirer la sympathie du peuple. Flavius Josèphe raconte que treize ans après sa prise du pouvoir, la famine s'abattit sur le royaume. Les gens souffraient de la sécheresse et d'un début d'épidémie de peste. Hérode dépensa sa propre fortune pour les secourir, au point de manquer de se ruiner. Il rassembla tous les objets précieux, les bijoux en or et en argent du palais et de sa famille, les fit fondre et les envoya par caravanes en Égypte afin d'acheter du blé. Il organisa la distribution des vivres et demanda aux boulanger et aux cuisiniers, eux aussi payés sur sa fortune personnelle, de s'occuper des nécessiteux incapables de se déplacer seuls.

Pour gagner les faveurs du peuple, le chantier sans doute le plus important fut la reconstruction du temple de Salomon. L'ancien sanctuaire étant devenu trop petit, Hérode décida d'en ériger un autre. Pendant les deux ans que durèrent les travaux, le peuple eut du travail en abondance, le tout financé grâce au pécule du roi. Mille charrettes furent affectées au transport des pierres ; les agents du monarque engagèrent 15 000 ouvriers. Plus tard, un proverbe commença à circuler parmi le peuple : « Qui n'a pas vu le temple d'Hérode n'a pas vu la beauté du monde. » Le monarque pouvait être fier de ses multiples constructions : théâtres, ports, aqueducs, sanctuaires, murailles, forteresses, villes entièrement nouvelles... Jérusalem se



L'ALLIÉ DE ROME EN ORIENT

EN 41 AV. J.-C., Hérode, alors procureur de Judée, se rendit à Rome. Moyennant de fortes sommes d'argent, il persuada le triumvir Marc Antoine (qui contrôlait à l'époque l'Orient romain) de le nommer roi de Judée. Octave Augste, après avoir vaincu Marc Antoine à Actium (31 av. J.-C.), maintint Hérode sur le trône, qui fit preuve à son égard d'une indéfectible loyauté, payée de retour par l'extension de son territoire.

vit dotée d'un théâtre, d'un amphithéâtre et d'un hippodrome ; la tour Antonia fut agrandie et le palais royal, entièrement reconstruit. La capitale occupait une place de choix parmi les villes importantes du pourtour méditerranéen, car Hérode se comportait comme Mécène à Rome : les nobles étrangers, les philosophes, les historiens, les poètes et les hommes de théâtre défilaient à sa cour.

Sympathie pour les païens

Naturellement, ce va-et-vient de « gentils » (païens) irritait les juifs, en particulier les pharisiens, un groupe de farouches défenseurs de la loi juive. Dans les cercles du Temple s'élevaient continuellement les plaintes de ceux qui se considéraient comme les experts de la Loi. Leur colère s'amplifia. Le roi indignait aussi le peuple car, dans la nou-

LE PROTECTEUR
D'HÉRODE

L'appui de l'empereur Auguste permit à Hérode de rester sur le trône. Ci-dessous, Auguste en Jupiter. Camée. Cathédrale d'Aix-la-Chapelle.





LA TOMBE D'HÉRODE

Hérode fut enterré dans un mausolée qu'il avait fait construire dans son palais-forteresse, sur l'Hérodion, à environ 12 km de Jérusalem.

TABLEAU PRÉSENTANT
L'ENTERREMENT D'HÉRODE, DONT
LE CORPS FUT TRANSPORTÉ SUR
UNE LITIÈRE EN OR JUSQU'À SON
TOMBEAU, SUR L'HÉRODION.



© HONG NIAN ZHANG / NIS

velle cité de Césarée, il avait consacré deux temples païens : l'un dédié au génie d'Auguste, l'autre à la déesse Roma, qui personnifiait la puissance de l'Empire romain. Pour les juifs très pieux, ces signes de sympathie vis-à-vis des païens pesaient plus lourd dans la balance que les actes de dévotion du roi et les quelques concessions accordées aux pharisiens, que le roi considérait cependant politiquement comme les maîtres du peuple.

La conspiration des dix

Sous le règne d'Hérode se produisirent plusieurs tentatives révolutionnaires. L'une d'elles, la « conspiration des dix », eut lieu au mitan de son règne. « Les dix », des hommes pieux, poussés en secret par quelques pharisiens importants, jurèrent solennellement de supprimer ce roi qui nuisait tant aux coutumes du peuple. La police d'Hérode réagit efficacement et, grâce à un délateur, les conjurés furent surpris avant d'avoir atteint leur objectif. Le roi les condamna à mort. Ils furent exécutés dans la nuit.

Quelques jours plus tard, des amis des victimes découvrirent le délateur et le capturèrent, puis le tuèrent à coups de bâton et de pierres, découpèrent son corps en morceaux qu'ils jetèrent aux chiens errants. De nombreux citoyens assistèrent à la terrible scène, mais nul ne la dénonça. Le roi ordonna de torturer les femmes témoins de cette revanche. La police découvrit vite les coupables, condamnés avec leur famille au complet à être exécutés sur ordre du souverain, afin que cela donne à penser aux éventuels futurs rebelles.

Autre tentative, celle de Théron, un officier de l'armée qui s'éleva contre la décision du roi de tuer les deux fils nés de son union avec Mariamne, Aristobule et Alexandre. Théron exigea d'Hérode qu'il ne s'en prenne pas à ses propres enfants, très appréciés du peuple. Apparemment, ses menaces voilées se concrétisèrent puisque le roi apprit que son barbier avait été engagé pour l'égorger. Le roi sélectionna trois cents supposés partisans de Théron. Ils furent rassemblés sur l'avant-scène d'un théâtre et, du haut des gradins, des archers thraces de la garde personnelle du roi, au tir précis, eurent l'occasion de s'exercer sur eux.

LE « CHÂTIMENT DIVIN » DU TYRAN

HÉRODE MOURUT d'une longue maladie dans laquelle de nombreux juifs virent un châtiment divin pour les crimes qu'il avait commis. L'historien Flavius Josèphe la décrivit ainsi : « Un œdème des pieds pareil à celui des hydropiques ; en outre, la tuméfaction du bas-ventre et une gangrène des parties sexuelles qui engendrait des vers. » Le corps d'Hérode a été enseveli sur l'Hérodion. Sa tombe a été découverte, en 2007, à 12 km au sud de Jérusalem.

On raconte que le sang répandu sur la scène se déversa sur les dalles, devant les gradins, formant une gigantesque tache rouge. Hérode se serait alors exclamé : « Que cela serve de leçon à mes ennemis ! Ils pensent peut-être qu'avec le temps, je me suis amolli ? »

Pendant toute la durée de son règne, les pharisiens causèrent de nombreux problèmes à Hérode. Ces guides spirituels du peuple juif n'appréciaient pas du tout le roi de Judée, son pouvoir tyrannique, son attitude servile vis-à-vis des Romains et le peu de cas qu'il faisait de la loi et de la religion.

À la fin de sa vie, Hérode, continuellement agité, redoutant les conspirations fomentées contre lui, décida d'obliger le peuple à prononcer un serment de fidélité pour s'assurer sa loyauté. Pour la plupart, ses sujets se plièrent à cette formalité. Cependant, les pharisiens manifestèrent plus ouvertement leur oppo-

LE LIGNAGE D'HÉRODE

La dynastie hérodienne gouverna la Judée pendant cent vingt ans. À la mort d'Hérode le Grand, l'empereur Auguste divisa son territoire en trois parties, réunies par Hérode Agrippa I^{er}.



HÉRODE ENTRE DANS JÉRUSALEM APRÈS AVOIR PRIS LA VILLE À SES ENNEMIS. MINIATURE DE JEAN FOUCET, XV^e SIÈCLE.

©JOHANSEN KRAUSE / CORBIS / CORDON PRESS

Hérode le Grand (37-4 av. J.-C.)

Dans le Nouveau Testament, la lignée d'Hérode est liée à la persécution des chrétiens. Selon saint Matthieu, quand Hérode apprend que la famille du Christ s'est enfuie en Égypte, il ordonne de tuer tous les enfants de ce peuple âgés de moins de 2 ans. L'histoire fait écho aux méthodes employées par le roi pour se débarrasser de ses opposants.

Hérode Antipas (4 av. J.-C.-39 apr. J.-C.)

Fils d'Hérode, il régna en Galilée et épousa sa belle-soeur et nièce, Hérodiade. Jean le Baptiste le critiqua pour cela et Antipas le décapita à la demande de Salomé, fille d'Hérodiade. Selon saint Luc, lorsque Jésus fut arrêté à Jérusalem, Pilate, le procureur romain, l'envoya à Antipas, mais celui-ci le renvoya et Pilate le remit aux juifs.

Hérode Agrippa I^{er} (41-44 apr. J.-C.)

Petit-fils d'Hérode le Grand, il fut élevé à Rome et réunifia le royaume de Judée grâce à l'appui des empereurs Caligula et Claude. Dans les Actes des Apôtres, on raconte qu'il s'acharna à persécuter les chrétiens de Jérusalem ; il fit décapiter l'apôtre Jacques le Majeur et ordonna l'arrestation de l'apôtre Pierre.

Hérode Agrippa II (48-93 apr. J.-C.)

Fils d'Agrippa I^{er}, il ne régna que sur une partie de ses territoires. En 59, on amena devant lui Paul de Tarse, que les pharisiens poursuivaient après sa conversion au christianisme. Après l'avoir interrogé, Agrippa fut convaincu de son innocence mais ne put empêcher son transfert à Rome, où il fut exécuté.

À la fin de sa vie, Hérode était continuellement agité, redoutant les conspirations fomentées contre lui, qui devinrent son obsession.

sition : plus de 6 000 d'entre eux (ainsi que quelques esséniens, selon toute vraisemblance) refusèrent de manière catégorique. Rien ne put les faire changer d'avis. Ils n'avaient pas l'intention de jurer fidélité à un autre dieu que Yahvé, le seul roi d'Israël, et affirmaient qu'un serment de ce genre équivalait à nier la souveraineté de Dieu sur la terre de l'Alliance. Pour les mettre en garde, Hérode fit exécuter un certain nombre de récalcitrants. Puis, il ordonna aux pharisiens de payer une forte amende sous peine d'être jetés au cachot. Bien sûr, les pharisiens rebelles refusèrent de payer et l'agitation gagna toute la capitale. Seule l'intervention de Démétria Alexandra, femme de Phéroras, le frère cadet du roi, put ramener le calme : adepte des pharisiens, elle versa elle-même l'amende.

Profanateur du Temple

Le dernier incident survint peu avant la mort du monarque. Un jour, la rumeur de la mort d'Hérode circula. Deux pharisiens très connus dans la capitale pensèrent qu'il était temps de lancer une série d'actions purificatrices dans le pays, à commencer par le Temple. Ils convainquirent des jeunes gens d'escalader l'une des grandes portes du sanctuaire afin de mettre à bas un aigle en or qu'Hérode avait fait installer sur ce portail peu de temps auparavant. Le roi savait que la loi interdisait de représenter des simulacres ou des animaux, mais il souhaitait que les prêtres transigent même à contrecœur et qu'ils acceptent l'image d'un animal surplombant une des portes du sanctuaire, car, en réalité, la loi ne prohibait à proprement parler que la représentation de Dieu.

Chargés de l'aigle doré, les jeunes gens descendirent du toit du Temple avec de grosses cordes et détruisirent l'effigie à coups de hache, sous les yeux éberlués des personnes présentes. Naturellement, tant les grimpeurs que les deux pharisiens qui leur avaient demandé de détruire l'aigle furent jetés en prison. Au total, quelque quarante individus furent capturés. Au cours d'un procès des plus sommaires, le roi les condamna tous à mort. Les deux pharisiens et les trois jeunes hommes qui

avaient brisé la statue furent jetés au bûcher ; quant aux autres, on les remit au bourreau, qui leur trancha la tête.

Le délire de persécution d'Hérode empira : il voyait autour de lui toutes sortes de conjurations et allait même jusqu'à soupçonner ses propres fils ou d'autres membres de sa famille de comploter contre lui. Il jura de se venger de son frère cadet, Phéroras, après que sa femme eut payé l'amende imposée aux pharisiens. Au départ, l'incident s'était soldé par l'exil de Phéroras sur ses terres, mais quelque temps plus tard, ce dernier mourut empoisonné... Nous ignorons toujours si ses trois fils avaient vraiment conspiré contre lui.

D'après certains indices, il est probable que oui, mais, dans sa paranoïa, Hérode exagéra les faits et rien ne l'arrêta, pas même la perspective d'assassiner ses enfants. Les premiers à périr sur ses ordres furent Aristobule et Alexandre, les deux fils qu'il avait eus de Mariamne. Il intenta contre eux deux procès. Le premier se déroula à Rome, en présence d'Auguste, mais les deux princes organisèrent si bien leur défense qu'on les innocentait des accusations de conspiration lancées par leur père.

La conciliation entre Hérode et ses fils ne dura guère. Au terme de multiples péripéties, ils furent capturés par la police royale et accusés d'avoir voulu attenter à la vie du roi devant un autre tribunal, constitué de notables. On les condamna à mort et leur exécution eut lieu après celle des 300 personnes criblées de flèches dans le théâtre. Enfin, son fils aîné, qui portait comme son grand-père le nom d'Antipater, fut lui aussi accusé d'avoir voulu mettre fin aux jours du monarque afin de monter sur le trône. Il fut jeté dans un cachot du palais. Hérode, gravement malade, donna l'ordre de l'exécuter cinq jours avant de mourir. ■



© E. LESSING / ALBUM

LA PRÉSENCE ROMAINE

À l'époque d'Hérode et de ses descendants, Rome exerça un contrôle effectif sur la Judée. Ci-dessus, casque romain trouvé en Judée. Musée d'Israël, Jérusalem.

Pour en savoir plus

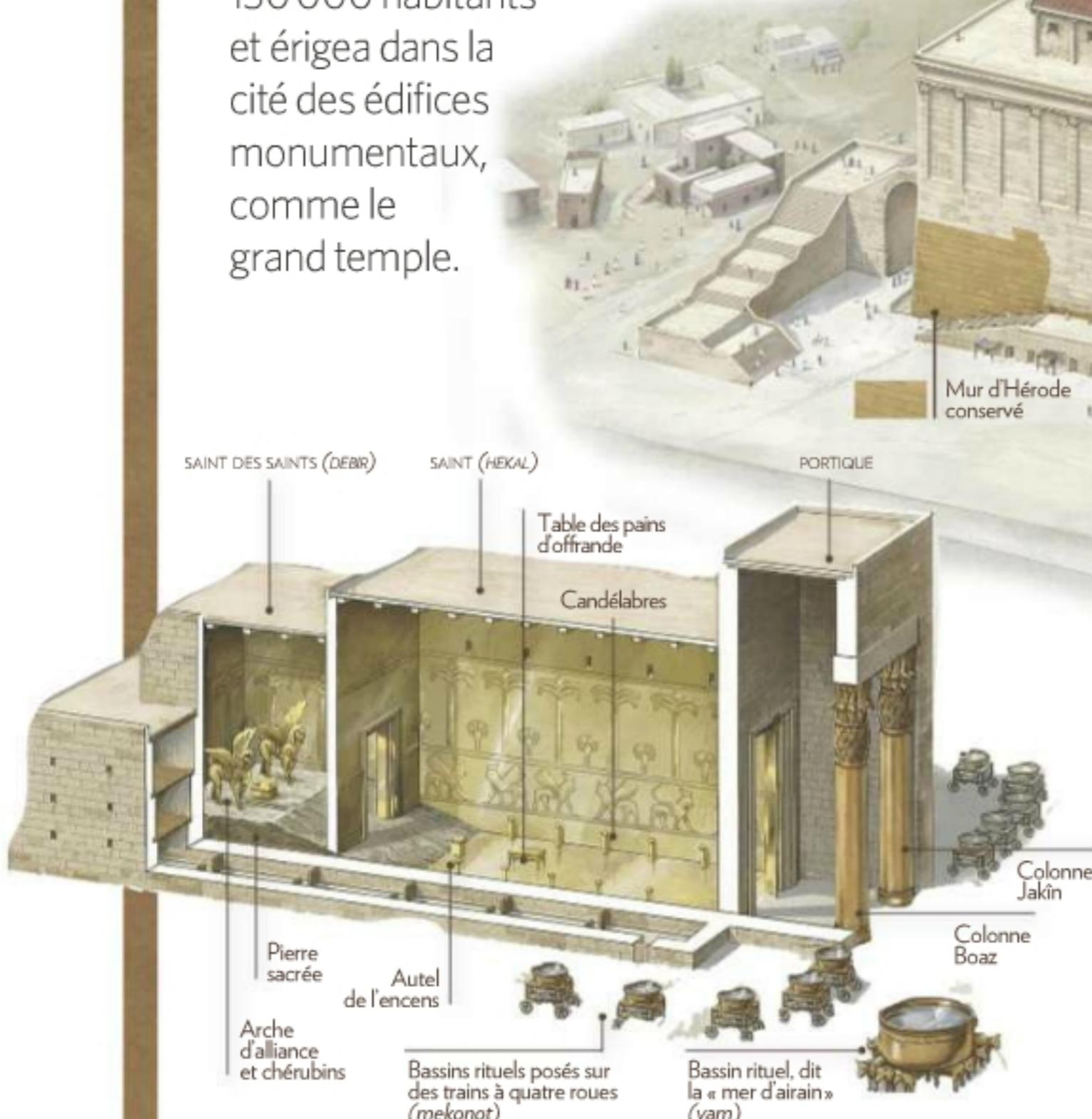
ESSAIS

Hérode le Grand
Christian Georges Schwentzel.
Pygmalion, 2011.

L'Affirmation de la puissance romaine de Judée (63 av. J.-C.-136 apr. J.-C.)
Gilbert Labbé, Les Belles Lettres, 2012.

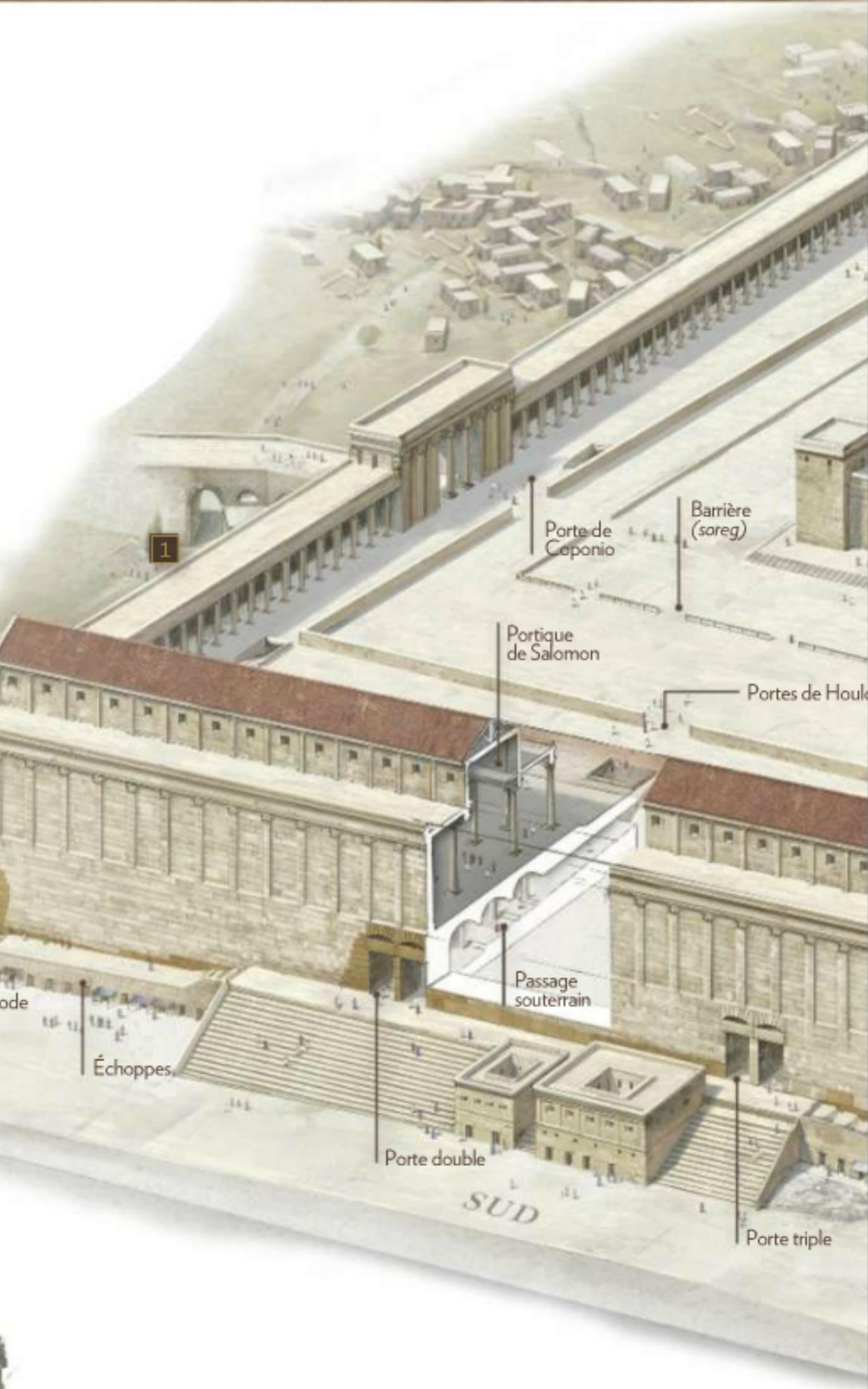
L'IMPOSANT TEMPLE D'HÉRODE

Hérode voulut faire de son royaume le plus important du Proche-Orient et décida à cette fin de transformer Jérusalem. Il élargit les murailles de la ville - qui s'étendait sur 178 ha et comptait 130 000 habitants - et érigea dans la cité des édifices monumentaux, comme le grand temple.



LE TEMPLE PRIMITIF DU ROI SALOMON

D'après la tradition biblique, pour garder l'arche d'alliance et les Tables de la Loi, remises à Moïse, le roi David décida de faire ériger à Jérusalem un temple qui fut terminé sous le règne de son fils et successeur, Salomon. Aucun vestige archéologique n'a été conservé, car ce monument fut détruit par les Babyloniens en 586 av. J.-C., mais on sait qu'il comprenait trois salles : un portique, le saint, et le saint des saints, où se trouvait l'arche, sur la pierre où Abraham avait voulu sacrifier son fils, Isaac.



1 MUR DES LAMENTATIONS
Les juifs s'y rendent pour se lamenter sur la destruction du Temple. C'est le seul vestige du temple d'Hérode qui ait été conservé jusqu'à aujourd'hui.

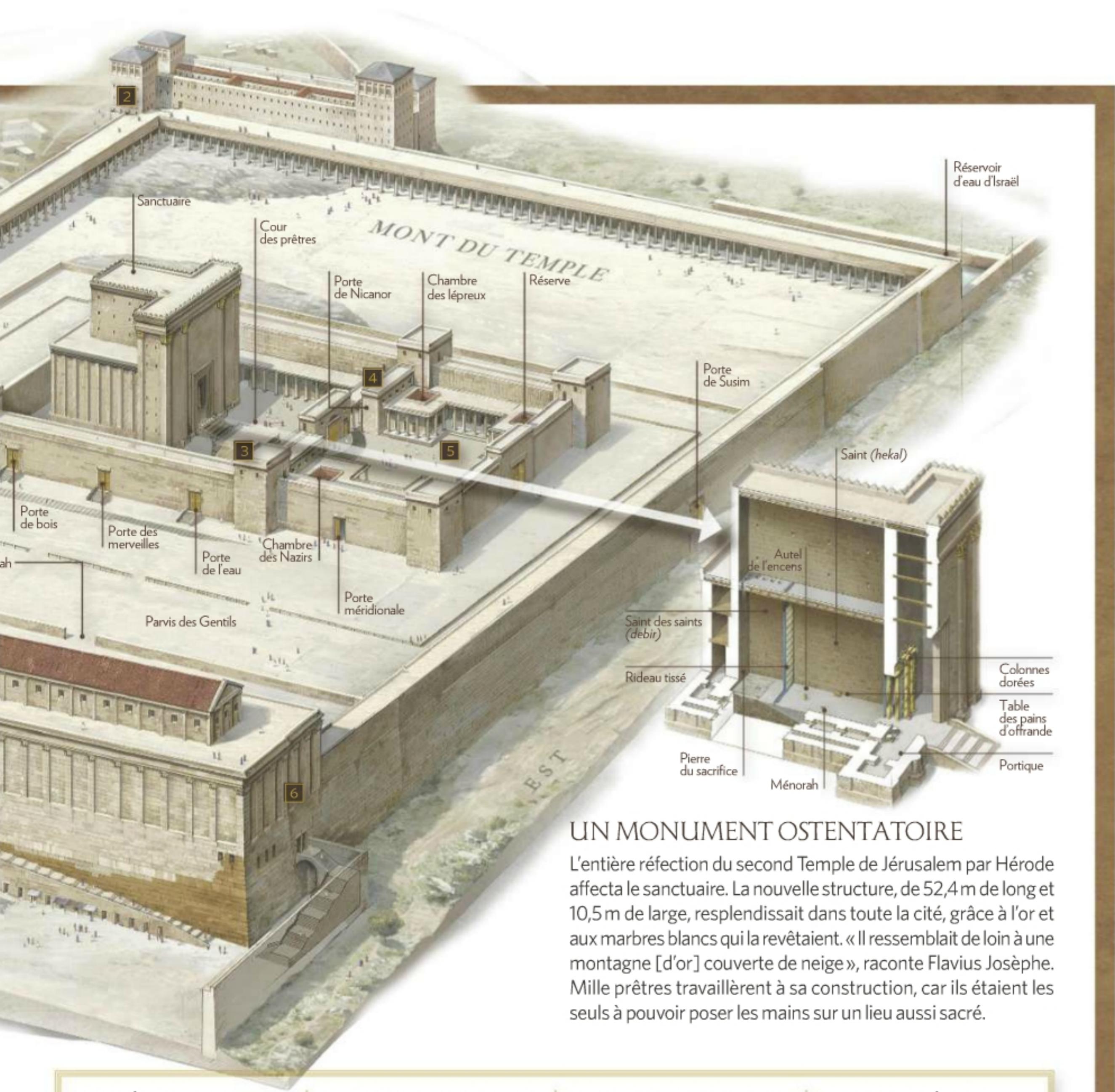
3 LIEU DES SACRIFICES
Sur le parvis des prêtres s'élevait un autel où l'on sacrifiait des animaux. Derrière, un grand bassin en bronze contenait de l'eau pour les ablutions.

5 PARVIS DES FEMMES
D'après Flavius Josèphe, c'était le seul endroit où pouvaient se rendre les femmes et les jeunes enfants. Il contenait des coffres dans lesquels déposer les dons.

2 TOUR ANTONIA
Nommée ainsi en l'honneur de Marc Antoine, protecteur d'Hérode, cette forteresse abritait une partie de la garnison romaine de Jérusalem.

4 PARVIS DES ISRAËLITES
La porte de Nicanor permettait d'accéder à la petite cour des Israélites. De là, on pouvait voir le gigantesque autel où étaient pratiqués les sacrifices.

6 STOA ROYALE
Située dans la partie méridionale du mont du Temple, c'est un des plus grands monuments. C'est là que se réunissait le sanhédrin, tribunal supérieur des juifs.



UN MONUMENT OSTENTATOIRE

L'entièvre réfection du second Temple de Jérusalem par Hérode affecta le sanctuaire. La nouvelle structure, de 52,4m de long et 10,5m de large, resplendissait dans toute la cité, grâce à l'or et aux marbres blancs qui la revêtaient. « Il ressemblait de loin à une montagne [d'or] couverte de neige », raconte Flavius Josèphe. Mille prêtres travaillèrent à sa construction, car ils étaient les seuls à pouvoir poser les mains sur un lieu aussi sacré.

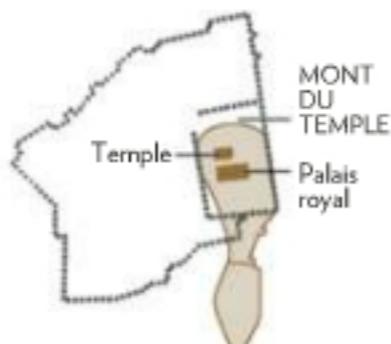
LA CITÉ DE DAVID

v. 1040 av. J.-C./v. 970 av. J.-C.
Sous le commandement du roi David, les Israélites s'emparent d'un village jébusien et en font la capitale de leur royaume.



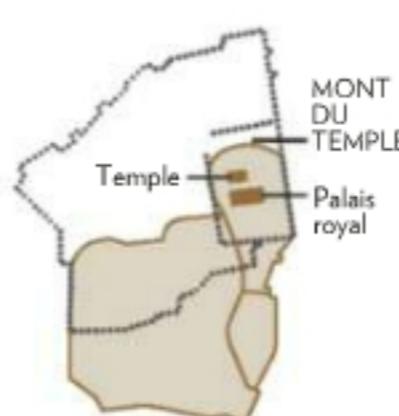
LE TEMPLE DE SALOMON

v. 970 av. J.-C./v. 925 av. J.-C.
Salomon consacre le premier temple. À sa mort, le royaume est divisé en deux : Israël et Juda (dont Jérusalem est la capitale).



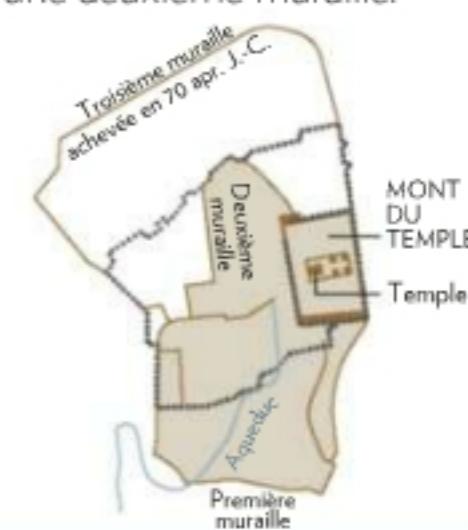
LA MENACE ASSYRIENNE

v. 720 av. J.-C./v. 701 av. J.-C.
Les Assyriens conquièrent Israël. Avec l'afflux de réfugiés à Jérusalem, la population passe de 10 000 à 15 000 habitants.



L'ŒUVRE D'HÉRODE

40 av. J.-C./4 av. J.-C.
Hérode remodèle et agrandit le second Temple, consacré en 10 av. J.-C., et ceint la cité d'une deuxième muraille.



LA CLÉ DE CHAMPOLLION

SIMPLE COMME HIÉROGLYPHE

En 1822, Jean-François Champollion met fin aux théories les plus extravagantes en révélant les principes de l'écriture des anciens égyptiens, grâce notamment à la pierre de rosette.

PASCAL VERNUS
ÉGYPTOLOGUE, ÉCOLE PRATIQUE DE HAUTES ÉTUDES

Une véritable malédiction s'abat, en 392 apr. J.-C., sur la civilisation pharaonique en général, et sur son écriture hiéroglyphique en particulier. L'édit de Théodose, parachevé par l'empereur Justinien, entraîne en effet la fermeture des temples consacrés aux divinités traditionnelles de l'Égypte ancienne. En cause, non seulement son polythéisme, mais aussi son recours systématique à l'image.

L'Égypte byzantine animée par le courant « iconocaste », c'est-à-dire hostile à toute image, ne voyait que vulgarité et inspiration satanique dans les hiéroglyphes, parce qu'ils représentaient des êtres et des objets du monde sensible. L'établissement de l'islam à partir du VII^e siècle perpétua cette stigmatisation, l'hostilité à l'image finissant par s'imposer fermement dans la religion musulmane, même s'il y a eu des exceptions. Résultat : l'écriture hiéroglyphique demeura plus d'un millénaire ensevelie sous la poussière du temps et de l'oubli.

C'est à la Renaissance qu'elle suscita à nouveau l'intérêt, pour deux raisons. D'une part, on redécouvrit alors nombre d'auteurs gréco-latins qui avaient traité de l'Égypte pharaonique et de son écriture.

LA PIERRE DE ROSETTE

Sur cette dalle de granit,
de 1,20 m de haut,
0,90 m de large et
0,32 m d'épaisseur,
avait été inscrit le texte
trilingue d'un décret de
Ptolémée V Épiphane.

Elle a été la base
du déchiffrement de
l'écriture hiéroglyphique.
British Museum, Londres.





© CORBIS / CORDON PRESS

PHONÉTIQUE ET SYMBOLES

Jean-François Champollion découvrit qu'il s'agissait d'une écriture mixte, mêlant signes phonétiques et idéogrammes, surtout animaliers.

TEMPLE D'ABOUSIMBEL

C'est en Nubie que Ramsès II a creusé ce temple. Le cartouche de Ramsès II qui y est gravé a beaucoup aidé Champollion à déchiffrer les hiéroglyphes.

D'autre part, au cours des vastes travaux entrepris par les papes pour nettoyer Rome, furent remis au goût du jour plusieurs obélisques jadis importés par les empereurs romains. Ces monuments spectaculaires excitérent l'intérêt des érudits, et notamment les inscriptions hiéroglyphiques, qui piquèrent au vif la sagacité des lettrés. S'ouvrit alors un débat à travers lequel trois thèses s'affrontaient. La première, mystique : les hiéroglyphes seraient des symboles porteurs d'une révélation accessible à quelques initiés. La thèse philosophique avançait que les hiéroglyphes étaient les éléments d'une écriture universelle notant directement la pensée, sans passer par le langage. Enfin, la dernière, historique, alléguait que les hiéroglyphes seraient les éléments d'une écriture à partir de la langue des anciens Égyptiens.

Après deux siècles de débat, un heureux hasard allait faire triompher la troisième hypothèse. À la mi-juillet 1799, sous la pioche des soldats du corps expéditionnaire français qui travaillaient à l'aménagement

du fort Julien à Rosette, dans le nord de l'Égypte, surgit un ancien mur dans lequel était inclus un gros bloc de pierre noire, avec des inscriptions de trois types. Le lieutenant Bouchard en devina l'intérêt. Ces inscriptions étaient trois versions d'un décret promulgué en 196 av. J.-C. par un synode à Memphis, en vue d'honorer Ptolémée V Épiphane (203-181 av. J.-C.). La première version était écrite en hiéroglyphes, et rédigée dans un état ancien de la langue égyptienne. La deuxième était écrite et rédigée en « démotique », terme désignant à la fois une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes et l'état évolué de l'égyptien à l'époque. Enfin, la troisième version donnait le texte en écriture et en langue grecque ancienne, donc parfaitement compréhensible.

Mots grecs et mots égyptiens

Conformément à la convention de capitulation du corps expéditionnaire français, la pierre dut être livrée à l'Angleterre. Elle est, de fait, conservée encore de nos jours au British Museum. Mais Napoléon avait ordonné d'en faire une copie qui parut dans la *Description*

Champollion s'était promis depuis son enfance de déchiffrer les hiéroglyphes.

CHAMPOILLION. BUSTE EN MARBRE SCULPTÉ EN 1863 PAR BONABÈS DE ROUGÉ, MUSÉE DU LOUVRE.

© ART ARCHIVE

© ARNALDO DE LUCA



CHRONOLOGIE
UNE VIE
CONSACRÉE
À L'ÉTUDE



1790

Naissance de Jean-François Champollion à Figeac (Lot). Fils cadet d'un libraire, il bénéficie de l'aide de son frère aîné, dit Champollion-Figeac.



1800

À Grenoble, il est pris d'une véritable boussole de langues orientales : hébreu, arabe, araméen, syriaque, éthiopien et même chinois.



1807-1809

Professeur adjoint à l'université de Grenoble, il commence ses recherches sur l'Égypte ancienne et travaille sur la pierre de Rosette grâce à une copie.



1822

Il établit les principes fondamentaux de l'écriture hiéroglyphique et expose les premières de sa découverte dans sa *Lettre à Monsieur Dacier*.



1824-1826

Il étudie les antiquités de la collection Drovetti au musée de Turin. Il est conservateur de la seconde division des antiquités au Louvre.

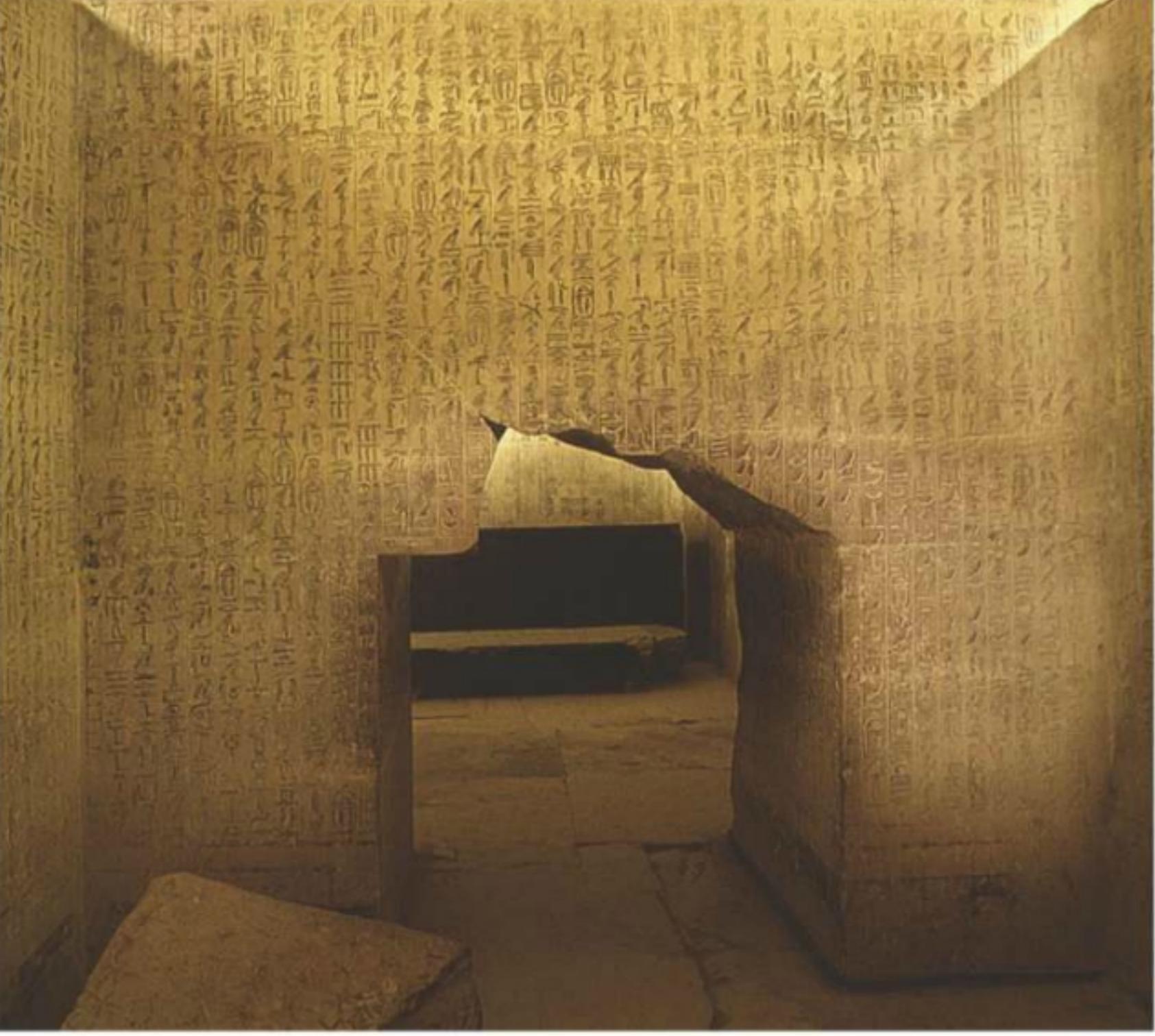


1832

Il meurt à 41 ans suite à de graves problèmes de santé. Sa *Grammaire égyptienne* et son *Dictionnaire égyptien* en écriture hiéroglyphique sont publiés après sa mort.



CARTOUCHE DE
RAMSÉS IV (VERS 1156-1150
AV. J.-C.), XX^e DYNASTIE,
COLL. PRIVÉE, NEW YORK.



© WERNER FORMAN / GETTY IMAGES

de l'Égypte, l'imposant rapport de l'expédition d'Égypte menée par la France en 1798-1801. Elle était donc accessible à tous ceux qui se passionnaient pour les hiéroglyphes.

C'était apparemment une aubaine : ne disposait-on pas du même texte en deux stades de la langue égyptienne et de sa traduction dans une langue familière, le grec ? En fait, la mariée n'était pas si belle, à bien l'examiner. Il fallait faire correspondre mots grecs et mots égyptiens : ce n'était pas une sinécure, c'était même un casse-tête, parce que il n'y avait pas de séparation entre les mots et entre les phrases. Comment, dans ces conditions, isoler les groupes des signes égyptiens qui devaient correspondre aux termes grecs ?

Par bonheur, les premiers déchiffreurs disposèrent d'un moyen pour surmonter partiellement cette énorme difficulté : les noms des souverains mentionnés dans le texte, c'est-à-dire avant tout le nom de Ptolémée, le nom de certains de ses ancêtres et celui de la reine Arsinoé, apparaissent à plusieurs reprises dans la version

grecque. On pouvait à bon droit postuler qu'il en était de même dans les versions hiéroglyphique et démotique. Dès lors, les groupes de signes égyptiens qui étaient attestés autant de fois que les noms des souverains dans la version grecque avaient de bonnes chances d'en être les graphies. Sur ce point, la version en démotique, presque intacte, offrait un terrain particulièrement favorable.

Le nom de Ptolémée identifié

C'est donc à partir d'elle que travaillèrent les premiers déchiffreurs, en faisant d'abord porter leurs efforts sur les noms des souverains. Non sans quelque succès, car l'intuition méthodologique était bonne. Sylvestre de Sacy fit une première tentative qui lui permit d'identifier le nom de Ptolémée. Puis il passa le relais à un Suédois, Johann David Akerblad, ancien secrétaire des commandements du roi de Suède. Celui-ci prouva qu'en démotique, le nom Ptolémée était écrit en caractères alphabétiques. Il établit à l'aide des autres noms propres un alphabet de vingt-neuf lettres, dont la moitié était correcte. Il parvint même



© ANG / ALBUM

Les premiers déchiffreurs portèrent leurs efforts sur les noms des souverains.

SCRIBE EN GRANITE DÉCOUVERT À SAQQARAH, V^e DYNASTIE (2500-2300 AV. J.-C.).

LES TEXTES DES PYRAMIDES

C'est dans la pyramide du pharaon Ounas (vers 2350-2321 av. J.-C.), à Saqqarah, que furent inscrits les premiers « textes des pyramides », visant à assurer la survie du pharaon dans l'au-delà.

CHAMPOLLION FAIT PARLER LA PIERRE

Champollion publia un *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, où il se servait des inscriptions de la pierre de Rosette pour expliquer le système de l'ancienne écriture égyptienne.



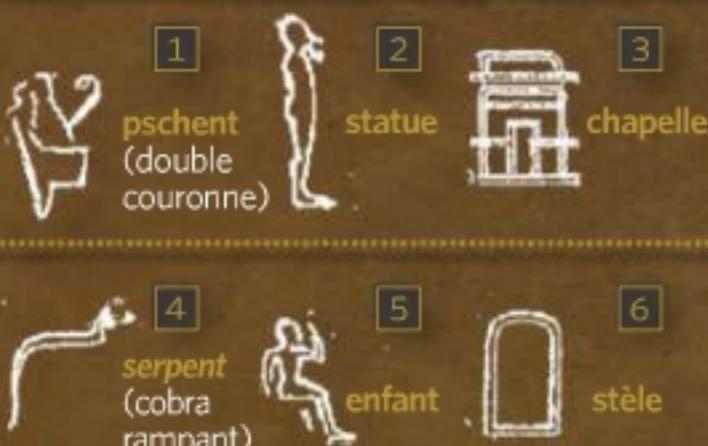
© ART ARCHIVE

TÉTRADRACHEME EN ARGENT DE PTOLÉMÉE V, LE PHARAON CITÉ DANS LE TEXTE FIGURANT SUR LA PIERRE DE ROSETTE. BRITISH MUSEUM, LONDRES.

IDÉOGRAMMES DIRECTS

« À l'examen des textes hiéroglyphiques, nous nous rendons compte que les signes figuratifs ne sont pas très nombreux... Dans le texte hiéroglyphique de Rosette, seules les idées de *chapelle*, *enfant*, *statue*, *serpent*, *pschent* et *stèle* sont exprimées à travers des signes figuratifs. »

Ces idéogrammes reproduisent directement ce qu'ils signifient.



IDÉOGRAMMES PAR MÉTONYMIE

« Nous rencontrons aussi sur la stèle de Rosette l'idée d'*écrire*, et celle d'*écriture*, de *signe* ou de *lettre*, exprimée par métonymie grâce à l'image du pinceau ou du roseau avec lesquels on traçait les signes et qui étaient attachés à la palette qui comportait les couleurs noire et rouge. »

Cette palette de scribe est l'idéogramme pour « *scribe, écrire* ».



7
scribe,
écrire

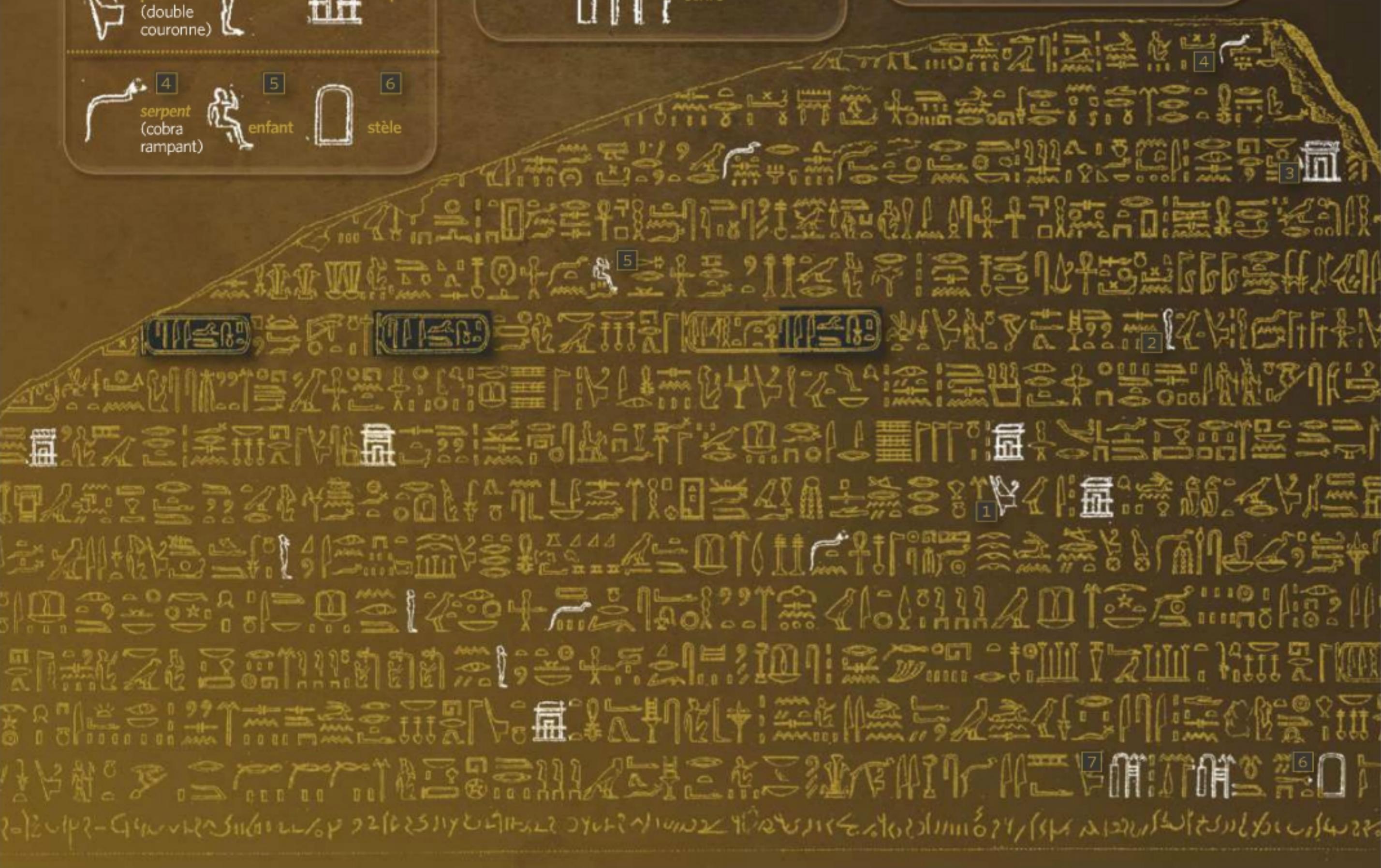
LE CARTOUCHE DE PTOLÉMÉE V

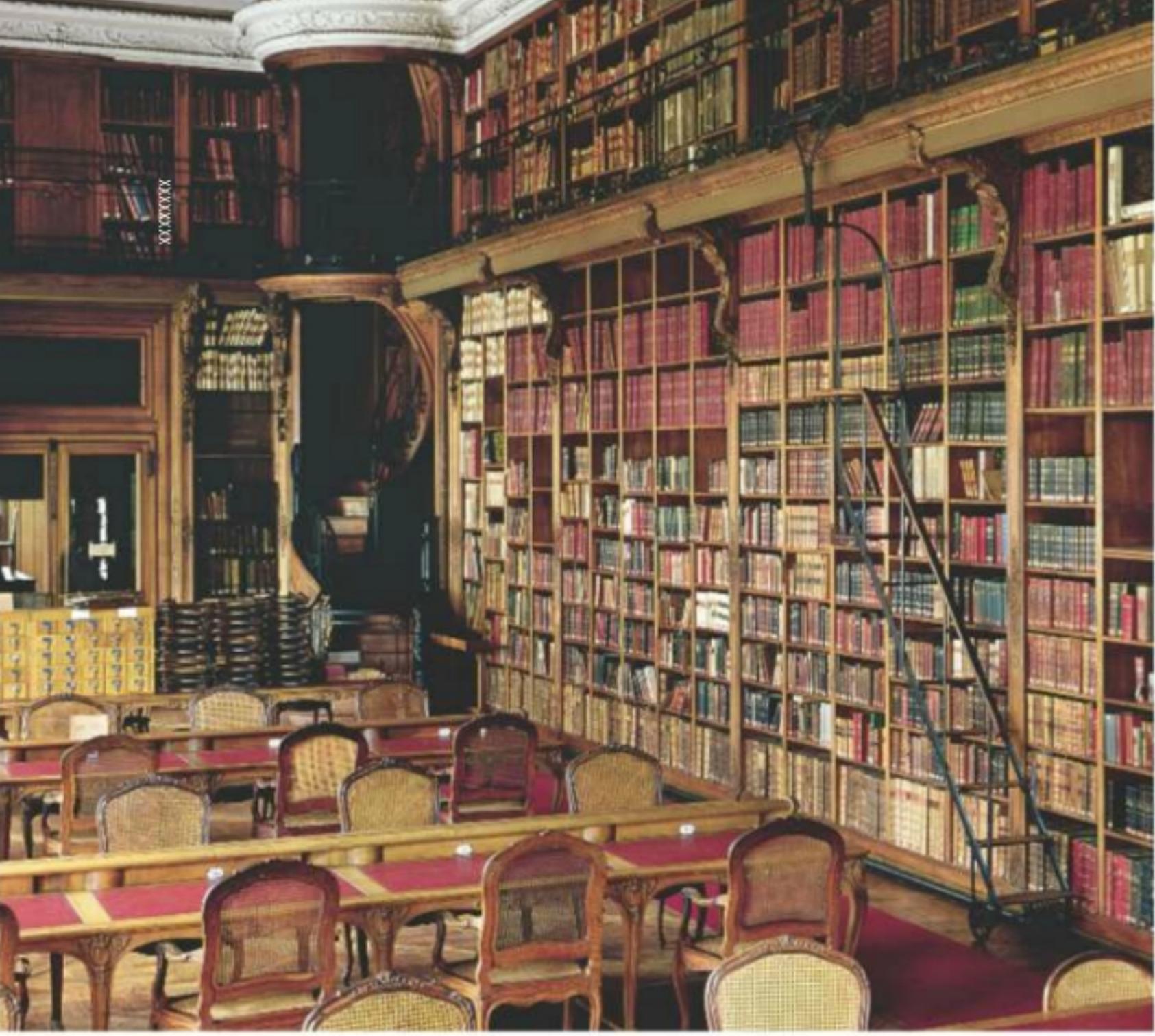
« À mon sens, les Égyptiens transcrivaient les noms propres étrangers grâce à une méthode alphabétique apparentée à celle des Hébreux, des Phéniciens et des Arabes, leurs voisins. »

Champollion déchiffra le cartouche de Ptolémée V (de droite à gauche).



Ptolmys = Ptolémée





© BRIDGEMAN / INDEX

PLONGÉ DANS LES LIVRES

Champollion avait très jeune compris que l'étude du copte pourrait lui être utile pour déchiffrer les hiéroglyphes. Il l'étudia à la Bibliothèque nationale.

LE TEMPLE DE KOM OMBO

Champollion visita ce temple achevé au 1^{er} siècle av. J.-C. Sur la porte sud, un cartouche de Thoutmosis III lui servit de comparaison avec celui de Ramsès II.

à identifier un élément grammatical, le pronom suffixe masculin singulier *f* en démotique, en se fondant sur le copte. Mais la voie alphabétique qui lui avait paru initialement royale devint vite une impasse.

Un autre brillant esprit se colla au déchiffrement : Thomas Young. Fondateur de l'optique physiologique, il avait découvert les interférences lumineuses. À Göttingen, il se prit de passion pour la philologie et étudia la partie démotique de la pierre de Rosette. Il identifia quelques groupes et établit que les graphies cursives dérivaient des hiéroglyphes. De plus, il confirma la thèse du Français l'abbé Barthélémy selon laquelle, dans les inscriptions hiéroglyphiques, les noms royaux étaient inscrits dans un cartouche, □, originellement un cercle magique, étiré horizontalement en ovale pour une occupation dense de l'espace.

Si la version hiéroglyphique était incomplète, elle offrait une compensation très avantageuse. À la différence de la version démotique, les noms des souverains y étaient entourés par l'édit cartouche. Ainsi,

ils se trouvaient matériellement distingués comme unités « discrètes », isolables dans la continuité du texte. Thomas Young s'attacha donc à repérer les signes les plus récurrents dans les noms de Ptolémée et de Bérénice de la version en hiéroglyphes. Il identifia un certain nombre des signes alphabétiques qui y entrent, en particulier *p* et *t*. En revanche, il considéra que d'autres n'avaient aucune valeur phonétique. À d'autres encore, il attribua la valeur de syllabe. Il produisit un alphabet de quinze signes, dont cinq seulement étaient valables. L'égyptologue anglais William Bankes apporta quelques additions à la reconstitution de Thomas Young. Seulement, l'un et l'autre se retrouvèrent bloqués, faute de comprendre que si l'écriture égyptienne était effectivement alphabétique, comme le montraient les lectures acquises, elle ne l'était qu'en partie.

Une écriture mixte

Il fallait un génie pour arracher à l'ornière le déchiffrement : ce fut Jean-François Champollion. Né en 1790, il s'était promis depuis son enfance de déchiffrer les hiéroglyphes et s'était donné,

Thomas Young n'a pas compris que l'écriture hiéroglyphique n'était alphabétique qu'en partie.

STÈLE DU SCRIBE PAY ADORANT OSIRIS, ISIS ET HORUS. NOUVEL EMPIRE. MUSÉE ÉGYPTOLOGIQUE DE TURIN.





LA LANGUE DE L'ÉGYPTE

LA MAÎTRISE DU COpte, UN AVANTAGE

Au XVIII^e siècle, le jésuite Athanasius Kircher constata que le copte, la langue liturgique des chrétiens égyptiens, présentait de grandes similitudes avec l'ancienne langue égyptienne. En effet, le copte (de l'arabe *qubt*) peut être considéré comme la dernière évolution de la langue pharaonique.

Depuis le III^e siècle, on écrivait avec l'alphabet grec et divers signes de l'écriture démotique égyptienne, qui furent ensuite supplantés par l'arabe et n'étaient plus utilisés que dans la liturgie de l'Église copte. En 1805, à Grenoble, Champollion rencontra un vieux moine copte venu en France avec l'expédition napoléonienne : dom Raphaël de Monachis.

Ce dernier, professeur d'arabe à l'École des langues orientales de Paris, initia Champollion à l'étude du copte. Le savant français disait : « Je me livre entièrement au copte. Je veux savoir l'égyptien [c'est-à-dire le copte] comme mon français parce que sur cette langue sera basé mon grand travail sur les papyrus égyptiens. »





TOMBÉAU DE NÉFERTARI

Découvert déjà pillé en 1904, le tombeau de Néfertari, principale épouse de Ramsès II, est considéré comme l'un des joyaux de la Vallée des Reines. Même sans trésors ornementaux, les inscriptions et peintures de ses murs demeurent exceptionnels



© SCALA, FIRENZE

SUR LES BORDS DU NIL

Sur ce tableau de Giuseppe Angelelli sont représentés Champollion (assis à droite) et l'Italien Ippolito Rosellini (à sa droite), lors de leur expédition en Égypte.

LES PAROLES DES DIEUX

Les temples sont décorés de scènes accompagnées de légendes identifiant les personnages. Ici, l'inscription cite les épithètes du dieu Haroeris de Kom Ombo.

pour ce faire, une immense culture d'orientaliste. En particulier, il avait acquis la maîtrise du copte, dernier état de l'égyptien pharaonique, fossilisé comme langue liturgique des chrétiens d'Égypte. Dans l'énorme documentation qu'il avait réunie, un papyrus comportant un texte démotique et sa traduction grecque attirèrent particulièrement son attention. Il se livra à une comparaison statistique du nombre de signes utilisés dans l'un et l'autre et en tira le constat suivant : il y en avait bien trop dans la version démotique pour que l'écriture fût entièrement alphabétique. En revanche, il y avait une trop forte récurrence de certains d'entre eux pour qu'elle fût entièrement idéographique. Il s'agissait donc d'une écriture mixte, mêlant signes phonétiques et idéogrammes.

En suivant le fil d'Ariane

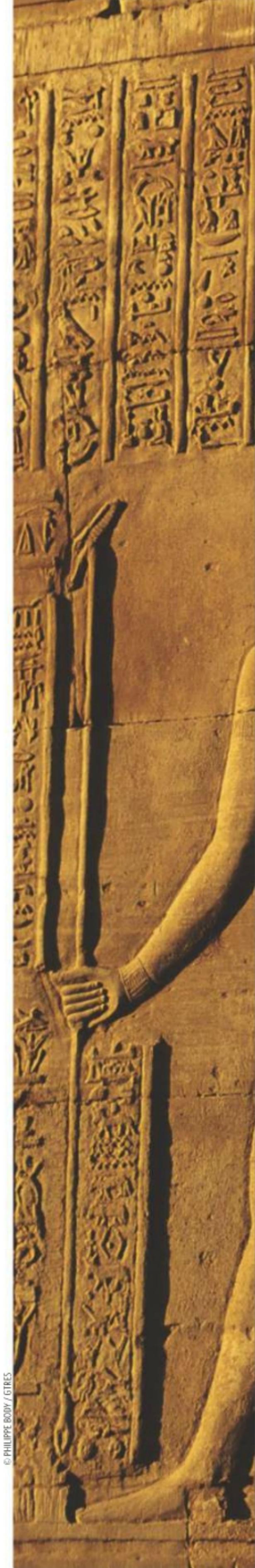
Intuition décisive qu'il s'efforça de mettre en application en s'attaquant à un cartouche gravé dans le temple d'Abou Simbel en Nubie : ☐☒☒. Il y reconnut la combinaison d'une part, d'un signe, à valeur d'idéogramme, représentant le soleil, en copte râ, et, d'autre part, trois signes à valeur phonétique. L'un d'eux, le signe ☐, se retrouvait dans d'autres cartouches, dans un environnement poussant à y voir l'équivalent de la terminaison -mosi (en fait mosis, avec un s final purement grec et n'entrant pas en compte) de plusieurs noms de pharaon dans la tradi-

tion grecque, par exemple ☐ Thoutmosis. Par ailleurs, sur la pierre de Rosette, le même signe ☐ entrail dans un mot rendu en grec par « jour de naissance ». Or, en copte, « jour de naissance » se dit houmisi ; il est formé avec le misi (« mettre au monde »). Ce mot ne pouvait manquer de rappeler la terminaison -mosi. En recoupant ces indications, Champollion en conclut que le nom écrit dans le cartouche ☐ était celui de Ramsès, et qu'il utilisait tout à la fois un idéogramme ☐ et des signes phonétiques ☐ et ☐ (deux fois). Dès lors, il tenait en main une extrémité du fil d'Ariane. Il avait découvert les principes de l'écriture hiéroglyphique qu'il exposa dans une communication à l'Académie appelée *Lettre à Monsieur Dacier*, en 1822, et, de manière bien plus élaborée, dans le *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, paru en 1824.

Bien qu'il n'eût pas entièrement maîtrisé toute la complexité du système hiéroglyphique, nul n'est n'en droit de lui disputer les lauriers de cette découverte, et les polémiques suscitées par les jaloux – dont Thomas Young – ne méritent que l'indifférence. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Voix des hiéroglyphes
Christophe Barbotin, Khéops, 2005.
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique
Pascal Vernus, Plon, 2009



© PHILIPPE BOUJY / GETTY



LE RÊVE DE CHAMPOLLION

LE VOYAGE TANT ATTENDU

Le 31 juillet 1828, Jean-François Champollion, déjà conservateur chargé des collections égyptiennes au Louvre, partit pour l'Égypte à la tête d'une expédition organisée sous le patronage de Charles X et de Léopold II, grand-duc de Toscane. Son remarquable et très compétent disciple italien, Ippolito Rosellini, était son second.

Tous deux dirigèrent douze personnes (artistes, dessinateurs, archéologues, architectes...) dans le cadre d'un projet dont l'objectif était d'étudier les principaux sites archéologiques du pays, dont ils copieront les inscriptions et firent des dessins. Champollion parvint jusqu'à la deuxième cataracte, dans l'actuel Soudan.

Le 23 décembre 1829, il était de retour en France, mais garda toujours des souvenirs impérissables de son séjour au bord du Nil. Il obtint la chaire d'Antiquité égyptienne au Collège de France. Mais il mourut le 4 mars 1832 à Paris. Sur son lit de mort, il demanda à être entouré des objets qu'il avait rapportés d'Égypte : ses sandales et ses vêtements arabes ainsi que ses carnets de notes.

LE MUSÉE DE TURIN, SOURCE D'INSPIRATION

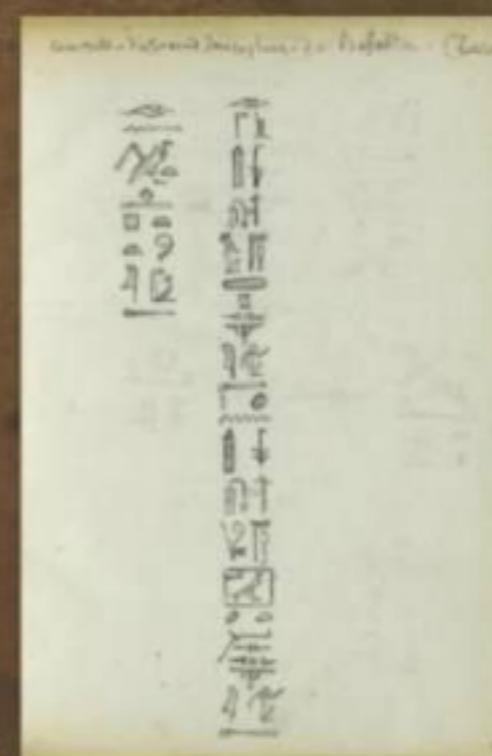
Grâce à une bourse accordée par le duc de Blacas, ambassadeur de France à Naples, Champollion put étudier la très riche collection du musée de Turin en 1824 et 1825. Il se rendit ensuite à Rome où il copia les inscriptions des nombreux obélisques que les empereurs romains y avaient fait transporter et où il explora les archives papyrologiques de la Bibliothèque vaticane.



La collection de Drovetti à Turin : une mine pour les égyptologues

En tant que consul de France, Bernardino Drovetti eut tout le loisir de réunir un très important lot d'antiquités égyptiennes. Il le vendit au roi du Piémont, qui l'installa dans une des salles de l'Académie des sciences de Turin. Cette collection devint l'une des plus importantes du monde, rivalisant avec celles de Paris, Londres et Berlin. Elle comportait des textes en hiéroglyphes, mais aussi en hiératique, une écriture cursive plus aisée à manier... Bref, bien des trésors pour Champollion.

SARCOPHAGE DE SHEPENMIN



Champollion transcrivit avec le plus grand soin le texte hiéroglyphique qui ornait un magnifique sarcophage en basalte de l'époque ptolémaïque. Il provenait de Thèbes et appartenait à un scribe appelé Shepenmin, prophète d'Amon, affecté à la cour des pharaons où il occupait un rang élevé dans la caste sacerdotale. L'inscription correspond au titre honorifique de Shepenmin : « Scribe du document royal, prêtre d'Osiris, à la voix sincère. »





© SCALA, FIRENZE

SARCOPHAGE DE BOUTEHAMON

La collection Drovetti comprend un sarcophage anthropoïde de la XXI^e dynastie (1^{re} moitié du XI^e siècle av. J.-C.), une période extrêmement agitée. Il s'agit de celui du scribe Boutehamon, un personnage illustre qui supervisa le transfert des momies royales hors de leurs tombes de la Vallée des Rois, pour les préserver des pillages qui sévissaient alors. Sur le couvercle de son sarcophage, il est représenté offrant une libation à plusieurs pharaons du passé.



© BIBLIOGEMMA



© SCALA, FIRENZE

GRANDE STATUE DE RAMSÈS II

Un des chefs-d'œuvre acquis par Drovetti est la grande statue assise de Ramsès II en granite gris. De part et d'autre des jambes du pharaon sont sculptées les effigies de la reine Néfertari et du prince Amonherkhepshef. Champollion fut fasciné par l'inscription gravée au dos. Elle mentionne quatre des cinq noms composant le protocole du pharaon, accompagnés d'épithètes explicitant ses attentions pour le dieu Amon et pour sa ville, Thèbes.



© BIBLIOGEMMA

LA « CAPITALE » DE LA GRÈCE

Athènes vue depuis l'Acropole, pendant la construction du Parthénon. Cette représentation idéalisée est l'œuvre du peintre allemand Karl Friedrich Schinkel 1825. Galerie nationale, Berlin.

LA MONNAIE DE LA DÉESSE

Ci-contre, en bas, chouette sur un tétradrachme athénien du VI^e siècle av. J.-C. La chouette était le symbole d'Athéna, déesse de la sagesse et protectrice d'Athènes, à qui était dédié le Parthénon.



© BPK/SCALA, FIRENZE

ATHÈNES

UNE IDÉE DE LA DÉMOCRATIE



Au v^e siècle av. J.-C., à l'époque de Périclès, premier magistrat, la cité-État dominait le monde grec. Autour de la nouvelle Acropole, la première démocratie était au service des Athéniens. En revanche, esclaves, femmes et métèques étaient exclus des droits politiques et juridiques.

FRANCISCO JAVIER MURCIA ORTUNO
DOCTEUR ÈS LETTRES CLASSIQUES





© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

LA RUE, LIEU DE CONVERSATION

Chargeées de la corvée d'eau, les Athéniennes se rassemblaient autour des fontaines et en profitaient pour bavarder. Hydrie attique à figures noires, VI^e s. av. J.-C., Vulci.

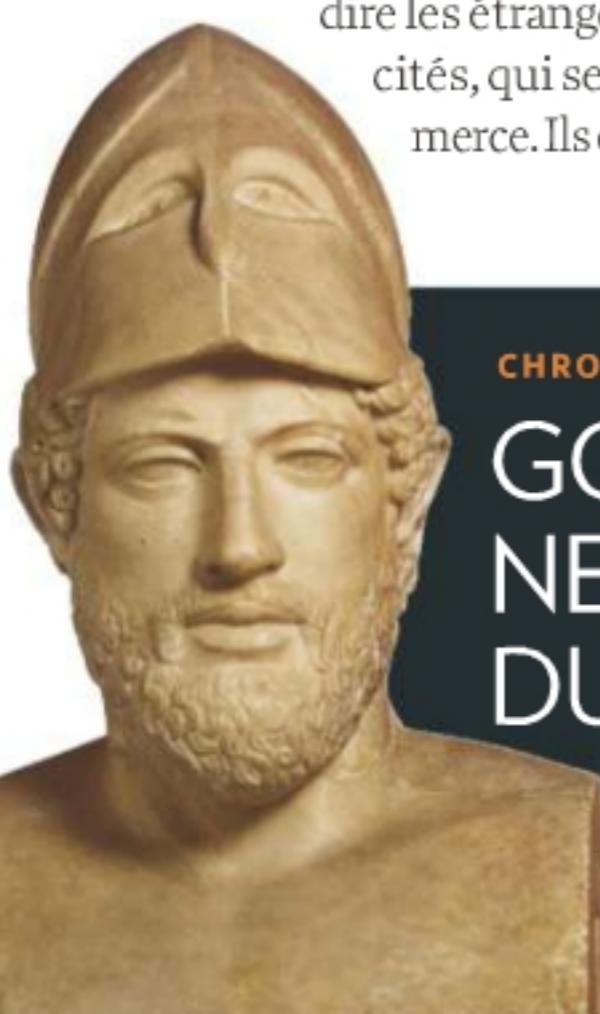
UNE COURONNE EN MARBRE

Rasée par les Perses en 480 av. J.-C., l'Acropole, la citadelle qui dominait Athènes, fut reconstruite trente ans plus tard sous l'impulsion de Périclès.

La nouvelle Acropole restera le symbole de la splendeur d'Athènes au V^e siècle av. J.-C. Très fiers de leur domination sur le monde grec, les Athéniens la bâtirent sous l'égide de Périclès, aristocrate de la famille des Alcméonides, qui accéda à la plus haute magistrature grâce à une éloquence hors norme. À l'époque, le commerce, l'art et la pensée étaient en pleine effervescence, sous un régime d'exception : la démocratie. Mais tous les habitants de cette riche cité ne jouissaient pas des mêmes droits. En bas de la société, il y avait les esclaves, publics ou privés, et les métèques, c'est-à-dire les étrangers, souvent des Grecs d'autres cités, qui se consacraient surtout au commerce. Ils étaient, tout comme les femmes,

exclus des droits et devoirs de la démocratie athénienne. Les citoyens étaient, eux, les seuls à jouir de droits politiques et juridiques, comme posséder des terres, intervenir dans les tribunaux ou briguer des postes publics. Il fallait être majeur et fils de père athénien pour devenir un citoyen. En 451/450, Périclès restreignit le droit de citoyenneté aux enfants de père et de mère citoyens athéniens.

Le statut de citoyen ne suffisait pas à vivre dans l'opulence. Les quartiers résidentiels de la capitale de l'Attique étaient sombres et insalubres. Les maisons, souvent bâties en adobe, étaient fragiles, les logements étroits et peu confortables. L'effort architectural, réalisé par Périclès notamment, fut porté davantage sur les bâtiments publics et les temples.



CHRONOLOGIE

GOUVERNEMENT DU PEUPLE

508/507 AV. J.-C.

À Athènes, Clisthène instaure la démocratie, l'égalité politique des citoyens et leur participation à l'Assemblée.

480 AV. J.-C.

Après la bataille des Thermopyles, les Perses assiègent Athènes et démolissent les temples de l'Acropole.

BUSTE DE PÉRICLÈS. COPIE ROMAINE EN MARBRE D'APRÈS UN ORIGINAL GREC DE CRÉSILAS. MUSÉES DU VATICAN, ROME.



459/458 AV. J.-C.

Périmèle est élu stratège pour la première fois. Entre 443 et 429, il est réélu à ce poste chaque année (sauf en 430).

449 AV. J.-C.

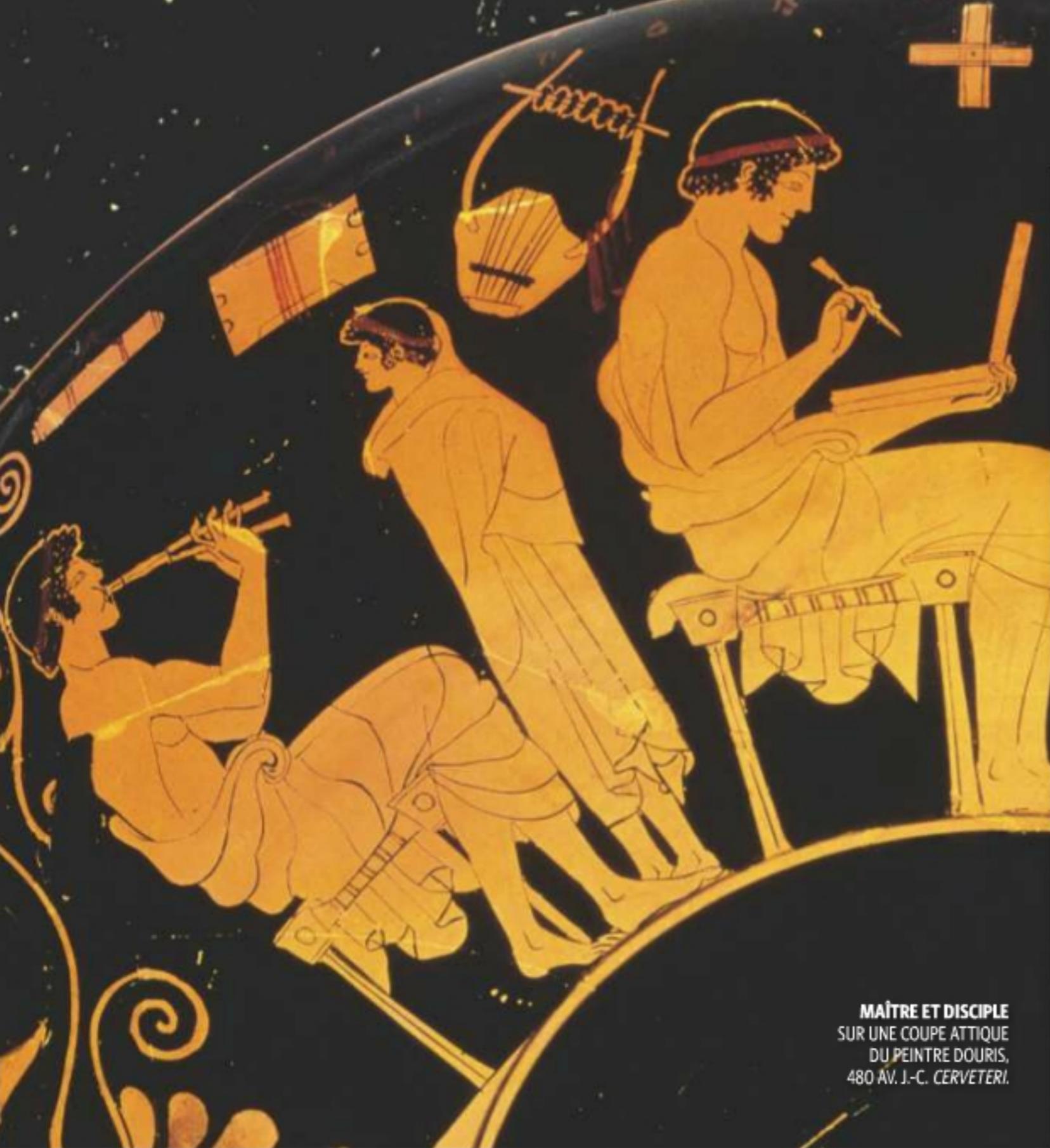
Athènes signe un traité de paix avec la Perse, permettant la reconstruction de l'Acropole.

451/450 AV. J.-C.

Périmèle durcit la loi sur la citoyenneté, en limitant ce statut aux enfants (majeurs) de père et mère athéniens.

431 AV. J.-C.

Début de la guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte. Périmèle meurt en 429 av. J.-C., victime d'une épidémie qui ravage la cité.



MAÎTRE ET DISCIPLE
SUR UNE COUPE ATTIQUE
DU PEINTRE DOURIS,
480 AV. J.-C. CERVETERI.

© BPK / SCALA, FIRENZE

DISTRACTIONS POUR LES PETITS

Parmi les jouets des petits Athéniens, on trouvait les figurines animales et les cerceaux en bois ou en bronze que l'on faisait tourner avec un bâton pointu. Ci-dessous, un enfant avec un petit cheval en bois.
V^e siècle av. J.-C.
Musée du Louvre.



© E. LESSING / ALBUM

La vie quotidienne des Athéniens était rythmée par des coutumes ancrées dans la mythologie et la religion. Pour la naissance d'un futur citoyen, on accrochait au-dessus de la porte de sa maison une branche d'olivier et, si c'était une fille, une bande de laine. Sept ou neuf jours plus tard, la famille se réunissait pour purifier la maison. Le père prenait l'enfant dans ses bras et courait autour du foyer, l'admettant ainsi dans le cercle familial. Le dixième jour, on pendait des amulettes contre le mauvais œil et donnait un nom à l'enfant. Le père pouvait abandonner le nouveau-né, phénomène néanmoins rare qui touchait plutôt les filles, les garçons nés avec un handicap ou les enfants illégitimes. Le nourrisson rejeté était alors recueilli par d'autres Athéniens, qui le destinaient en général à l'esclavage.

« À qui confierons-nous l'éducation des garçons, la garde des jeunes filles ? » Cette question posée par l'écrivain et politique Xénophon souligne la différence entre garçons et filles. L'éducation des enfants revenait à la mère, même si les femmes de haut rang disposaient d'une nourrice pour les tâches les plus ingrates. Les filles passaient leur enfance à la

À l'école : études et jeux

L'ÉDUCATION À ATHÈNES était une initiative d'ordre privé. La cité se souciait plus de la moralité des maîtres que de leur capacité à enseigner. Les enfants étaient assis sur des tabourets avec une tablette en cire posée sur leurs genoux. C'est ainsi qu'ils apprenaient la musique, la lecture et l'écriture, pour mémoriser ensuite de longs fragments de poésie.

ENTRE DEUX LEÇONS, les enfants sortaient dans la rue pour jouer aux osselets ou à pile ou face. Dans le dialogue socratique *Alcibiade mineur*, le garçon jouait aux dés dans une rue étroite, quand un grand chariot s'apprêta à passer. Ses amis s'écartèrent, mais Alcibiade, pour ne pas perdre la partie, décida de se coucher sur le ventre au milieu de la rue, mettant ainsi le conducteur au défi de passer.

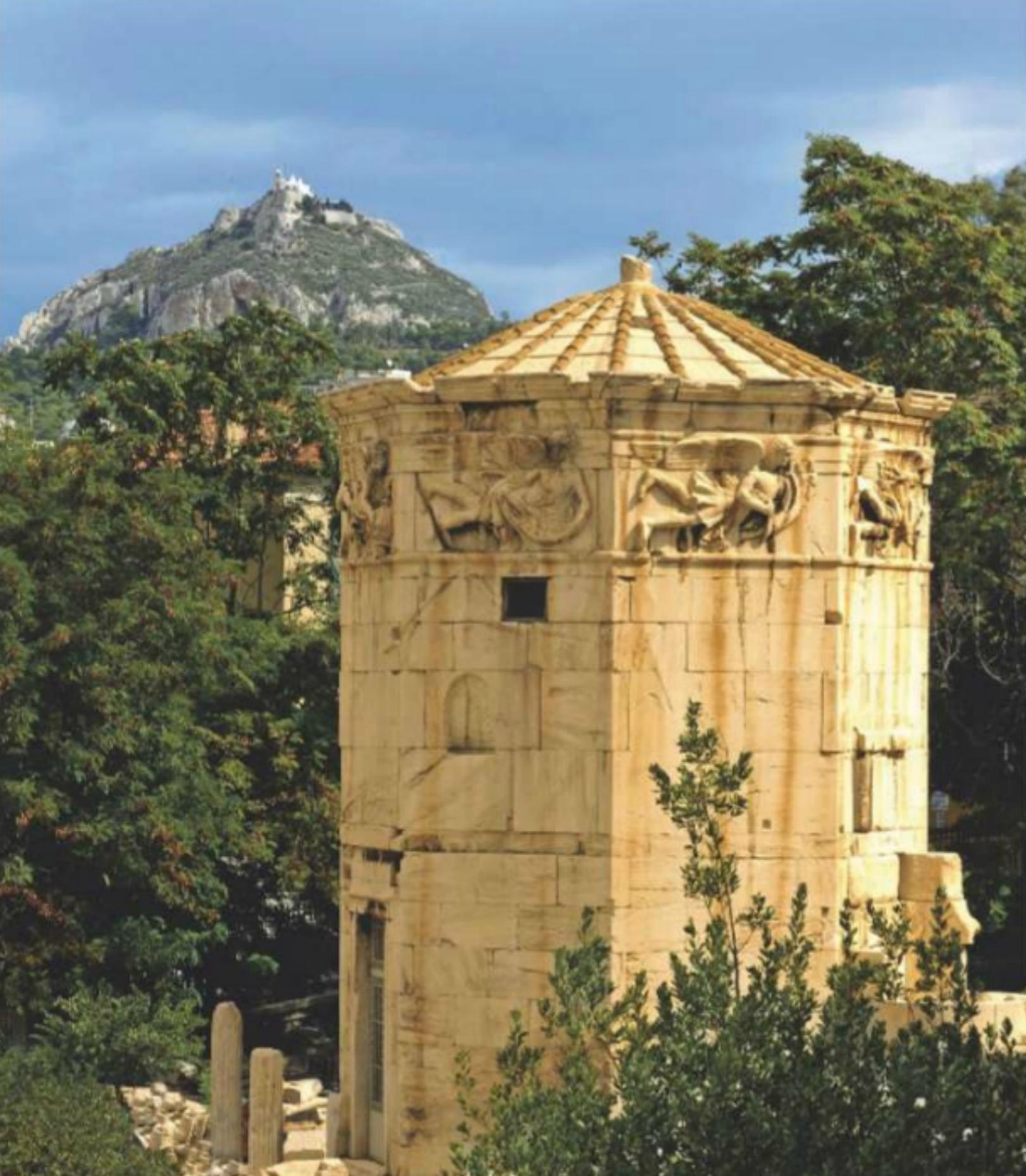
maison : au tissage et à la cuisine. Leur éducation visait à en faire des personnes modestes et réservées. Une loi de Solon, grand législateur du VI^e siècle av. J.-C., stipulait qu'un père pouvait vendre une fille qui serait déshonorée, mais la réalité était plus nuancée.

De leur côté, les garçons allaient à l'école dès leurs sept ans, accompagnés par un fidèle esclave du foyer, le pédagogue (« celui qui apporte l'enfant »), qui devait protéger et aider son pupille. Dès 12 ans, ils fréquentaient le gymnase – qui vient de l'adjectif *gymnos*, « nu » en grec. C'est ainsi que s'effectuait l'entraînement physique. Ces établissements publics avaient pour but de tenir en forme les jeunes et de les préparer à la guerre. Dans les gymnases, la nudité des corps facilitait les rapprochements entre jeunes et adultes. Une forme de pédérastie, considérée comme partie intégrante de l'éducation aristocratique, était pratiquée au sein de la haute société athénienne. Les pédagogues étaient toutefois chargés de protéger les enfants contre le harcèlement des adultes. Les enfants des classes plus modestes sortaient plus tôt de l'école pour aller travailler avec leurs parents. Dès 14 ou 15 ans, les filles s'apprêtaient à se marier.

LE TEMPLE DE L'ÉRECHTHÉION

Dédié aux cultes ancestraux d'Athènes, l'Érechthéion est le dernier temple érigé sur l'Acropole selon le plan de Périclès, bien qu'il n'ait été achevé qu'après sa mort.





© MAURITIUS / AGE FOTOSTOCK

LA TOUR DES VENTS

Érigée à l'époque hellénistique, cette tour octogonale de 12 m accueillait une clepsydre et se dressait sur l'agora romaine, prolongement de l'agora grecque, centre de la vie publique athénienne.



Le père arrangeait l'union avec un citoyen plus âgé, à qui il devait remettre une dot, gérée par le mari, mais que la femme récupérait en cas de divorce. Le mari devait protéger sa femme, dont la vie quotidienne se limitait au cadre domestique. Responsable des esclaves du foyer, elle s'en occupait s'ils tombaient malades. Au sein de leur maison, les femmes restaient parfois confinées dans une partie retirée, le gynécée, loin de la rue et des parties communes. Plus elles étaient riches, plus elles restaient enfermées chez elles, car leurs esclaves pouvaient aller au marché ou à la fontaine.

Un homme se mariait avant tout pour avoir des enfants légitimes, destinés à assurer la perpétuation de la famille et du patrimoine,

Les Athéniennes se mariaient vers l'âge de quatorze ou quinze ans

LE JEU DES OSSELETS ÉTAIT TRÈS RÉPANDU CHEZ LES JEUNES ATHÉNIENS.

et à soutenir ses vieux jours. Tandis que la fidélité des épouses était jalousement gardée, les maris étaient autorisés à avoir des relations extraconjugales. Les femmes, elles, ne quittaient guère leur foyer que pour les funérailles, les mariages et les fêtes religieuses. On connaît néanmoins des adultères féminins, décriés dans nos sources : le plaidoyer de Lysias, *Sur le meurtre d'Érasthostène*, présente ainsi un amant comme un séducteur qui profite des rares sorties de l'épouse pour s'enquérir de son identité et nouer avec elle une relation extraconjugale. Le mari trompé prend les amants en flagrant délit grâce à la complicité d'une servante et tue son rival, comme l'y autorisait la loi. Il semble que l'adultère ait été monnaie courante à Athènes, mais les femmes infidèles étaient exclues des cérémonies religieuses. Quant aux séducteurs, ils payaient de fortes compensations. Alors qu'il apercevait un homme adultère en fuite, le philosophe Antisthène s'exclama : « Quel danger aurait-il pu éviter pour une obole (le prix d'une prostituée du Pirée) ! » Le port accueillait de nombreux bordels, qui auraient été ouverts à l'initiative du législateur Solon.

Le divorce était facile à obtenir. Ce n'était pas un stigmate social. Le marin avait qu'à renvoyer sa femme chez ses parents. L'épouse devait, quant à elle, porter son cas devant un magistrat par le biais de son père ou d'un homme de sa famille. Les enfants restaient à la charge de leur père, la femme était libre de se remarier. Il arrivait que le mari se charge lui-même de remarier sa femme. C'est ce que fit Périclès lorsqu'il quitta sa femme pour s'installer avec Aspasie.

Plaisirs du banquet

Les citoyens de haut rang fréquentaient le gymnase pour garder la forme et se rendaient tous les jours à l'agora pour entretenir leurs relations sociales. L'agora, centre politique de la cité, était particulièrement fréquentée en milieu de matinée.

Sur la place publique, il n'était pas rare d'être invité à dîner. Puis venait l'heure du banquet, suivi du symposium, coutume aristocratique ancienne, qui consistait à partager le vin lors de beuveries festives. Il se tenait dans la « salle des hommes », l'andron, ce qui donne une idée du caractère de la fête, interdite aux femmes libres. Les convives s'installaient sur des lits. Socrate, en général négligé, soignait davantage son apparence lors de ces banquets. C'était le moment de parler politique. Mais les banquets

LA DEMEURE D'UN ATHÉNIEN

ATHÈNES était avant tout constituée de petites maisons de modeste facture. Mais on a toutefois conservé des vestiges de demeures plus vastes. C'est le cas d'une construction située sur le flanc de l'Aréopage, à l'ouest de la Voie panathénaique, propriété d'une riche famille comme celle qui figure sur le bas-relief à droite (Cyzique, Turquie, III^e s. av. J.-C.). On a identifié clairement la salle de banquets et les ruines permettent la reconstitution présentée ci-dessous.



© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

MURS

Ils étaient ornés de stuc peint. Ici, les ornements comptent une plinthe noire, des spirales jaunes et une bande rouge.

MEUBLES

Chaises, lits, divans et coffres en bois... Les meubles étaient rares et on les déplaçait d'une pièce à l'autre.

RÉCEPTION

Cette pièce qui servait également de salle de réception était pavée de très belles mosaïques.

COUR

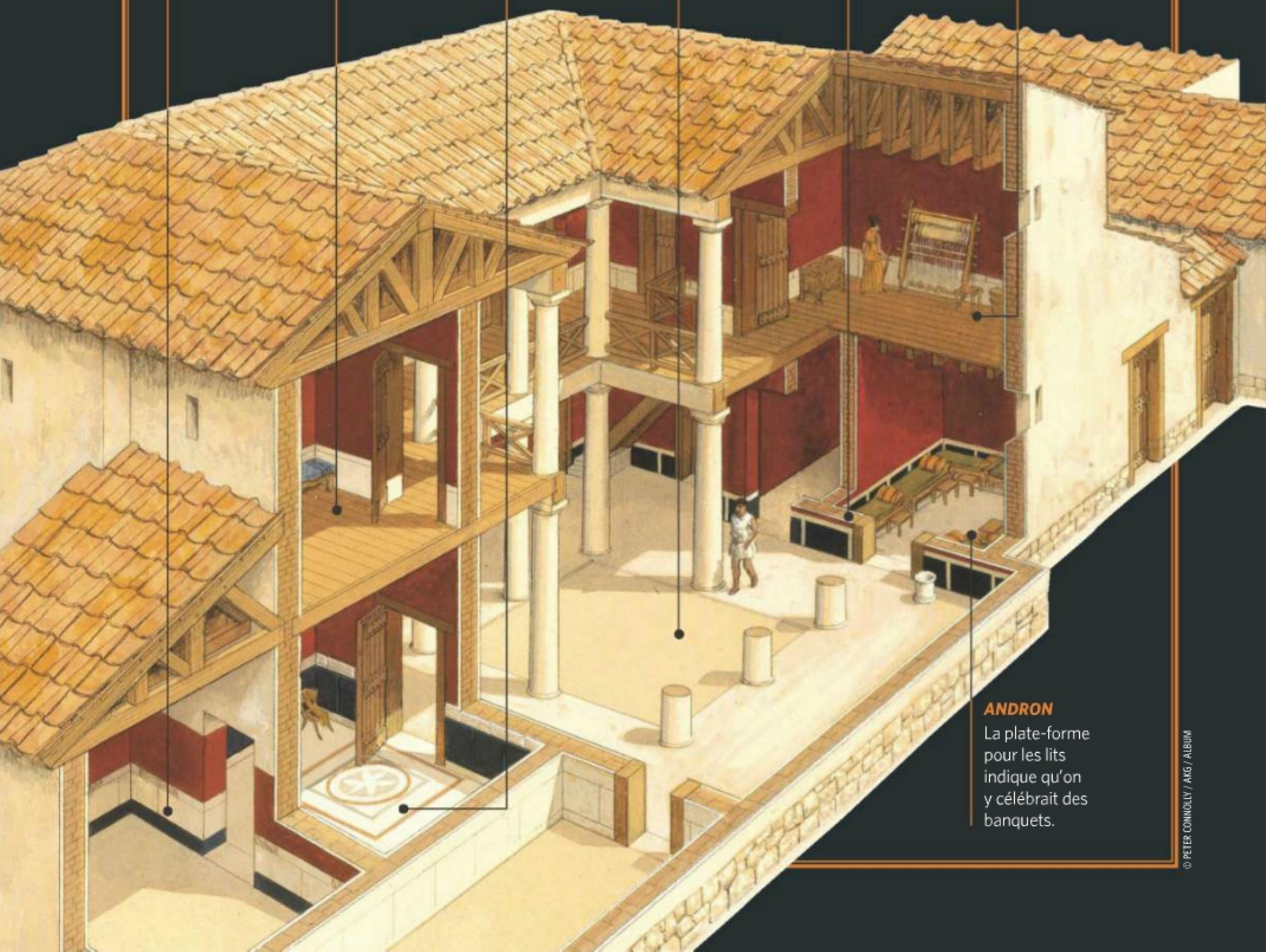
La grande cour était certainement entourée d'un portique soutenant une galerie au deuxième étage.

CUISINE

Il est difficile de situer la cuisine, mais on sait que dans certaines maisons elle se trouvait à côté de l'*andron*.

GYNÉCÉE

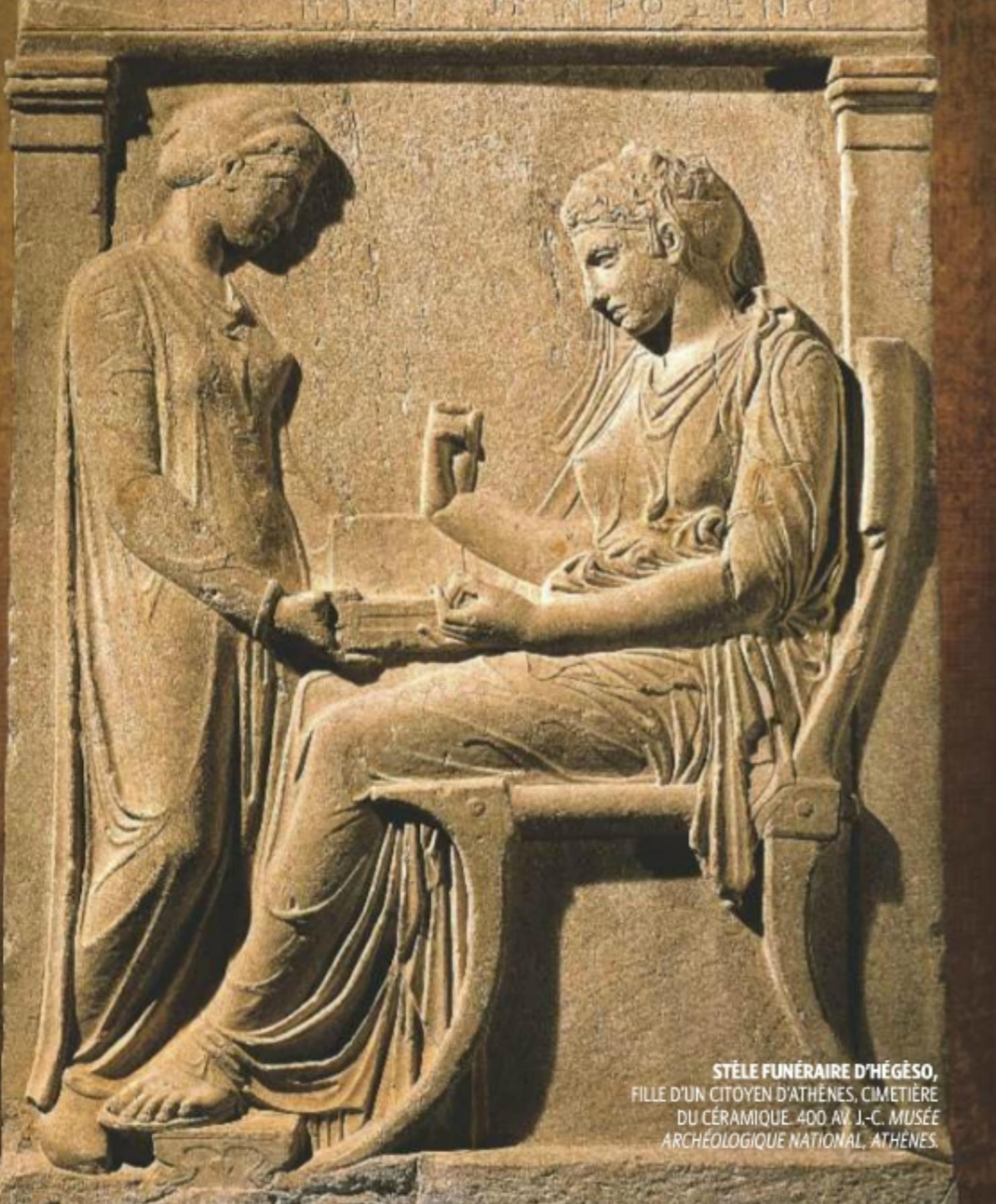
Les espaces réservés aux femmes étaient au deuxième étage. Elles y réalisaient des travaux textiles.



ANDRON

La plate-forme pour les lits indique qu'on y célébrait des banquets.

© PETER CONNOLLY / ANG / ALBUM

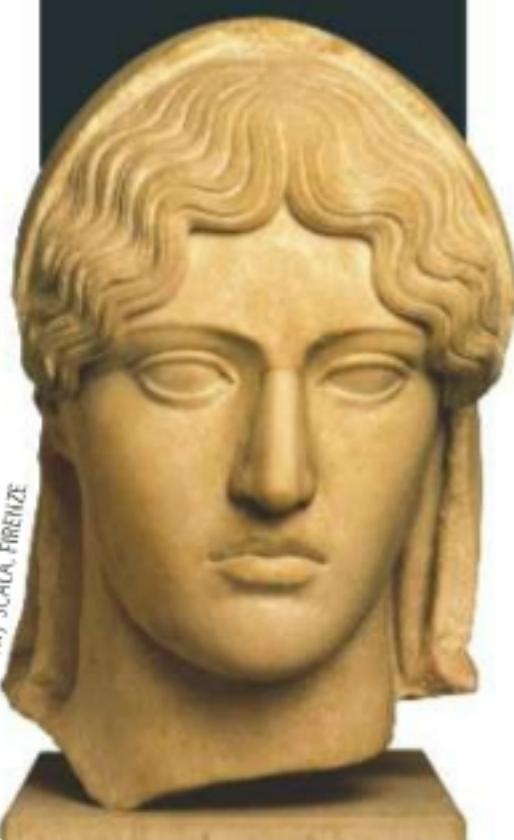


STÈLE FUNÉRAIRE D'HÉGÈSO,
FILLE D'UN CITOYEN D'ATHÈNES, CIMETIÈRE
DU CÉRAMIQUE. 400 AV. J.-C. MUSÉE
ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, ATHÈNES.

© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

ASPASIE, MAÎTRESSE DE PÉRICLÈS

Née à Milet, cette belle femme, intelligente et cultivée, gérante d'un bordel à Athènes (plus semblable à un salon social qu'à une maison close), séduisit Périclès, qui divorça pour aller vivre avec elle. Buste en marbre, V^e siècle av. J.-C. Musées du Vatican, Rome.



© BPK / SCALA, FIRENZE

servaient aussi à s'adonner aux plaisirs. Une maxime disait : « Bois ou va-t'en. » On y pratiquait un jeu d'adresse, le cottabe : une fois sa coupe quasi vide, le convive saisissait l'anse avec un doigt et la faisait tourner afin de projeter les restes de vin vers une cible définie, tout en prononçant le nom de la personne aimée. Les seules femmes autorisées étaient les flûtistes et les hétaïres (« courtisanes »), des prostituées éduquées pour plaire et tenir compagnie aux hommes. Si elles obtenaient leur liberté, elles pouvaient devenir riches.

À 18 ans, un Athénien s'inscrivait au dème, la circonscription de base à Athènes. Il devenait éphète et devait effectuer deux ans de service militaire. Il avait alors le privilège de participer à l'Assemblée, la réunion de tous les citoyens, qui réglait les affaires publiques par vote. Au cours des dix mois de l'année, il y avait quatre réunions obligatoires. Certains n'étaient pas forcément prêts à perdre une journée de travail sans compensation – une rémunération fut fixée au IV^e siècle av. J.-C.

À 30 ans, le citoyen pouvait entrer à la boulé – l'organe consultatif qui préparait les réunions de l'Assemblée – et être juré dans les

Les funérailles, un rite sacré

L'UNE DES OBLIGATIONS les plus sacrées pour les Athéniens était de donner aux morts une sépulture digne. Les femmes oignaient le corps, l'habillaient et le couvraient d'un linceul pour l'exposer à l'entrée de la maison pendant un ou deux jours, au cours desquels défilaient les membres de famille, les voisins et les proches. À certaines époques, on plaça une obole sous la langue du défunt pour payer Charon, le passeur qui aidait les morts à franchir le Styx pour rejoindre leur nouveau séjour.

LE CORTÈGE FUNÈBRE partait avant l'aube, mené par une femme portant un vase pour les libations. Il se rendait au cimetière, où le corps était enterré ou incinéré. Puis les proches et la maison se soumettaient à des rituels de purification.

tribunaux populaires. Les jurés étaient retenus parmi une liste de 6 000 volontaires établie en début d'année. Périclès leur octroya une rémunération de deux oboles, mais c'était moins que le salaire quotidien moyen : les jurys étaient surtout constitués de personnes âgées, qui gagnaient ainsi quelques sous.

Les Athéniens les plus ambitieux rivalisaient, depuis les tribunes, afin d'obtenir la reconnaissance de leurs concitoyens. Aristophane refléta cette obsession des Athéniens dans l'une de ses œuvres, où la personne qui incarne le peuple reçoit cet avertissement : « Tu ne sens pas que tu es le jouet de ces [démagogues], à qui tu voudras presque un culte. Sans t'en douter, tu n'es qu'un esclave. » Les détracteurs du régime athénien attribuent aux démagogues la décadence de la démocratie athénienne, mais le mode de vie des citoyens a perduré pendant des siècles. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Grèce au siècle de Périclès, la vie quotidienne
Robert Flacelière, Hachette littératures, 2008.

Périclès. L'apogée d'Athènes
Pierre Brûlé, Découvertes Gallimard, 1994.

LE MARIAGE À ATHÈNES

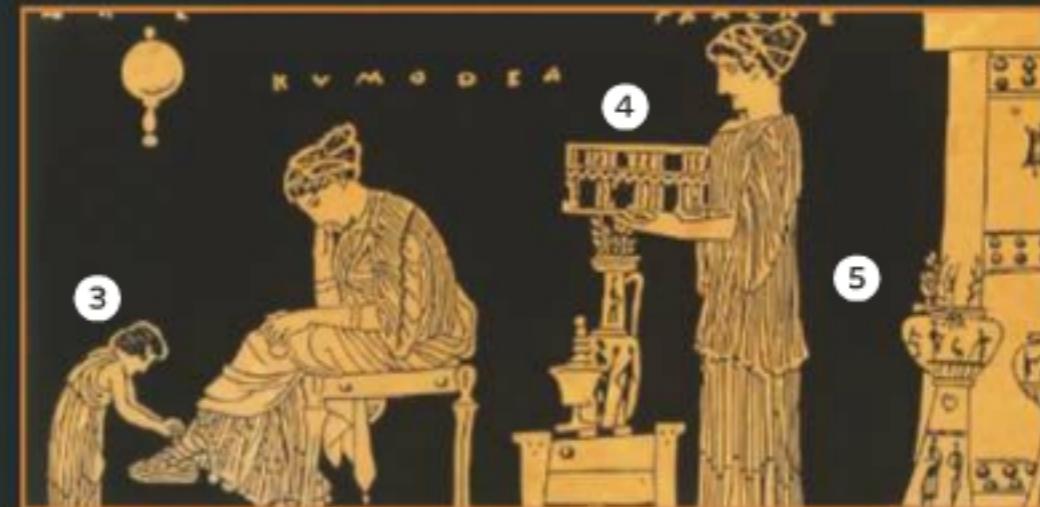
Dans la Grèce antique, le mariage marquait le passage de la femme dans une nouvelle famille.

LE BAIN ET LE VÊTEMENT NUPTIAL



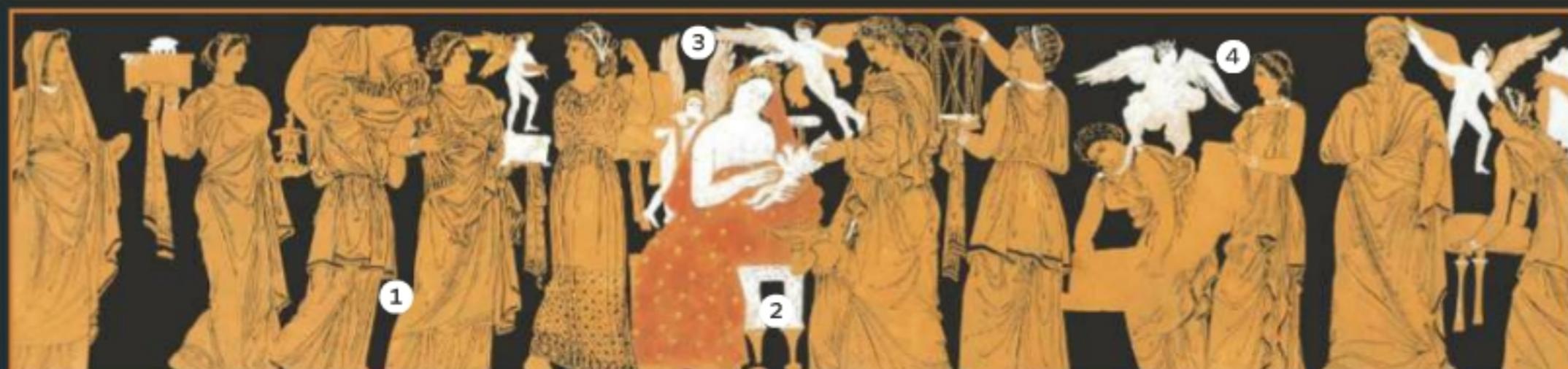
Le jour des noces commence pour la mariée dans la chambre, avec sa mère, ses amies et une assistante appelée *nymphœutria* ①. La jeune fille se soumet au bain nuptial. L'eau

d'une rivière ou d'une fontaine est recueillie dans un vase spécial, le loutrophore ②. Vient ensuite l'habillage. Une petite fille met une sandale ③ à la mariée tandis qu'une jeune femme



lui tend une boîte décorée ④ contenant peut-être le voile, symbole de virginité. À droite, apparaît un vase nuptial ⑤ utilisé pour l'aspersion rituelle lors des mariages.

LE BANQUET ET LA REMISE DES CADEAUX



Le moment crucial du mariage est le banquet. C'est l'un des rares actes sociaux pour les femmes, bien qu'elles s'assoient à des tables séparées des hommes. Sur l'image, on voit la partie

féminine de la célébration nuptiale. Les amies de la mariée portent des cadeaux de toutes sortes. Une femme tient un vase nuptial (1), tandis qu'une petite fille offre à la mariée un *leka-*

nis (2), une petite boîte pour conserver des onguents. La mariée (3), assise sur une chaise, est déjà recouverte d'un voile. De nombreux Éros ailés (4) virevoltent parmi les convives.

LA PROCESSION NUPTIALE



La mariée quitte la maison paternelle à la nuit tombée, dans une procession de proches qui attire de nombreux voisins. Sur l'image, les amies de la mariée portent les cadeaux ①,

tandis que deux personnes, dont la mère, tiennent des torches ②, symbole de protection. La mariée avance sur un chariot conduit par un ami de son futur époux ④. Un homme ③, ici

Hermès, conducteur et protecteur des attelages nuptiaux de la tradition mythique, dirige la procession jusqu'à la maison du marié, où a lieu la réception organisée par ses parents.

LE ROCHER SACRÉ D'ATHÈNES

La colline escarpée qui se dresse au centre d'Athènes avait accueilli dans les premiers temps de la cité des palais royaux et différents temples. Au v^e siècle av. J.-C., Périclès, avec son plan d'aménagement, lui donna un aspect monumental reflétant l'hégémonie d'Athènes dans le monde hellénique. La communion entre le promontoire sacré et la cité atteignait son apogée lors de la procession annuelle des Panathénées, qui empruntait la voie panathénaïque vers l'entrée de l'Acropole.

1 Voie panathénaïque

C'était la voie qu'empruntaient les processions annuelles des Panathénées. Le cortège partait du quartier de Céramique, traversait l'agora et stationnait la barque d'Athéna à côté de la source Clepsydre.

2 Rampe d'accès

Pour franchir les 25 mètres de dénivelé jusqu'en haut de la colline, on construisit un escalier monumental de 20 mètres de large et 80 mètres de long. Une chaussée était aménagée au centre pour faciliter le passage des animaux.

3 Temple d'Athéna Nikè

Il ne mesurait que 5 mètres de long sur 5 mètres de large. Construit par l'architecte Callicrates entre 427 et 424, il était consacré à la Victoire aptère, sans ailes, et décoré de batailles et d'allégories de la victoire.

4 Pinacothèque

La seule pièce latérale du projet original de l'entrée monumentale des Propylées devait servir de salle de repos ou de salle de banquets. On pense qu'elle fut plus tard aménagée en pinacothèque.

5 Propylées

L'entrée sur le site sacré de l'Acropole se faisait par un portique monumental, conçu par Mnésiclès et érigé entre 437 et 432 av. J.-C. L'œuvre resta inachevée en raison de la guerre du Péloponnèse.

6 Athéna Promachos

Derrière les Propylées, les visiteurs se trouvaient nez à nez avec une statue colossale d'Athéna «guerrière», une œuvre de Phidias, qui mesurait près de 9 mètres de haut : 7,5 mètres pour l'effigie et 1,5 mètres pour le piédestal.

7 Érechthéion

Sa construction débuta en 421 av. J.-C. pendant une trêve de la guerre contre Sparte et se termina en 406. Ce temple était consacré à Poséidon-Erechthée et Athéna et renfermait les reliques de l'histoire mythique d'Athènes.

8 Parthénon

Construit entre 447 et 438 sous la maîtrise d'œuvre de Phidias, le temple d'Athena impressionnait par sa parure ornementale dont la statue chryséléphantine d'Athéna (en or et en ivoire).



Sanctuaire de Pandion

Sans doute dédié à Pandion (fils d'Érichthonios et père d'Érechthée, roi d'Athènes) ou à son arrière-petit-fils Pandion, monarque lui aussi.

Source Clepsydre

À proximité, un escalier taillé dans la roche permettait d'accéder à l'Acropole. L'eau de cette source alimentait la grande clepsydre de l'agora.





AUX ORIGINES DE ROME

D'après la légende, Romulus et Rémus, jumeaux abandonnés et allaités par une louve, fondèrent Rome. Aujourd'hui, la question de son origine, largement débattue, n'est toujours pas résolue.

JORGE MARTINEZ-PINNA

PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE À L'UNIVERSITÉ DE MÁLAGA

Lorsque l'on demande qui a fondé Rome, tout le monde répond sans hésiter Romulus et Rémus. La représentation des divins jumeaux allaités par la louve est une image mondialement connue, celle qui symbolise peut-être le mieux la Ville Éternelle. Or, cette affirmation ne correspond pas à une réalité historique : hormis le cas des colonies, les villes de l'Antiquité classique résultèrent non d'une fondation ponctuelle, mais de l'aboutissement d'un long processus de formation. Rome n'échappe pas à la règle et, en effet, la complexité des documents fait de son origine l'une des questions les plus débattues et difficiles à résoudre qui se posent de nos jours aux historiens.

ROME, CHOISIE PAR LES DIEUX

Tellus, la déesse de la Terre, allaité Romulus et Rémus dans une allégorie de la paix et de la prospérité qu'incarne Rome. Relief de l'Ara Pacis d'Auguste.

NUMA POMPILIUS, LE ROI PIEUX

La monnaie de gauche (I^{er} siècle av. J.-C.) est à l'effigie de Numa Pompilius, successeur mythique de Romulus. Homme pieux, Numa Pompilius favorisa le culte des dieux.



LE FORUM ROMAIN

Centre de la vie civique et politique de la Rome antique, le forum se trouve au pied du Palatin, lieu où l'on suppose que Romulus fonda la ville. Au centre, le portique du temple de Saturne dont huit colonnes sont toujours debout.

Mais si l'on se place du point de vue des anciens Romains, l'intervention d'un héros est tout à fait indispensable, car, de même que tout peuple est issu d'une migration, excepté les autochtones, la ville naît de la décision de l'individu qui la fonde. Dans le cas de Rome, ce fondateur fut Romulus.

Dans la version canonique de l'origine de la capitale italienne, l'histoire de Romulus et Rémus débute avec leur grand-père Numitor, roi d'Albe la Longue, ville du Latium. Numitor fut destitué de son trône par son frère Amulius qui, pour anticiper des difficultés à venir, décida de supprimer la descendance de son rival. Il

ordonna la mort de son seul enfant mâle et, pour empêcher sa fille, connue sous les noms d'Illa ou Rhea Silvia, d'avoir des enfants, la fit entrer au collège des vestales, sacerdoce féminin dont les membres devaient rester chastes pendant trente ans, sous peine de mort. Mais, en se rendant à la fontaine chercher de l'eau, Illia fut violée par le dieu Mars et se retrouva enceinte de jumeaux. Après l'accouchement, Amulius ordonna de jeter les deux bébés dans le Tibre. Les eaux en crue du fleuve déposèrent le panier contenant les jumeaux au pied du mont Palatin, où une louve, attirée par les pleurs des enfants, leur offrit ses mamelles.

VERS LES ORIGINES D'UNE URBS

1000 AV. J.-C.

Les premiers éléments d'**occupation humaine**, quelques sépultures, se trouvent près de l'endroit où sera érigé l'arc d'Auguste dans le Forum romain.

753 AV. J.-C.

Date de la fondation de Rome, selon **Varron** (historien du I^e siècle av. J.-C.). On a retrouvé des traces antérieures à 753 av. J.-C. d'habitat au sommet de collines et d'occupation dans les parties basses.



MONNAIE DU III^e SIÈCLE AV. J.-C. PRÉSENTANT LA LOUVE ET LES JUMEAUX.



© MAURIZIO RELLINI / FOTOTECA 9X12

Peu après, des bergers arrivèrent et la louve s'éloigna ; l'un d'entre eux, Faustulus, recueillit les jumeaux et les confia à son épouse, Acca Larentia, pour qu'elle les élève.

Une dispute entre les deux frères

L'enfance et la jeunesse de Romulus et Rémus se déroulèrent dans un environnement rude, parmi les bergers de la région. Tous deux révélèrent très vite des qualités innées de meneurs et ils formèrent un groupe de jeunes gens qui s'appliquaient à lutter contre les voleurs. Lorsque Faustulus révéla leur origine aux deux frères, ces derniers détrônèrent le tyran Amulius

et rendirent son trône à leur grand-père. Ils éprouvèrent très rapidement le désir de fonder une ville à l'endroit où les avait trouvés la louve. Ils se rendirent sur les lieux avec leurs compagnons, et une dispute éclata entre les deux frères pour savoir lequel des deux serait le fondateur. Ils décidèrent de résoudre le conflit en observant les présages, et c'est ainsi que Romulus se rendit sur le mont Palatin et que Rémus monta sur l'Aventin. Rémus aperçut, le premier, six vautours, mais Romulus vit, tout de suite après, deux fois plus d'oiseaux. Ce dernier finit par l'emporter, et procéda à la fondation de Rome en respectant les règles

LA LOUVE CAPITOLINE

La statue (ci-dessous) conservée au musée du Capitole, représente Luperca, la louve qui trouva et allaita Romulus et Rémus, les jumeaux abandonnés, les sauvant ainsi d'une mort certaine.

600 AV. J.-C.

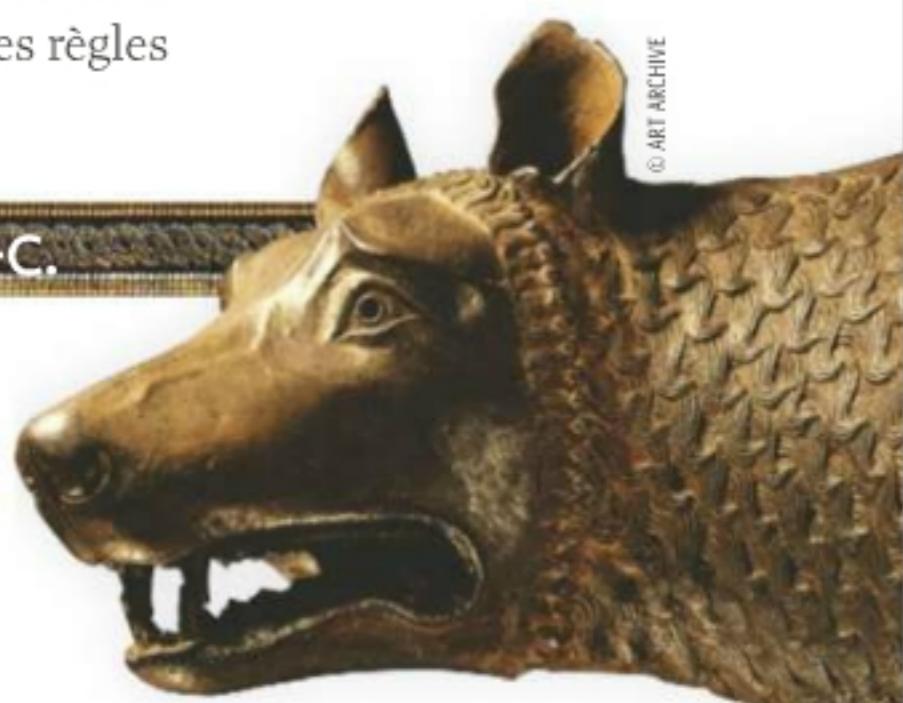
330-310 AV. J.-C.

210 AV. J.-C.

Selon l'histoire mythique, Rome serait devenue une « ville » sous **Tarquinius Priscus**, son 5^e roi, d'origine étrusque. Il se serait emparé de terres dans le Latium pour donner une impulsion à la ville.

Un miroir trouvé dans une tombe à **Préneste**, près de Rome, est le premier document connu où sont représentés les jumeaux. Une statue de la louve et des bébés fut élevée sur le Forum en 296 av. J.-C.

Fabius Pictor, l'un des premiers historiens, rédige l'histoire de Rome, qui deviendra le socle de la légende de Romulus et Rémus.





© SCALA, FIRENZE

L'ENLÈVEMENT DES SABINES

Selon la légende, pour pallier le manque de femmes à Rome, Romulus organisa des jeux auxquels il convia les Sabins et leurs femmes, que les Romains enlevèrent. Ci-dessus, une huile sur toile de Poussin illustrant cet épisode. Musée du Louvre.

établies par le rite étrusque : il traça un sillon avec une charrue afin de délimiter les contours de la ville. Romulus promulgua l'interdiction de franchir ces limites en étant armé. Rémus refusa d'obéir et railla le travail de son frère en enjambant le sillon, armé. Rémus fut tué dans l'altercation qui suivit.

Mais la légende ne s'arrête pas là. La cité récemment fondée avait besoin de nouveaux habitants : Romulus établit un lieu d'asile dans la dépression du Capitole où affluèrent de nombreuses personnes, notamment des marginaux. Mais on manquait de femmes. Pour les obtenir, Romulus organisa des jeux auxquels il invita les Sabins, un peuple voisin, qui se rendirent

ENFANTS D'UNE ESCLAVE

L'AUTRE LÉGENDE DU MONDE ROMAIN

P lutarque donne une version différente de l'origine des jumeaux dans sa *Vie de Romulus* (2, 4-8) : « Tarchétius, roi des Albains, fort injuste et cruel, eut dans sa maison une vision extraordinaire, car il vit surgir de son foyer un phallus qui y resta plusieurs jours. Il y avait alors en Étrurie un oracle de Thétys, qui ordonna à Tarchétius d'accoupler une vierge au phallus ; de cette union naîtrait un enfant qui se distinguerait par son courage, son bonheur et sa force. Tarchétius parla de l'oracle à l'une de ses filles et lui ordonna de s'unir au phallus, mais elle s'y refusa et envoya une esclave à sa place. Lorsque Tarchétius eut connaissance de la tromperie, il s'en irrita et les condamna à mort. Mais Vesta lui apparut en songe et lui interdit de les tuer. Il leur ordonna de tisser dans leur prison, leur promettant de les marier une fois la toile terminée ; mais ce qu'elles tissaient le jour, d'autres femmes le défaisaient la nuit sur ordre de Tarchétius. Lorsque l'esclave mit au monde des jumeaux, Tarchétius les confia à **Tératius** avec ordre de les tuer. Celui-ci les emporta sur le bord du fleuve et les y exposa, mais une louve les allaita [...], jusqu'à ce qu'un berger s'en aperçût et [...] emportât les enfants. Sauvés de la sorte, ils grandirent et attaquèrent Tarchétius qu'ils défirent. »

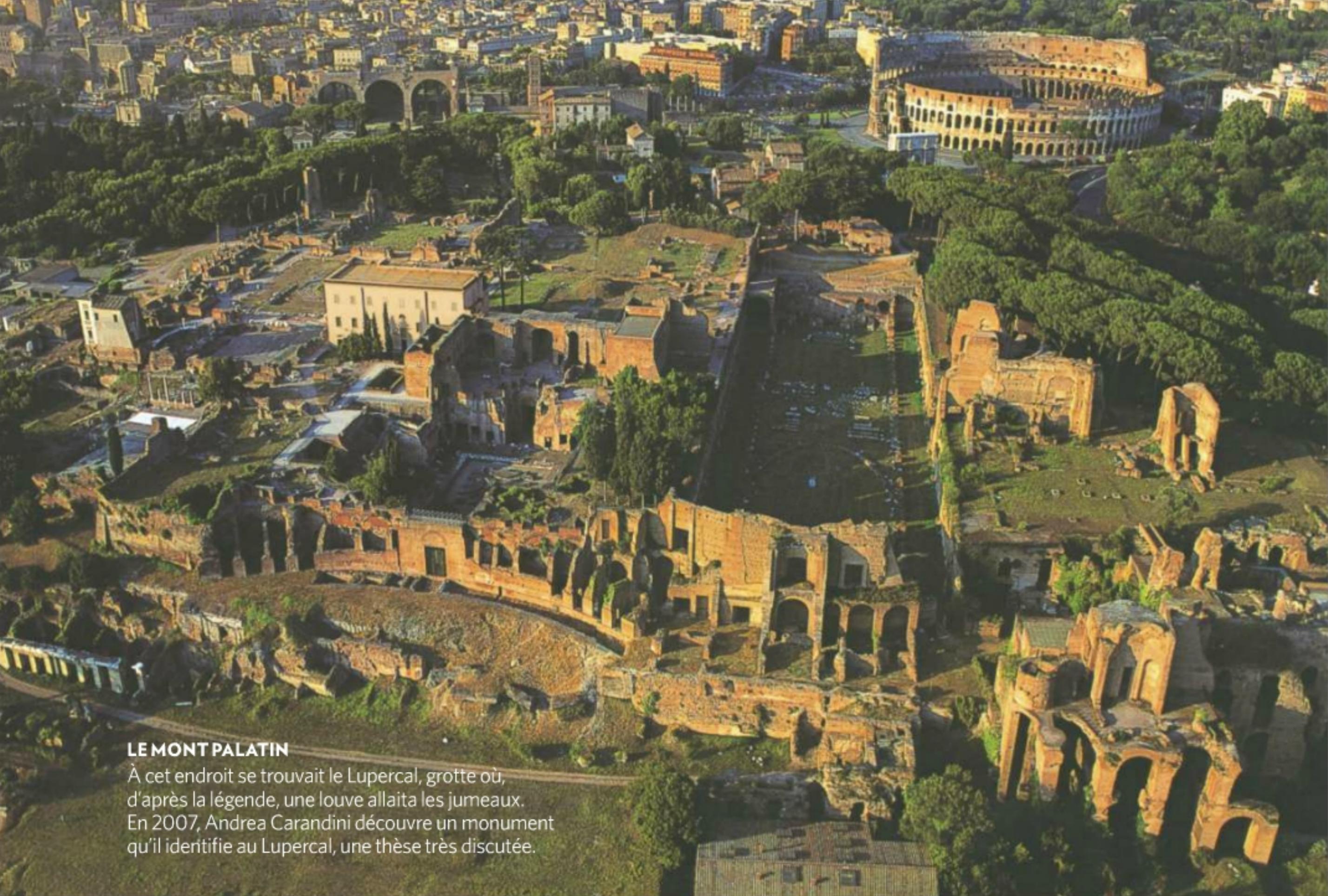
aux joutes accompagnés de leurs femmes et de leurs filles. Pendant la célébration, les premiers Romains enlevèrent les Sabines dans l'intention de les épouser.

D'après le mythe, Romulus régna trente-six ans. Il existe deux versions sur sa mort. La plus ancienne raconte qu'il disparut lors d'un orage et fut emporté au ciel, puis identifié au dieu Quirinus. Dans la seconde, Romulus aurait été assassiné, et son corps démembré par les sénateurs lassés de son comportement tyrannique.

Les origines de la légende

Pour les archéologues, l'origine historique de Rome remonterait au X^e siècle av. J.-C., mais le récit de sa fondation est beaucoup plus récent, sans doute du IV^e siècle av. J.-C. Le mythe présente plusieurs variantes, conditionnées par la situation de Rome à différentes époques. Les traditions relatives au passé le plus lointain de Rome sont pour la plupart des constructions pseudo-historiques, et par conséquent, sujettes à des variations fluctuant au gré des circonstances. Les spécialistes pensent cepen-

Romulus et Rémus ressemblent aux fondateurs légendaires latins des villes de Préneste et de Cures.



© WHITE STAR

LE MONT PALATIN

À cet endroit se trouvait le Lupercal, grotte où, d'après la légende, une louve allaita les jumeaux. En 2007, Andrea Carandini découvre un monument qu'il identifie au Lupercal, une thèse très discutée.

dant qu'il existe un noyau très ancien dans la légende de Romulus et Rémus, un arrière-plan mythographique indigène dans lequel on peut voir l'empreinte des croyances de la population primitive du Latium. Cet élément mythique primitif correspond au chapitre de l'histoire de Romulus et Rémus antérieur à la fondation de la ville. Les jumeaux y sont vus dans un état de pureté originelle, avant que des circonstances adverses ne les entraînent vers un destin, la fondation de l'*urbs*, pour laquelle ils n'avaient pas été conçus. Romulus et Rémus agissent conjointement et ont les caractéristiques d'autres héros latins comme Caeculus et Modius Fabidius, les fondateurs légendaires respectivement de Préneste et de Cures. Caeculus, qui était également le fils d'un dieu, Vulcain, fut abandonné à la naissance et sauvé par deux jeunes filles venues chercher de l'eau à la fontaine. Quant à Modius Fabidius, il fut conçu par Mars avec une jeune fille et connut aussi une jeunesse belliqueuse, à la tête d'un groupe de jeunes gens, en compagnie desquels il

ROMULUS, UN ROI DIVIN

Après sa mort, Romulus fut divinisé et identifié à Quirinus, un dieu guerrier d'origine sabine, comme l'explique l'inscription ci-dessous. 1^{er} siècle. Musée de la Civilisation romaine, Rome.

fonda la ville de Cures. Le mythe de Romulus et Rémus est également lié à celui de Cacus, dieu du feu ou divinité latine, considéré comme fils de Vulcain, que l'influence grecque fit passer du statut de héros à celui de brigand, le transformant en voleur des bœufs rapportés par Hercule de l'une de ses expéditions.

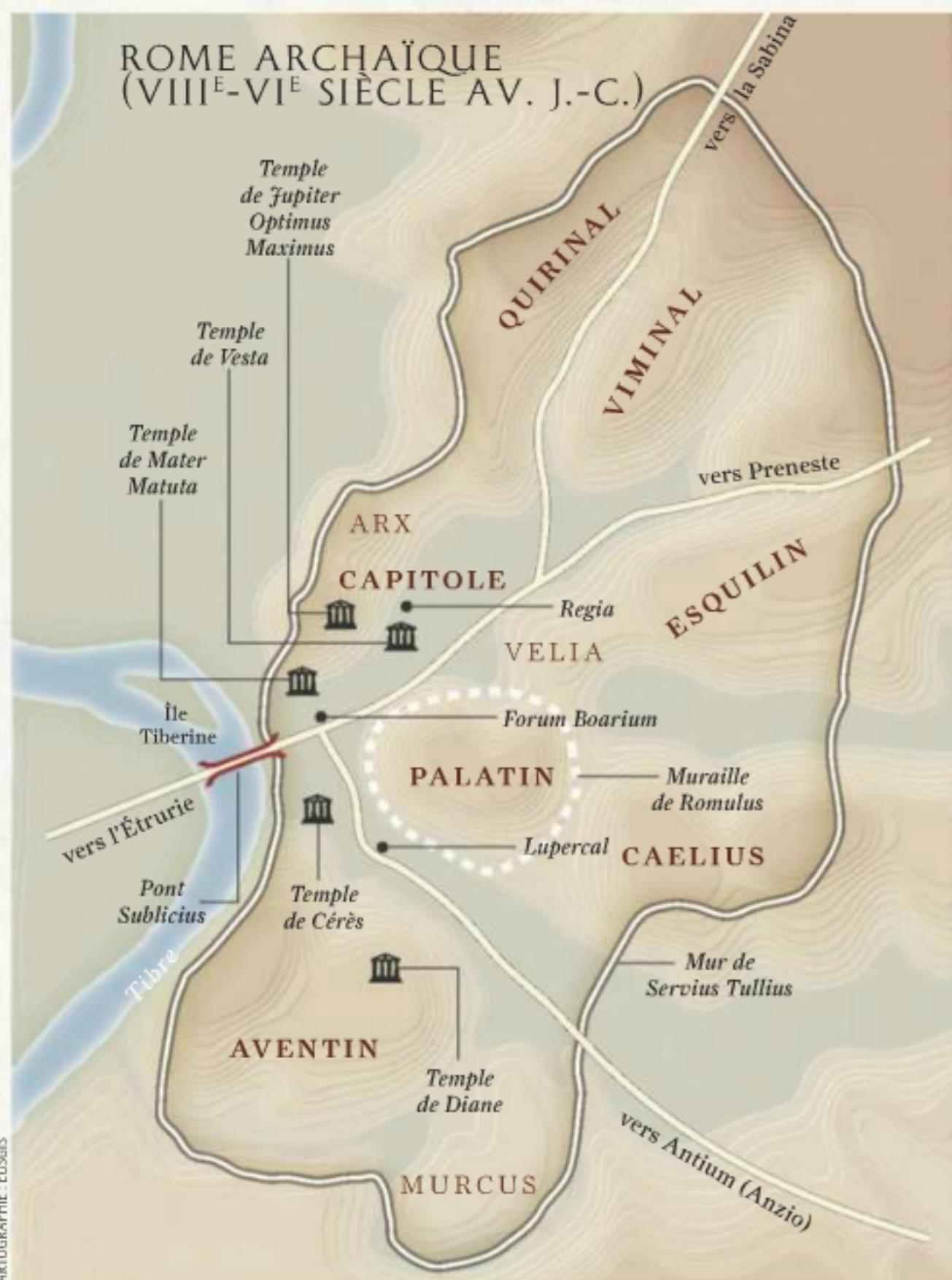
La comparaison avec d'autres mythes permet d'identifier les éléments de la légende de Romulus et Rémus faisant partie du noyau d'origine. Le rôle de Mars, géniteur des jumeaux, comme de Modius Fabidius, est comparable

à Vulcain père de Caeculus et Cacus. Le thème de l'enfant de sang royal abandonné dans la nature et nourri par un animal sauvage est également très fréquent dans les mythologies de la Méditerranée antique. Dans le cas de Romulus et Rémus, il s'agit d'une louve qui vient remplacer la mère des bébés, de manière exceptionnelle, à un moment où ils sont démunis. Dans les représentations connues de la louve et des jumeaux, l'animal a une attitude plus maternelle qu'agressive, tournant la



© ART ARCHIVE

ROME ARCHAÏQUE (VIII^e-VI^e SIÈCLE AV. J.-C.)



CARTOGRAPHIE : EOGIS

tête vers les enfants qui se nourrissent à ses mamelles. L'apparition de la louve a quelque chose de providentiel, comme si elle avait été envoyée par une divinité. Or, la louve faisait alors partie du cercle du dieu Mars.

La figure de vestale d'Ilia (ou Rhea Silvia) conduit au contenu mythographique indigène. Le héros latin apparaît très lié au feu créateur, qui, dans la religion romaine, est représenté par deux divinités, Vesta et Vulcain. Vesta personifie cette fonction dans le cas de Romulus et Rémus, tandis que Vulcain l'incarne dans les légendes de Caeculus et de Cacus dont il est le père. Tout aussi intéressante est l'éducation des jumeaux par des bergers, c'est-à-dire dans un milieu difficile, loin de la civilisation que représente la ville. Ce cadre est caractéristique d'un ancien rituel initiatique qui marquait le passage des jeunes à l'âge adulte, coutume que certains peuples d'Italie pratiquaient encore en ces temps. Ainsi, les Lucains envoyoyaient leurs enfants un temps hors de leur communauté, en milieu agreste, pour qu'ils

PREMIÈRES CABANES

Les archéologues ont trouvé sur le mont Palatin des vestiges de localités du IX^e siècle av. J.-C. On pense que ces premiers Romains vivaient dans des cabanes comme celle représentée par cette urne funéraire. Musée de Villa Giulia, Rome.



LA ROME PRIMITIVE

DE LA BOURGADE À LA VILLE

Les découvertes archéologiques modernes sur la Rome primitive ont montré que la légende de la fondation de la ville n'était pas une fable. La date traditionnellement retenue, l'an 753 av. J.-C., se rapproche des données connues de la première occupation humaine de la région : un cimetière primitif du X^e siècle av. J.-C., situé dans le Forum, utilisé par les gens qui vivaient dans les collines des environs. Dans la zone du Palatin, on a retrouvé les fondations de cabanes remontant au VIII^e siècle av. J.-C., semblables à la « cabane de Romulus » qui était conservée, telle une relique, au temps de l'empereur Auguste. Au VII^e siècle av. J.-C., la partie résidentielle fut transférée au Forum, et le cimetière sur l'Esquilin. La ville proprement dite ne vit le jour que vers 600 av. J.-C., lorsque, suivant un plan d'urbanisme, les cabanes

furent remplacées par des maisons en pierre, et que l'on érigea les temples et les bâtiments administratifs. L'œuvre est attribuée au roi étrusque Tarquinius Priscus, tandis que son successeur, Servius Tullius, allait ériger la muraille d'une ville qui comprenait alors sept collines et dont le centre était le Forum, entre le Capitole et le Palatin, où se situaient le Sénat, la Regia (le palais royal) et le temple de la déesse Vesta.

acquièrent les valeurs qui leur permettraient de réintégrer la société en tant qu'hommes. Dans ce contexte, on voit Romulus et Rémus à la tête d'une bande de jeunes voleurs de bétail, même si la plupart des auteurs antiques en donnent une vision édulcorée et les présentent plutôt luttant contre les voleurs que voleurs eux-mêmes. En vérité, cette dernière représentation n'a rien de surprenant, car d'autres héros, tels que Caeculus et Modius, sont présentés de manière similaire.

Énée, l'autre héros fondateur

Le mythe pleinement achevé de Romulus et Rémus comme fondateurs de Rome fut élaboré au IV^e siècle av. J.-C. La légende emprunte largement des thèmes grecs, à une époque où les colonies helléniques prospères du sud de la péninsule italique - région appelée Magna Graecia - avaient instauré d'étroites relations avec les peuples étrusques et latins vivant plus au nord. Pour les Grecs, chaque ville devait être l'œuvre d'un fondateur. Les nombreuses versions de la fondation de Rome portent leur

Territoire de Rome

sous les premiers rois (v. 754 - v. 616 av. J.-C.)
sous les rois étrusques (v. 616 - v. 509 av. J.-C.)

VOLSQUES

Peuples italiens



Migrations et invasions (vi^e-v^e siècle av. J.-C.)

ÉTRUSQUES

Véies

VIA ETRUSCA

Zoom

ROME



M E R
T Y R R H É N I E N N E

SABINS

Monts Cornicolani

Monts Sabins

CARTOGRAPHIE: EDSGIS

EQUES

Monts
Prenestiniens

Préneste (Palestrina)

VOLSQUES

Monts Lépins

LATINS

Monts Albains
Lac Albano
Albe la Longue
Lac de Nemi

* La ligne de côte représentée correspond à celle des vii^e-vi^e siècle av. J.-C.

empreinte, en particulier la première et la plus connue : elle avait pour protagoniste Énée, le héros troyen qui avait fui en Italie après la destruction de sa ville par les Achéens, d'après le récit fait par Homère dans l'*Iliade*. Les Romains adoptèrent à leurs exigences le principe du héros fondateur. Ils avaient tout intérêt à se réclamer d'une lointaine origine grecque, car cela leur conférait un cachet de noblesse très utile sur le plan international. Ils adoptèrent l'arrivée d'Énée en Italie, mais en la modifiant : le héros troyen cessait d'être le fondateur de Rome pour devenir l'ancêtre du peuple latin détenteur de Rome. Les Romains choisirent Romulus, héros natif, pour en faire le fondateur de leur ville.

Ainsi, la légende des frères jumeaux fut incorporée au nouveau récit, mais avec les modifications qu'exigeait sa nouvelle destinée. La plus significative est probablement la mort de Rémus, devenue indispensable car il ne pouvait y avoir qu'un seul fondateur. Romulus était perçu comme un roi juste et sage, et la violence de sa réaction envers son frère se justifia parce qu'il fallait un châtiment exemplaire au délit

commis par celui-ci. À l'époque de l'élaboration du récit original, au IV^e siècle av. J.-C., cette stricte discipline, considérée comme une vertu des aïeux, qui s'appliquait aussi aux parents les plus proches, n'avait rien de choquant. Les exemples sont nombreux de magistrats appliquant la peine maximale à leurs propres enfants lorsque ceux-ci transgessaient la loi.

Le mythe fondateur concerna aussi le rôle de Romulus comme instigateur du système institutionnel romain, parce qu'une ville ne peut exister sans sa propre organisation politique. Il est considéré comme le roi ayant créé les trois piliers de l'organisation politique romaine : la royauté, le Sénat et le peuple, ce dernier réparti

L'éducation des jumeaux par des bergers coïncide avec un rituel initiatique de l'époque entre enfance et âge adulte.



© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

LA FONDATION

L'histoire mythique de Romulus reprend les rites traditionnels de fondations de cité : il délimita les contours à l'aide d'une charrue tirée par une vache et un taureau. Peinture de Giuseppe Cesari. XVI^e siècle. Musée du Capitole, Rome.

entre curies et tribus aux fonctions politiques et militaires. C'est aussi à Romulus que l'on attribue la composition sociale du Sénat : il choisit les cent individus les plus remarquables des familles les plus nobles, les nomma premiers sénateurs, leurs familles devenant ainsi les plus anciennes du patriciat. Le reste de la population constitua la plèbe. En revanche, c'est à Numa Pompilius, le successeur de Romulus, que l'on attribue la systématisation de la religion officielle, élément essentiel de l'identité d'une ville.

Les informations les plus anciennes concernant Romulus datent du IV^e siècle av. J.-C. Elles sont fournies par des sources littéraires (l'historien sicilien Alcimus) et des témoi-

L'AMBIVALENCE D'UN MYTHE

ROME ET SON CRIME CONSTITUTIF

Au fil du temps, la légende de Romulus et Rémus devint un élément de propagande de la République romaine, mais tout en continuant à croire en la véracité du récit, certains commencèrent à douter de quelques détails concrets, comme la paternité de Mars et l'intervention de la louve. On tenta de rationaliser un mythe dont certains aspects étaient peu crédibles. On

émit ainsi l'hypothèse que ce n'était pas le dieu Mars qui avait violé Ilia, mais son oncle Amulius, qui se serait présenté armé comme le dieu. Même chose pour la louve dont Tite-Live nie l'existence, disant que la mère adoptive des jumeaux, Acca Larentia, « ayant prostitué son corps, était appelée "louve" par les bergers ». Ces versions plus récentes du mythe disculpent Romulus du meurtre de son frère, et l'attribuent à d'autres

personnes. L'homicide de Rémus fut également perçu comme une sorte de « péché originel » qui devait marquer l'histoire de Rome, expliquant aux yeux des poètes impériaux les guerres civiles désastreuses qui dévastèrent le monde romain au cours du dernier siècle de la République. Le poète Horace le déplorait : « Un sort amer et fratricide pèse sur les Romains depuis qu'a coulé le sang innocent de Rémus ».

C'est aussi à Romulus qu'on attribua la composition sociale du Sénat romain.

CASQUE DE GUERRE SAMNITE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL DE NAPLES.

gnages archéologiques (une représentation de la louve et des jumeaux sur un miroir retrouvé à Préneste). On sait aussi qu'un groupe statuaire représentant l'épisode le plus significatif du mythe fut érigé en 296 av. J.-C. dans le Forum romain. Ce qu'explique l'historien Tite-Live : « En cette même année, Cneus et Quintus Ogulnius, édiles curules, jugèrent quelques usuriers, et leur ayant confisqué leurs biens, consacrèrent le produit des amendes à [...] l'érection d'une statue à côté du figuier ruminal, représentant les enfants fondateurs de la ville allaités par la louve ».

Et si la légende n'en était pas une ?

Au cours des siècles qui suivirent, l'histoire de Romulus et Rémus fut encore l'objet de manipulations, pour des raisons essentiellement politiques. À la fin du II^e siècle et durant le I^{er} siècle av. J.-C., lors de la longue période de crise de la République romaine (lorsque des chefs comme Marius et Sylla, ou César et Pompée, se disputaient le pouvoir), le regard fut constamment tourné vers les grands personnages du passé



© DEA / ALBUM



© PAOLO CORDELLI / AGE FOTOSTOCK

qui devinrent des modèles de comportement politique. Tous ceux qui aspiraient au pouvoir tentaient de s'identifier à Romulus afin de justifier leur désir de « refonder » la ville, tandis que leurs adversaires politiques n'hésitaient pas à dénigrer la figure de Romulus, manifestant ainsi leur opposition.

Et si la légende de Romulus et Rémus était vraie ? En 1988, Andrea Carandini découvrit à Rome, sur le versant du Palatin faisant face à la colline Velia, un mur de pierre et une porte datés du troisième quart du VIII^e siècle av. J.-C. Il fut immédiatement tenté de voir dans ce mur celui qu'avait érigé Romulus vers le mont en fondant la ville, d'après les auteurs de l'Antiquité (traditionnellement en 753 av. J.-C.), une opinion partagée par quelques spécialistes, mais aussi largement disputée. Sans prouver l'existence de Romulus, cela peut attester d'une œuvre fondatrice beaucoup plus ancienne que ce qui était jusqu'alors admis par les historiens, ce qui signifie un premier pas vers la reconnaissance de l'historicité du personnage. Il convient cependant de rester prudent. On ne peut nier

que la découverte soit extraordinaire et d'une importance capitale pour les chercheurs qui s'interrogent sur les origines de Rome, mais de là à y voir l'œuvre de Romulus, il y a un pas. On soupçonnait l'existence du mur grâce à quelques indices topographiques, comme les portes Mugonia – probablement celle trouvée par Carandini – et Romanula, mais aussi grâce à des rites très anciens conservés dans la religion romaine. Une découverte aussi sensationnelle confirme le rôle important joué par le Palatin dans le processus de la formation de Rome, justifiant que la postérité ait circonscrit la légende de la fondation à ce mont. Néanmoins, ces vestiges ne permettent en aucun cas de confirmer que Romulus est né à cet endroit et à cette date. ■

LE TIBRE, ALLIÉ DE LA VILLE

Le Tibre offrait de nombreux avantages stratégiques, ce qui fut décisif au moment de choisir l'emplacement de Rome. Photo du pont Milvius construit sur le Tibre en 206 av. J.-C.

Pour en savoir plus

ESSAI Les Origines de Rome

Alexandre Grandazzi, "Que sais-je ?"
Presses universitaires de France, Paris, 2003.

TEXTE Les Origines de Rome

Tite-Live, I, 6-7.

LA CONCEPTION DIVINE DES

Le relief de ce sarcophage illustre l'histoire d'amour entre le dieu Mars et la vestale Rhéa Silvia,

Vulcain

Le dieu du feu est en compagnie de son épouse Vénus, ou selon d'autres interprétations, de la déesse Vesta, gardienne du feu sacré.

Mars

Le dieu de la guerre, avec casque, cnémides et bouclier, s'approche de Rhea Silvia, fille de Numitor, qui fut contrainte par son oncle Amulius à devenir vestale.

Sommus

Le dieu du sommeil, dont le palais est une grotte sombre où le soleil ne pénètre jamais, verse un nectar sur Rhea Silvia pour l'endormir.



Tibre

Ce personnage barbu personnifie le dieu du Tibre, où le scélérat Amulius abandonne Romulus et Rémus.

Éros

Le dieu de l'amour, fils de Vénus, inspire à Mars le désir de posséder Rhea Silvia en profitant de son sommeil.

Rhea Silvia

Le poète Ovide raconte que la vestale se rendit à une fontaine proche du Tibre où elle s'endormit, la main retombant «languissamment de son front».

FONDATEURS DE ROME

mère de Romulus et Rémus, et entre la déesse Séléné et le berger Endymion.

Chevaux

Deux beaux chevaux tirent le char d'argent dans lequel la déesse Séléné parcourt le ciel, mais certaines versions indiquent qu'il était traîné par deux bœufs immaculés.

Séléné

La déesse de la Lune est montrée sous les traits d'une belle femme pâle. La tunique qu'elle tient des deux mains représente une demi-lune.

Jupiter ou Somnus

La déesse Séléné demanda à Jupiter ou à Somnus, selon les versions, d'accorder un sommeil éternel à Endymion pour qu'ils puissent être unis à jamais.



Les amours

Ces petits êtres ailés sont une représentation de l'amour unissant les protagonistes de la scène : la déesse et le berger.

La passion de la déesse

Séléné tomba amoureuse du jeune berger Endymion et demanda à Zeus d'exaucer l'un de ses vœux. Le berger demanda à dormir d'un sommeil éternel.

Endymion

Grâce au sommeil accordé par Zeus, Endymion, le berger de Caria, resta éternellement jeune, et il recevait la visite de Séléné chaque nuit.

SPLENDEUR IMPÉRIALE

Ce buste de Charlemagne composé d'or et de pierres précieuses est en réalité un reliquaire du XIV^e siècle. Trésor de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

RICHESSE DE L'ISLAM

Avec près d'un million d'habitants, la riche cité de Bagdad, fondée par al-Mansour, grand-père d'al-Rachid, était le cœur du califat. Page ci-contre, dinar abbasside.





© BRIDGEMAN / INDEX

CHARLEMAGNE EN BON DIPLOMATE

Au-delà des guerres qu'il a menées, Charlemagne a su entretenir des relations diplomatiques avec les souverains voisins, dont les byzantins et les musulmans, lui permettant de consolider son empire.

DIDIER LETT

MÉDIÉVISTE, PROFESSEUR D'HISTOIRE À L'UNIVERSITÉ PARIS DIDEROT

C

harlemagne, fils aîné de Pépin le Bref et de Bertrade, se fait couronner et sacrer empereur d'Occident dans la basilique Saint-Pierre de Rome par le pape Léon III en 800. Cette célèbre date symbolise une période faste, Charlemagne construit une administration efficace, produit une riche législation, s'entoure des plus grands intellectuels de son temps.

On connaît moins son action diplomatique, pourtant indispensable pour comprendre sa puissance. L'empereur carolingien a en effet entretenu de solides relations avec l'Empire byzantin, mais aussi avec celui des Abassides d'Haroun al-Rachid. À cette époque, le pape et le futur empereur se sont rapprochés grâce aux conquêtes de Charlemagne, qui ont permis de faire progresser le christianisme. Léon III connaît de graves difficultés personnelles à Rome. De plus, il est hostile à la violence iconoclaste envers les représentations du Christ, des saints ou de la Vierge dans l'Empire byzantin, gouverné, de surcroît, par une femme, Irène. Charlemagne est lui « roi des Francs par la grâce de Dieu ». Il soutient les missions d'évangélisation dans les pays païens, réunit des conciles, promulgue des capitulaires légiférant sur des affaires religieuses et intervient souvent dans les affaires de l'Église. En 797, Charlemagne justifie ses actions conquérantes : « Il m'appartient avec l'aide de la divine pitié de défendre en tous lieux la sainte Église du Christ par les armes, au dehors contre les incursions des païens et les dévastations des infidèles ; au dedans en la protégeant par la diffusion de la foi catholique. »

Durant près de trente ans, surtout dans les années qui ont précédé son sacre, Charlemagne a guerroyé et a fait de nombreuses conquêtes en

s'appuyant sur une grande armée – peut-être 100 000 hommes. Il a procédé sans relâche à une « dilatation du royaume », celui qu'il avait acquis de son père et qui se limitait à la Gaule. D'abord, à l'appel du pape, il intervient contre les Lombards et annexe l'Italie en 774. Quatre ans après, il soumet la Bavière. En 796, il s'empare du Ring, camp où est entreposé le butin des Avars. La soumission de la Saxe est beaucoup plus longue, marquée par des luttes d'une grande cruauté jusqu'en 797. Au-delà de l'Elbe, dans les années 800, il mène des raids contre les Souabes, les Tchèques ou encore les Wilzes. Au total, Charlemagne gouverne un empire de 1,2 million de km², où habitent près de quinze millions de personnes.

L'Angleterre impénétrable

Mais les batailles de Charlemagne ne se sont pas toutes soldées par des succès. Au nord, sa progression est bloquée par Gotfrid, roi du Danemark, qui lui barre l'isthme danois par un mur de terre et de bois. L'Angleterre, elle, reste indépendante. Au-delà des Pyrénées, malgré la prise de quelques villes qui composent la marche d'Espagne, c'est-à-dire un territoire tampon, sa progression est stoppée par la présence du roi des Asturies, Alphonse II, avec lequel il entretient des relations amicales qui permettent un solide rempart face aux musulmans. Le plus fameux des échecs de Charlemagne est

Charlemagne a le pouvoir d'un souverain qui réalise la justice de Dieu sur Terre.

TALISMAN DE CHARLEMAGNE RETROUVÉ DANS SA TOMBE.



CHRONOLOGIE

ENTRE AIX-LA-CHAPELLE ET BAGDAD

768

À la mort de Pépin le Bref, ses fils Charles et Carloman montent sur le trône. Carloman meurt en 771, laissant Charles (Charlemagne) seul roi.

789-790

Début de la construction de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle peu après le début, en 785, des travaux de la mosquée de Cordoue.

800

Charlemagne est sacré empereur d'Occident à Rome par Léon III. Son empire s'étend de la mer du Nord à l'Italie et de l'Atlantique aux Carpates.

802

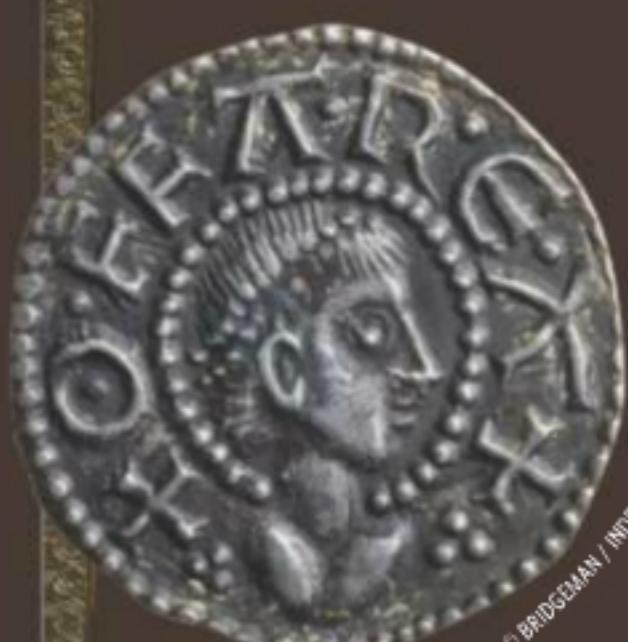
Arrivée à Aix-la-Chapelle de l'ambassadeur du calife abbasside Haroun al-Rachid. L'empereur et lui échangeront de somptueux présents.

814

Mort de Charlemagne, qui a doublé l'étendue des territoires hérités de son père. Son fils, Louis le Pieux, lui succède à la tête de l'Empire.

LA CHAPELLE PALATINE

Inspirée de la basilique Saint-Vital de Ravenne et du palais impérial de Constantinople, elle a été achevée en 805 et constitue la preuve manifeste du nouveau pouvoir impérial carolingien...



PIÈCE EN ARGENT REPRÉSENTANT OFFA, ROI DE MERCI, AVEC QUI CHARLEMAGNE CONCLUT UN ACCORD COMMERCIAL EN 796 (157-796).





© AKG / ALBUM

sans conteste la bataille de Roncevaux, rendue célèbre par la *Chanson de Roland*, composée vers 1100 : nourrissant l'espoir secret d'occuper le nord de l'Espagne, en 778, l'empereur décide d'aider militairement Sulayman, le gouverneur musulman de Saragosse, dans la lutte qui l'oppose à l'émir de Cordoue. De retour du siège de Saragosse, l'arrière-garde de l'armée carolingienne tombe dans un piège tendu par les Basques à Roncevaux : de grands aristocrates y laissent la vie, tel Roland, marquis de la marche de Bretagne et neveu de l'empereur.

Cadeaux diplomatiques

Charles a su entretenir des relations diplomatiques avec tous les grands souverains voisins qu'il n'a pas pu ou pas voulu soumettre. Dans son palais d'Aix-la-Chapelle, il a accueilli de nombreuses ambassades. Il a fallu tout d'abord qu'il compose avec l'autre empire, celui de Byzance. La « basileus » Irène a envoyé à Charles au moins deux ambassades : la première, en 781, la seconde à l'automne 801. Charlemagne, lui, envoie deux messagers à Irène en avril 802, mais cette dernière est renversée peu après.

Charlemagne entretient alors une correspondance avec ses successeurs : on a conservé une lettre de 811 échangée avec Nicéphore I^{er} et une autre, de 813, envoyée à Charles, dans laquelle le nouveau basileus évoque « la paix longtemps recherchée et toujours désirée entre l'empire oriental et l'empire occidental ». Charlemagne cherche surtout à se faire reconnaître empereur par Constantinople et il y parvient en 812. La bonne entente entre les deux empires est nécessaire, non seulement en vue d'une réconciliation religieuse, mais parce que Byzance est aux portes de l'Empire carolingien. Depuis la reconquête de l'empereur Justinien (527-565), les Byzantins possèdent de nombreux territoires dans la péninsule italienne, comme Venise, les Pouilles, la Calabre, la Sardaigne ou la Sicile. Charlemagne doit aussi ménager le pape, à qui il a confirmé la donation faite par son père des États pontificaux – bande de territoires allant de Rome à Ravenne.

Ne pouvant étendre ses conquêtes dans la péninsule Ibérique, Charlemagne manœuvre habilement avec le calife abbasside Haroun al-Rachid, que les

Le roi carolingien, qui cherche à se faire reconnaître empereur par Constantinople, y parvient en 812.

LA BATAILLE DE RONCEVAUX

En 778, Charlemagne aide militairement le gouverneur musulman de Saragosse. À son retour, l'armée est piégée par les Basques à Roncevaux. Œuvre du XIV^e siècle. British Library, Londres.



SUR CETTE STATUETTE, CHARLEMAGNE PORTE LES SYMBOLES DE L'EMPIRE : LA COURONNE, LE GLOBE ET L'ÉPÉE.



© ORBONZ / ALBUM

LA RENCONTRE DE DEUX EMPIRES

Les relations entre le calife Haroun al-Rachid et Charlemagne permirent de maintenir le contact entre les mondes musulman et chrétien du pourtour méditerranéen. Après les migrations de peuples du V^e siècle, ce dernier avait perdu l'unité que lui avait apportée son appartenance à l'Empire romain.



NOUVEAU POUVOIR DE L'OCCIDENT

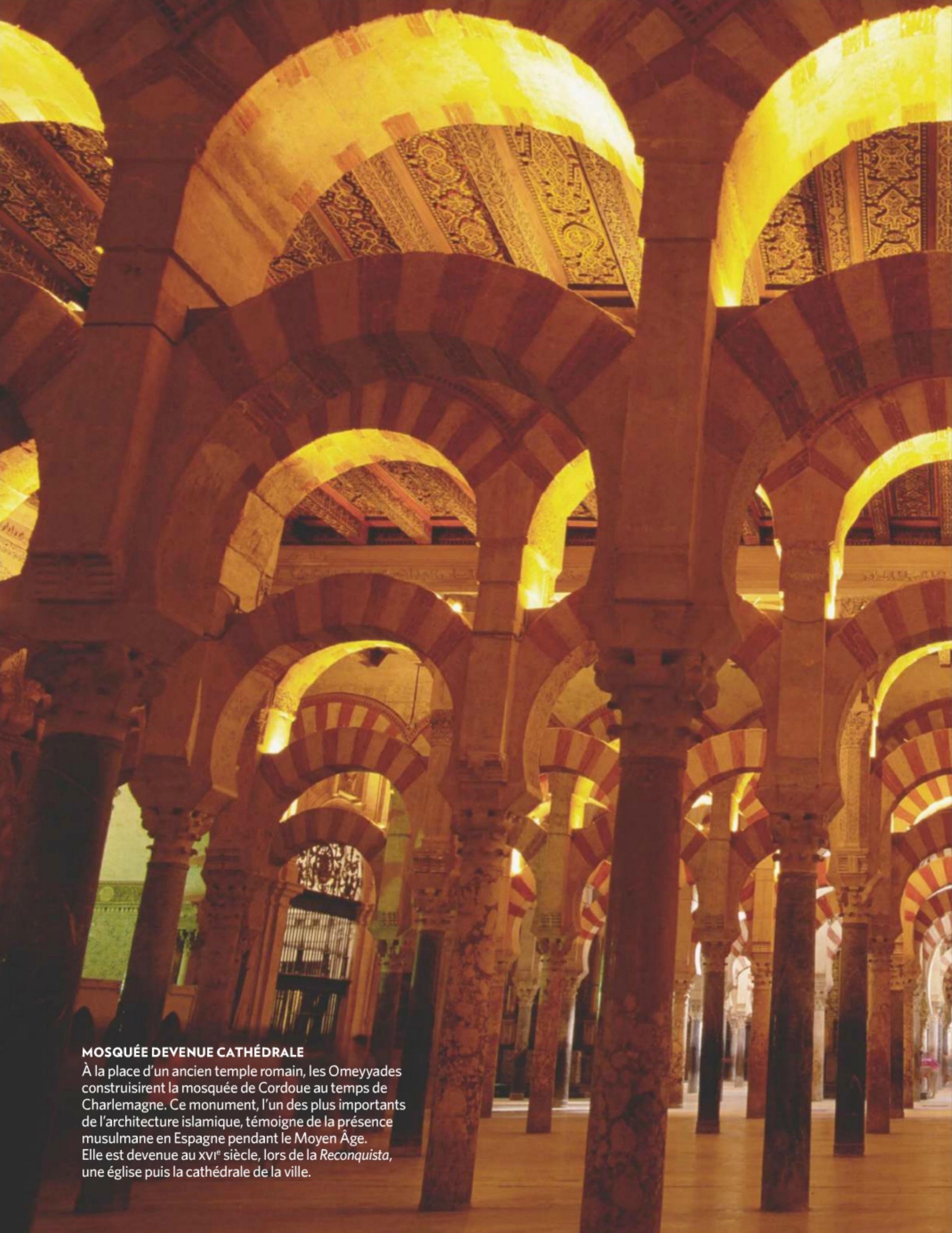
À LA TÊTE DE SON ARMÉE, Charlemagne a presque doublé l'étendue du royaume hérité de son père, Pépin le Bref. Son règne fut une longue succession de **guerres**, parmi lesquelles celles menées contre les **Saxons** et les Avars, à l'est ; les Lombards d'Italie, au sud, et les Omeyyades de l'Andalousie, l'Hispanie musulmane, à l'ouest. Son combat contre les émirs omeyyades de Cordoue favorisa son alliance avec le calife abbasside **Haroun al-Rachid**, l'ennemi de ces derniers. La volonté de réduire la sphère d'influence de l'Empire byzantin unit également Charlemagne au calife. Les souverains **byzantins**, qui dominaient le sud de l'Italie (ce qui favorisait les prétentions de Bénévent, duc des Lombards, d'amoindrir l'hégémonie des Francs), se considéraient comme les successeurs de l'Empire romain déchu, et jusqu'en 812, ils refusèrent de reconnaître le titre d'empereur à Charlemagne.

LA PLUS GRANDE PUISSANCE D'ORIENT

L'ÉTENDUE, l'organisation administrative, la force militaire et la richesse du califat abbasside en faisaient la première puissance de **Méditerranée**, où il avait deux adversaires : l'Empire byzantin et les Omeyyades d'Hispanie. Al-Rachid organisa de nombreuses attaques contre Byzance et, à compter de 803, proclama le *djihad* (guerre sainte) contre les souverains de Constantinople (il se fit même confectionner une coiffe haute ou *qualansuwa* portant l'inscription *Ghazi wa hajj* (« guerrier de la foi et pèlerin »)). En 806, il lança une vaste offensive qui se solda par la prise d'**Héracléa**, la déportation de ses habitants et le paiement d'un tribut humiliant pour Nicéphore I^{er} et son fils. En Hispanie, où en 756, l'Omeyyade Abd al-Rahman I^{er} avait renversé le gouverneur abbasside, al-Rachid vit en **Charlemagne** un solide contre-pouvoir aux émirs cordouans.



CANDÉLABRE EN FORME D'ÉLÉPHANT DATANT DU XI^e SIÈCLE. AL-RACHID OFFRIT UN DE CES PACHYDERMES À L'EMPEREUR.



MOSQUÉE DEVENUE CATHÉDRALE

À la place d'un ancien temple romain, les Omeyyades construisirent la mosquée de Cordoue au temps de Charlemagne. Ce monument, l'un des plus importants de l'architecture islamique, témoigne de la présence musulmane en Espagne pendant le Moyen Âge. Elle est devenue au XVI^e siècle, lors de la Reconquista, une église puis la cathédrale de la ville.





© AKG / ALBUM

ORIENT ET OCCIDENT

Julius Köckert recrée de manière théâtrale l'arrivée des ambassadeurs francs à la cour d'Haroun al-Rachid. *Maximilianeum, Munich.*

OFFA, ROI DE MERCIE

Il tient une miniature de l'abbaye de Saint-Albans dont il était le bienfaiteur. Enluminure extraite du *Livre d'or de Saint-Albans*, 1380. British Library, Londres.

Francs appellent Aaron, connu pour être l'un des personnages principaux des *Contes des mille et une nuits*. Les deux souverains rivalisent en démonstrations de prestige. En 797, Charlemagne envoie à Haroun un messager juif puis, en 799, une véritable ambassade. En 801, c'est le calife qui en dépêche une : débarqués à Pise, les envoyés du calife rejoignent Charles revenant de son couronnement romain et, ensemble, gagnent Aix-la-Chapelle. Parmi les nombreux cadeaux offerts par Haroun, des tissus, des joyaux, des aromates et Aboul-Abass, un éléphant. Charles a dû composer avec d'autres souverains musulmans : on sait que, vers 800, il a envoyé des ambassades à l'émir de Kairouan, Ibrahim, et que ce dernier a offert à Charles un lion, un ours et de la pourpre.

Au nord-ouest de l'Empire, Charlemagne doit tenir compte du puissant roi d'Angleterre, Offa de Mercie, excellent diplomate à la tête d'un royaume situé au sud de l'actuel Yorkshire. Offa a en effet donné en mariage ses filles aux souverains du Wessex et de Northumbrie et entretient de bonnes relations avec le pape Adrien I^{er}. La tâche est difficile pour Charlemagne qui cherche aussi à soutenir les autres rois anglo-saxons hostiles à Offa. Vers 789, Charlemagne lui aurait proposé de marier son fils Charles à l'une de ses filles. Mais, en réponse, Offa demande la main de la fille de Charlemagne pour son fils. L'empereur,

indigné, rompt ses relations avec la Grande-Bretagne, interdisant aux navires anglais de débarquer dans les ports continentaux. En 796 pourtant, les deux hommes concluent une sorte d'accord commercial : Charlemagne promet de protéger les pèlerins anglais qui se rendent à Rome et les marchands de Mercie qui commercent dans l'Empire, si Offa agit de même avec les marchands francs.

Pour construire un si vaste Empire, Charlemagne ne s'est donc pas contenté de conquérir de vastes territoires. Il a su également se montrer très habile diplomate avec les autres souverains de son temps qu'il n'a pas soumis. L'empereur meurt en janvier 814. Son fils Louis le Pieux aurait dit, selon Ermold le Noir : « Grâce à Dieu, grâce à l'effort constant de nos aïeux, le sol de mon royaume est respecté et la réputation des Francs en a écarté les ennemis, nous vivons dans le bonheur, la paix et la piété ». Hélas, cette paix ne durera pas. Peut-être parce que les empereurs qui ont succédé à Charlemagne n'ont pas su, comme lui, entretenir de bonnes relations diplomatiques avec les grands de ce monde. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Charlemagne

Jean Favier, éd. Fayard, Paris, 1999.

Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe

Pierre Riché, éd. Hachette, Paris, 1992.

Charlemagne et l'empire carolingien

Louis Halphen, éd. Albin Michel, Paris, rééd. 1995.



© AKG / ALBUM



ANGLETERRE

LA LETTRE DE CHARLEMAGNE À OFFA, EN 796

« **À Offa**, roi de Mercie [...]. C'est une habitude très profitable [...] de conserver dans l'unanimité de la paix, par un sentiment intime du cœur, la concorde de la sainte charité et les droits de l'amitié [...] Ayant relu les lettres de votre fraternité, qui nous ont été apportées à diverses reprises par vos messagers, nous nous efforcerons de répondre aux suggestions exprimées par votre autorité avec à-propos. »

« **Au sujet** des pèlerins qui [...] désireraient se rendre au tombeau des bienheureux apôtres, nous leur accordons, comme autrefois, de pouvoir suivre leur chemin en paix, sans aucune entrave en emportant avec eux ce qui leur est nécessaire [...] Tu nous as écrit au sujet des marchands. Nous avons voulu, selon notre ordre, qu'ils bénéficient de la protection dans notre royaume. [...] Si en un lieu quelconque ils étaient victimes d'une injuste oppression, qu'ils nous le fassent savoir à nous ou à nos juges ; nous ordonnons ensuite que justice leur soit rendue. De même pour les nôtres : qu'ils puissent réclamer le jugement de votre équité. Cela afin qu'aucune difficulté ne puisse naître en quoi que ce soit entre nous. »

Les ennemis de l'Empire

L'édition de l'Empire carolingien se fit au prix de guerres contre de multiples adversaires : à l'ouest, les Bretons, les Aquitains, les Basques et les musulmans ; au sud, les Lombards et les Byzantins ; au nord, les Danois et les Saxons ; à l'est, divers peuples slaves (les Wilzes, les Bohémiens), les Bavarois et les Avars.

1. SLAVES

Alors qu'il soumettait les Saxons, Charlemagne lança ses troupes contre les Slaves établis à l'est de la Saxe. En 789, les Francs traversèrent l'Elbe et y bâtirent deux ponts.

2. SAXONS

Ces cultivateurs païens furent traqués par Charlemagne à partir de 772, année où ce dernier détruisit l'Irminsul, leur arbre sacré, jusqu'à leur dernière défaite, en 804.

3. BRETONS

Les Bretons ne furent jamais intégrés à l'Empire, en dépit de leur soumission nominale, après les expéditions militaires dirigées contre eux en 786, 799 et 811.

4. BASQUES

Ils profitèrent du retour des troupes carolingiennes du siège de Saragosse pour tendre une embuscade lors de laquelle Roland, marquis de la marche de Bretagne, mourut.

5. MUSULMANS

Ils firent depuis l'Hispanie des razzias sur les territoires des Francs. Ceux-ci ripostèrent et, en 801, Louis le Pieux, fils de Charlemagne, prit Barcelone après un long siège.

6. LOMBARDS

Avec la reddition de Pavie, en 774, la guerre entre Francs et Lombards était sur la fin. Le roi lombard fut contraint de rejoindre l'abbaye de Corbie et s'y fit moine.

7. BAVAROIS

Ils furent gouvernés deux siècles par une dynastie ducale dépendante des Francs. Le duc Tassilon III tenta de se libérer de cette tutelle, mais, en 787, il dut se soumettre.

8. AVARS

En 796, les Francs prirent et pillèrent la capitale du puissant royaume des Avars (peuplé aussi de Turcs, Bulgares et Slaves), dont le trésor fut transporté à Aix-la-Chapelle.





CARTOGRAPHIE ET ILLUSTRATIONS : MB CREATIVITAT



LÉONARD DEVINCI

Considéré comme l'archétype de l'homme de la Renaissance, l'artiste s'intéressa à tous les aspects du savoir. Autoportrait à un âge avancé. 1513, Bibliothèque royale de Turin.

CANON À TIRS MULTIPLES

À droite, un modèle de canon réalisé d'après les croquis de Léonard de Vinci. Selon toute vraisemblance, ce canon n'a jamais servi. Milan, Musée des Sciences et des Techniques.



© SCALA, FIRENZE

GÉNIE DE LA RENAISSANCE

LÉONARD MAÎTRE D'ARTS

Artiste de formation et scientifique autodidacte florentin, Léonard de Vinci s'empara des nouveaux espaces de liberté, de l'Italie à la France, pour déployer ses talents de peintre, de scénographe et d'ingénieur civil et militaire.

MATHIEU LOURS

HISTORIEN, UNIVERSITÉ DE CERGY

Le fer se rouille, faute de s'en servir, l'eau stagnante perd de sa pureté et se glace par le froid. De même, l'inaction sape la vigueur de l'esprit.» Tel est le programme de vie que Léonard de Vinci se proposait. Une apologie d'un esprit dédié en permanence à l'analyse du monde. Sa place dans l'histoire de la Renaissance est fondamentale, car Léonard de Vinci incarne la rencontre de l'humanisme, des arts, des sciences, mais aussi de la politique au tournant des xv^e et xvi^e siècles. Sa vie a pourtant été faite de perpétuelles errances. De sa naissance, en 1452 près de Vinci en Toscane, à sa mort, près d'Amboise en 1519, ce sont soixante-neuf années d'un parcours artistique et personnel marqué par les espérances et la noirceur d'une Renaissance en pleines guerres d'Italie. Les demi-teintes et les contrastes sont autant de reflets de l'époque dans

NICOLAS MACHIAVEL,
PENSEUR ITALIEN, THÉORICIEN
DE LA POLITIQUE, DE L'HISTOIRE
ET DE LA GUERRE. PORTRAIT
DE SANTI DI TITO (1536-1606).
PALAZZO VECCHIO, FLORENCE.



© ERICH LESSING / ALBUM

NICOLAS MACHIAVEL
(1469-1527)
Il révolutionna la pensée politique. Dans son ouvrage, *Le Prince*, émerge l'idée d'un État incarné par le prince, dont le pouvoir absolu garantit l'équilibre social et politique.

l'œuvre de Léonard. Sa venue au monde est marquée par la différence sociale entre ses parents : il est le fils illégitime de Piero da Vinci, notaire ayant exercé des charges officielles pour la république de Florence, et de Caterina, fille de paysans. Avant que l'Église n'impose les règles strictes de la Réforme catholique, il est encore possible de donner à un bâtard une bonne éducation dans l'Italie du xv^e siècle. Léonard est aimé et reconnu par son père, qui appuie son souhait de devenir peintre en le faisant admettre par Verrocchio dans son atelier en 1469. Cet atelier, un des plus actifs de Florence, est à la fois un lieu de production des œuvres,

À FLORENCE, AVEC NICOLAS MACHIAVEL

ENTRE LA MI-1502 et début 1503, Nicolas Machiavel et Léonard de Vinci se retrouvèrent au côté de César Borgia ; le premier en qualité de secrétaire d'une chancellerie envoyé par Florence, le second en tant qu'architecte et ingénieur militaire du fils du pape Alexandre VI. Lorsqu'ils regagnèrent l'un et l'autre la capitale toscane, l'admiration que se portaient mutuellement le théoricien politique et l'artiste devint amitié, qui se concrétisa sous forme de projets ambitieux, comme de détourner le cours de l'Arno afin de doter Florence d'un accès à la mer. Machiavel et Léonard apparaissent ainsi comme des agents de l'affirmation du pouvoir de Florence, dont la renommée était renforcée par les grands travaux. Le but était de montrer que la mise en place d'un pouvoir républicain et l'expulsion des Médicis ne nuisaient pas au rayonnement de la cité.

de formation des artistes et d'enseignement des codes culturels. Le jeune apprenti s'y forme aux techniques et aux sciences nécessaires à la maîtrise des matériaux utilisés par les artistes.

Les errances d'un artiste-ingénieur

À 26 ans, il s'établit à son compte à Florence. Le destin aurait pu en faire un notable du monde des arts dans ce creuset de la Renaissance. En 1482, il est pour la première fois impliqué dans le « grand jeu » diplomatique italien. Laurent de Médicis l'envoie à Milan au service de Ludovic Sforza. L'envoi d'artistes de renom est alors une pratique diplomatique courante dans les

CHRONOLOGIE

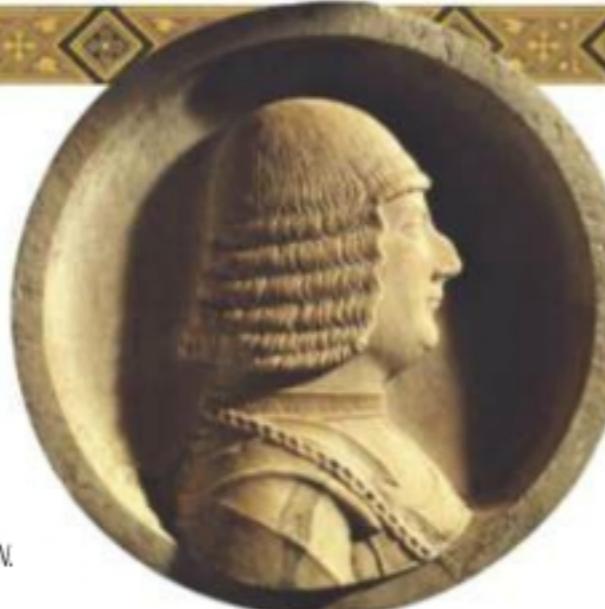
UN GÉNIÉ RÉCLAMÉ DE TOUS

1452-1478

Naissance de Léonard dans le village toscan d'Anchiano. À 15 ans, il entre comme apprenti dans l'atelier d'Andrea del Verrocchio et, à 26 ans, ouvre son propre atelier à Florence.

1482-1499

Il est au service du duc de Milan, Ludovic Sforza, en tant que peintre, organisateur de fêtes et de cérémonies, mais aussi comme ingénieur civil et militaire. Il poursuit toutefois sa réflexion et projette des œuvres importantes.





© FOTOTECA 9X12

cours italiennes : il permet de renforcer le rayonnement de la ville d'origine de l'artiste et d'attirer la bienveillance de celle à qui il est envoyé. Ce n'est pas comme peintre que Léonard est engagé à Milan, mais comme organisateur des fêtes de cour. En 1490, le 13 janvier, la « fête du paradis » constitue sa production la plus grandiose. Pourtant, c'est bien comme peintre qu'il laisse dans la ville sa Cène, réalisée pour le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, de 1494 à 1498. Il est également chargé de réaliser ce qui aurait dû constituer un des chefs-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance : un monument équestre pour Ludovic Sforza,

revenant aux grands modèles antiques. Seul le modèle en argile du cheval (dont la version définitive aurait dû impliquer l'usage de 100 tonnes de bronze) est réalisé lorsque les guerres d'Italie provoquent un nouveau revirement dans la vie de Léonard.

En 1499, Louis XII, roi de France, prend Milan et chasse les Sforza. Les soldats français détruisent le modèle du monument équestre en l'utilisant comme cible pour leurs arbalètes. Le temps de la passion des Français pour les artistes italiens n'est pas encore venu. Commence alors pour Léonard une errance – en tant qu'ingénieur – liée au contexte militaire et politique. Le voici

LA CATHÉDRALE DE FLORENCE

En 1471, le jeune Léonard dessina la grue utilisée par Verrochio pour placer le globe en cuivre doré au sommet du dôme. À droite, le clocher de Giotto s'élève à 82 m de hauteur.

1500-1502

Après l'invasion de Milan par les Français, Léonard s'installe à Mantoue, Venise et Florence. En 1502, il accepte la proposition de César Borgia, qui l'engage en qualité d'architecte et ingénieur civil du fils du pape Alexandre VI.

1511

Milan reconquise par les Sforza, Léonard de Vinci se rend à Rome et entre au service du pape Léon X, mais se sent mis à l'écart par rapport à Michel-Ange et Raphaël. Rome restera une de ses principales déceptions.

1516-1519

Il accepte de travailler en France pour François I^e. À la cour, il est peintre, architecte et ingénieur, jusqu'à sa mort dans sa maison de Cloux.

LA SALAMANDRE, EMBLÈME DE FRANÇOIS I^e. CHÂTEAU DE BLOIS. 1515-1520.



© SCALA, FIRENZE



LE SULTAN BAJAZET II EN 1503.
AQUARELLE DU XIX^{ME} SIÈCLE.
MUSÉE DES ARTS TURCS
ET ISLAMIQUES D'ISTANBUL.

UN PONT AU-DESSUS DU BOSPHORE

EN 1952 FUT DÉCOUVERTE À ISTANBUL une lettre de Léonard de Vinci adressée à Bajazet II, dans laquelle l'artiste italien parlait du projet de construction d'un grand pont sur le Bosphore, unissant les deux rives de la ville. La missive est datée de 1503 et semble être la réponse à des émissaires envoyés en Italie par le sultan afin de glaner des idées à ce sujet. Le Florentin y vante ses qualités d'ingénieur civil ; après avoir quitté le service de César Borgia, Léonard de Vinci était peut-être désabusé et songea à s'établir à Istanbul, même si aucune preuve ne vient l'attester. Léonard imagina un pont de 360 m de long, 24 de large et 40 de haut en son point le plus élevé, soutenu par des contreforts permettant à l'arc de s'étendre. Dans ses cahiers figure un croquis du projet, mais ce dernier fut ignoré par le gouvernement ottoman, sans doute à cause de la mauvaise traduction de sa lettre en turc. Par ce contact avec Léonard de Vinci, le sultan souhaitait renforcer le rayonnement de sa capitale, cinquante ans après sa conquête. En faisant appel à un grand génie venu d'Occident, il souhaitait procéder à un véritable « transfert technologique », mais aussi montrer qu'il aspirait à disposer d'un pouvoir au rayonnement universel.

UN PROJET POUR MILAN

En 1487, pendant son séjour à Milan au service de Ludovic le More, Léonard réalisa un projet de coupole pour la cathédrale de la ville, mais d'autres architectes furent chargés de la construire.



à Venise pour contribuer à la réflexion sur une protection efficace contre une attaque ottomane ; à Mantoue, à la cour très cultivée d'une des plus grandes dames de la Renaissance, Isabelle d'Este ; dans les États confiés par Alexandre VI Borgia à son fils César en 1502 pour donner des conseils en matière de fortifications. Il travaille à cette occasion avec un autre grand Florentin : Nicolas Machiavel.

À Florence, en 1505, il reçoit une importante commande pour le Palazzo Vecchio : la fresque de *La Bataille d'Anghiari*, mais il ne se fixe pas longtemps dans la cité et revient à Milan en 1506, cette fois pour servir les Français établis dans la ville, toujours pour la diplomatie florentine. Quand, en 1512, les Français quittent Milan, Léonard se rend à Rome, appelé par le frère du pape, Julien de Médicis. La ville éternelle aurait pu lui donner un chantier à sa mesure, bien qu'il ait déjà été écarté du chantier de la chapelle Sixtine au profit de Michel-Ange. Le pape est alors Léon X Médicis, ce qui crée un contexte favorable pour un artiste florentin. Pourtant, malgré un appartement mis à sa disposition



WALTER BIBIKOW / AGE FOTOSTOCK

au Vatican, aucune commande importante ne vient. Il écrit alors : « Les Médicis m'ont créé, les Médicis m'ont détruit. » Déjà âgé, il pense sa carrière achevée. Le salut vient d'un mécène inespéré : François I^{er}. Le roi de France, successeur de son cousin Louis XII, mort sans postérité, souhaite marquer l'accession au trône d'une nouvelle branche des Valois par une grande politique italienne, marquée par la victoire de Marignan l'année même de son accession au trône. Il souhaite, en France, renouveler les arts au service de son image. Léonard de Vinci apparaît alors comme un homme complet, capable d'assumer les multiples facettes de cette tâche. Par sa relative absence de commandes, il est aussi le plus disponible.

La Joconde à dos de mulet

En 1516, Léonard de Vinci passe les Alpes à dos de mulet, emportant trois tableaux qui résument son œuvre : *La Joconde*, *Saint Jean-Baptiste*, *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne*. François I^{er} l'établit au manoir du Clos-Lucé, près d'Amboise. En France, Léonard

STATUE ÉQUESTRE EN BRONZE
d'un cavalier, attribuée à Léonard de Vinci. Vers 1489. Musée des Beaux-Arts de Budapest.



organise encore des fêtes et reprend même son programme milanais de 1490. S'il ne produit alors aucune œuvre majeure, il devient un des principaux inspirateurs de la politique culturelle du roi. En 1517, il donne un projet de palais et de ville nouvelle pour Romorantin, jamais réalisé. Il énonce sans doute les lignes directrices du projet qui a finalement les faveurs du roi : le château de Chambord.

S'il n'est pas mort dans les bras du roi, comme on l'entend parfois, Léonard a rencontré en France un prince ayant saisi la mesure de son génie. Les pérégrinations de l'artiste étaient liées au contexte, mais aussi à la difficulté pour une personnalité telle que la sienne à se plier aux cadres sociaux de la création. Sa difficulté àachever les œuvres laissait insatisfaits de nombreux commanditaires, leur style pouvait déconcerter par leurs traits si personnels. Les mœurs de Léonard ont été évoquées pour en faire un « artiste maudit » avant l'heure : on évoque souvent sa relation ambiguë avec son jeune disciple Salai, son implication dès son



© ORONOZ / ALBUM

LA VIERGE AUX ROCHERS.
TABLEAU PEINT PAR LÉONARD
DE VINCI ENTRE 1483 ET 1486.
HUILE SUR BOIS TRANSFÉRÉE SUR
TOILE. MUSÉE DU LOUVRE.

jeune âge dans un procès de moralité. Il faut cependant se garder des lectures a posteriori. Michel-Ange, qui partageait le même goût pour les amours grecques, ne vit jamais sa gloire pâlir à cause d'elles. Sans doute est-ce dans la personnalité de Léonard, dans son rapport au monde et plus largement aux désirs – sexuels, mais aussi intellectuels et artistiques – que se trouve la clé de son décalage par rapport aux attentes du temps.

L'écume d'un océan de réflexions

Aborder l'œuvre de Léonard de Vinci est une entreprise déconcertante pour l'historien de l'art. En effet, chez aucun autre artiste le mot « arts » n'a de sens si vaste ni ne justifie si bien son emploi au pluriel. Léonard fait de l'art de peindre un des aspects d'une démarche plus globale d'appréhension du monde. Ses tableaux forment l'écume d'un océan de réflexions et d'expérimentations. Nous possédons de lui une quinzaine d'œuvres, attribuées avec certitude, certaines inachevées,

LE PAPE LÉON X

Ignoré par Léon X
qui lui préférait
Michel-Ange
ou Raphaël,
Léonard se
consacra à Rome
à ses expériences
scientifiques.
Tableau de
Raphaël. 1517.
Galerie des Offices,
Florence.



LES SIGNES DE LA VIERGE AUX ROCHERS

LÉONARD DE VINCI mit en pratique ses connaissances en matière d'optique dans *La Vierge aux rochers*, tout comme dans *La Joconde*. Il appliqua la technique du *sfumato*, qui rend flous les éléments les plus éloignés du spectateur. Par ailleurs, l'artiste donna une profondeur toute particulière à la scène du tableau ci-contre grâce aux jeux de regards entre la Vierge, l'enfant Jésus, saint Jean-Baptiste et l'ange. Le spectateur est associé à ce qui aurait pu constituer un cercle fermé grâce à l'ange qui se tourne vers lui. Par ailleurs, on notera que la Vierge entoure de son bras non pas Jésus, mais Jean-Baptiste. Comme souvent, le traitement d'une scène par Léonard associe des éléments familiers de l'univers de la Renaissance, mais traités avec ce que Sigmund Freud qualifiait à la fin du xix^e siècle d'« inquiétante étrangeté ».

pour un nombre immense de dessins, de croquis, d'écrits théoriques allant de l'ingénierie civile et militaire à l'ornithologie.

Ses œuvres picturales sont sans doute les plus riches de sens. Il y applique ses recherches dans les autres domaines. En premier lieu, bien entendu, son sens de la proportion des corps. Du dessin de *L'Homme de Vitruve* au *Saint Jérôme* (vers 1480), inachevé, on trouve la même quête du corps et de sa représentation. Ensuite, sa technique picturale. Très particulière, elle est fondée sur une application très personnelle des règles de la perspective. Outre le schéma albertien de la perspective géométrique fondée sur les lignes de fuite, un point de fuite et une ligne d'horizon, Léonard constate que l'œil perçoit également la profondeur par un affadissement progressif des formes et des couleurs. C'est cette « perspective atmosphérique » qui donne aux arrière-plans de ses tableaux leur aspect à la fois non fini et infini. Sa technique du *sfumato* est un apport décisif à la peinture de la Renaissance.



© OLIMPIO FANTUZ / FOTOTECA 9X12

La plupart de ses œuvres présentent des figures dans un rapport à la fois inquiétant et serein avec les espaces qui les environnent. Ainsi en est-il de l'étrange décalage entre la beauté magique de la *Joconde* (commencée en 1503) et de son sourire (sur lequel courent de nombreuses hypothèses mais qui semble être « tout simplement » le portrait de Mona Lisa del Giocondo) et le paysage hostile et sauvage devant lequel elle est placée. Les œuvres de Léonard constituent un véritable univers signifiant. On y trouve des postures récurrentes, comme la main dressée vers le ciel. On y voit des visages aux lignes et aux proportions caractéristiques qui, par leur tendance à l'idéal, ont souvent été considérés comme androgynes ou du moins troublants. On sait avec quel succès certains auteurs de romans ont pu évoquer l'ambiguité du saint Jean de la Cène. Léonard connaît parfaitement les codes culturels de la Renaissance et place des symboles permettant d'identifier certains traits du personnage représenté. Ainsi, dans le *Portrait de Ginevra dei Benci* (1474-1478), voit-on un genévrier

qui, par son homophonie avec le prénom de la jeune femme représentée, l'ennoblit comme cet arbre sacré dans le monde gréco-romain.

Un architecte paradoxal

Le petit nombre des œuvres et la personnalité de leur auteur font de chaque nouvelle découverte ou attribution d'œuvre un événement de portée mondiale dans le monde des arts : la fresque de *La Bataille d'Anghiari* est-elle encore présente sous celle de Vasari au Palazzo Vecchio ? Y aurait-il une « seconde Joconde » au musée du Prado, à Madrid ? Outre la peinture, Léonard fut aussi un architecte paradoxal : pas un seul bâtiment parmi ceux qu'il projeta ne

LE CHÂTEAU D'AMBOISE

Léonard y passa ses trois dernières années, en qualité de premier peintre, ingénieur, architecte et constructeur d'automates de François I^{er}. Il mourut non loin de là, à Cloux, en 1519.

En France, s'il ne produit aucune œuvre majeure, il devient le principal instigateur de la politique culturelle de François I^{er}.

LA BEAUTÉ MYSTÉRIEUSE DES

Ces peintures de femmes témoignent de la maîtrise technique à laquelle était



◀ *Lucrezia Crivelli*

1496

Dans ce portrait qui serait celui de Lucrezia Crivelli, maîtresse de Ludovic Sforza, Léonard de Vinci démontre sa maîtrise de la mise en scène. Le peintre crée ici un halo de mystère autour du regard, non dénué de froideur, de son modèle qui esquisse à peine un sourire. Selon Pedretti, les traits du visage ne sont pas soulignés mais semblent émerger dans un jeu d'ombres et de lumières.



PORTRAITS DE LÉONARD

parvenu Léonard de Vinci dans la représentation des visages féminins.

► *La Joconde*

1503-1506

La technique utilisée par Léonard de Vinci, le *sfumato*, estompe les contours et les traits attribués à Lisa Gherardini, à tel point qu'il devient difficile d'apprécier certains détails comme ses vêtements ou sa coiffure. Ce à quoi contribue également l'effacement des couleurs avec le temps. Si elle sourit, c'est, selon un écrivain du XVI^e siècle, parce que Léonard la distraiait en chantant.

► *Cecilia Gallerani*

1490

Léonard de Vinci retranscrit ici non seulement son exceptionnelle beauté, mais donne aussi à la peinture une note poétique et allégorique avec la présence de l'hermine, symbole de Ludovic Sforza, l'amant de la jeune femme. Le poète Bellincioni écrit à propos du portrait : « Ô nature, qui envies-tu ? C'est Vinci, peintre d'une de tes étoiles ! »



ŒUVRES : LUCREZIA CRIVELLI (LA BELLE FERRONNIÈRE), 1496. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS. LA JOCONDE, ENTRE 1503 ET 1506. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS. CECILIA GALLERANI (LA DAME À L'HERMINE), 1490. MUSÉE CZARTORYSKI, CRACOVIE.



LA CHAPELLE SIXTINE. CONTRAIREMENT À MICHEL-ANGE QUI TERMINA LES FRESQUES DE LA VOÛTE EN 1512, LÉONARD, ALORS AU SERVICE DE JULIEN DE MÉDICIS, LE FRÈRE DU PAPE, N'OBTAINT JAMAIS AUCUNE COMMANDE PRESTIGIEUSE À ROME.



La réaction initiale

« Les disciples se regardaient les uns les autres, sans parvenir à comprendre de qui Jésus parlait », raconte l'Évangile. Léonard montre les réactions des apôtres, qui vont de l'incrédulité à l'indignation en passant par la surprise.

À ROME, DÉCEPTION ET MALADIE

C'EST JULIEN DE MÉDICIS, le frère du pape Léon X, qui fit venir Léonard à Rome en 1513. L'artiste s'y installa dans un luxueux appartement du Vatican pour retrouver ses vieux amis. D'après Vasari, il aimait les surprendre avec des inventions étonnantes, comme un lézard apprivoisé auquel il avait ajouté des yeux, une barbe et des ailes artificielles faites de squames d'autres lézards. Mais pendant son séjour à Rome, il eut davantage de tracas que de joies. Léonard reçut en effet peu de commandes, sans doute parce qu'il avait la réputation de ne pas les honorer et d'être lent. Il tomba également malade. En outre, Julien mit à son service deux serviteurs allemands que l'artiste florentin ne tarda pas à détester, sans doute pour de bonnes raisons, car l'un d'eux l'accusa de nécromancie du fait des autopsies et des dissections qu'il pratiquait dans un hôpital proche de chez lui.

BLASON DES MÉDICIS SUR LA FAÇADE ARRIÈRE DE LA VILLA MÉDICIS À ARTIMINO.



fut édifié. Pourtant, de nombreux édifices doivent leur forme actuelle à des dessins de Léonard ou aux conseils qu'il prodigua. Il fut ainsi consulté en 1490 pour le chantier de la cathédrale de Pavie et son imposante coupole, pour l'aménagement du port de Cesenatico, en Romagne, et pour les cités de Romorantin et Chambord. Le sultan turc Bajazet II le consulta même sur la réalisation d'un pont à arcades pour traverser le Bosphore à Constantinople.

Quant aux écrits théoriques de Léonard, ils furent au cœur de nombreuses tentatives d'exégèses et d'interprétations. Son écriture elle-même introduit à un univers intérieur très particulier. L'écriture spéculaire, de droite à gauche, doit être lue dans un miroir. Malgré leur abondance – près de 16 000 pages –, les manuscrits de Léonard de Vinci ne constituent sans doute qu'une partie de ses notes complètes, estimées par certains à 80 000 ou 100 000 pages. Il faut encore ajouter à cela des milliers de dessins.

Tous les champs des savoirs sont embrasés. L'ingénierie militaire occupe une place

La Cène : la confession de Jésus

L'Évangile selon saint Jean dit qu'à la fin de la Cène, Jésus fut « bouleversé » et annonça à ses disciples : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera. »

Pierre murmure à l'oreille de Jean

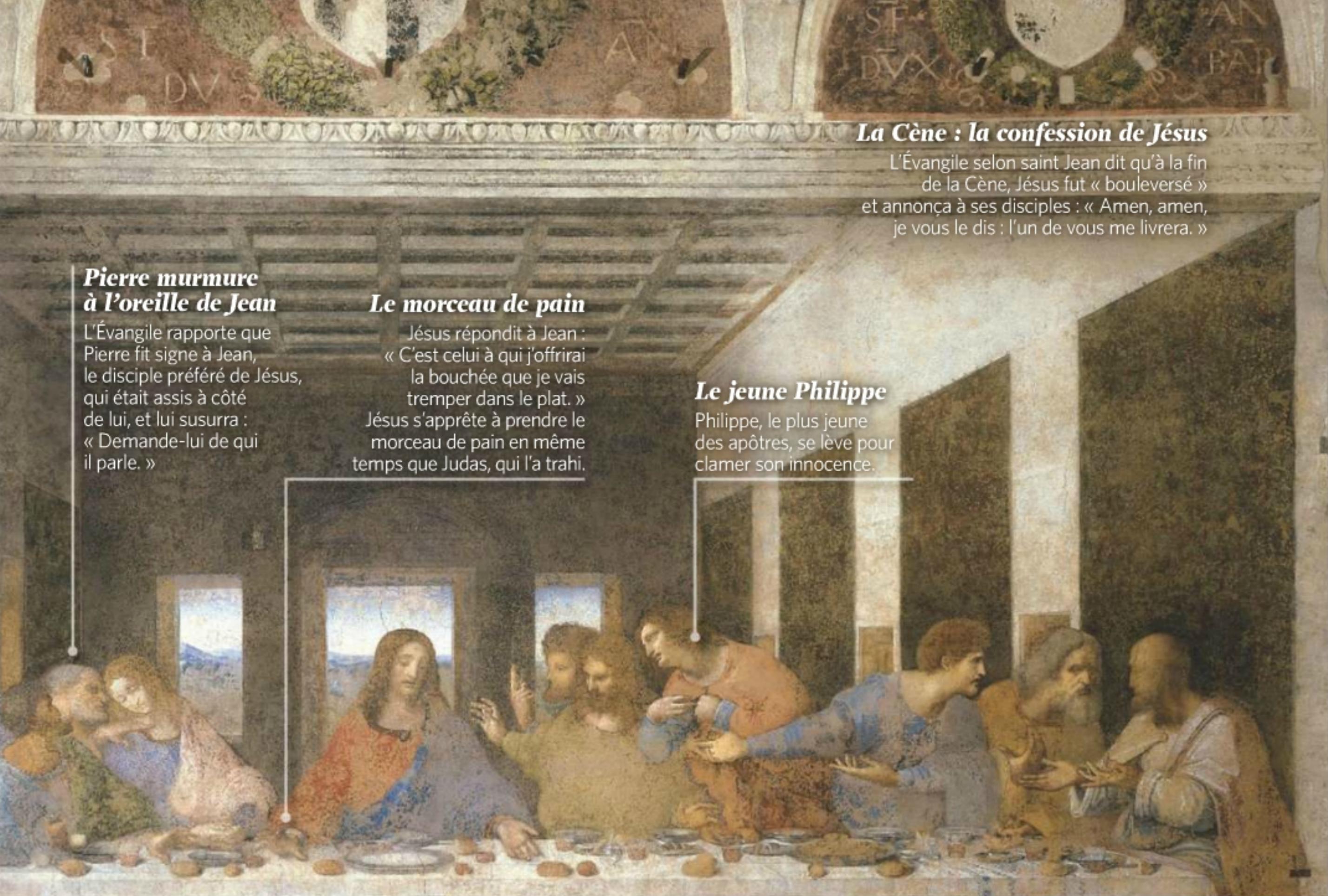
L'Évangile rapporte que Pierre fit signe à Jean, le disciple préféré de Jésus, qui était assis à côté de lui, et lui susurra : « Demande-lui de qui il parle. »

Le morceau de pain

Jésus répondit à Jean : « C'est celui à qui j'offrirai la bouchée que je vais tremper dans le plat. » Jésus s'apprête à prendre le morceau de pain en même temps que Judas, qui l'a trahi.

Le jeune Philippe

Philippe, le plus jeune des apôtres, se lève pour clamer son innocence.



© SCALA, FIRENZE

de choix : projets de fortifications bastionnées, idées de machines de siège préfigurant les chars d'assaut, projets de modernisation des arbalètes, de l'artillerie, telles sont les préoccupations principales d'un homme qui fut souvent consulté pour la fortification des villes, comme lorsque César Borgia, en 1502, lui demande des projets pour fortifier les villes de Romagne comme Imola.

Des instruments étonnantes

L'ingénierie civile est illustrée par ses travaux d'hydraulique, mais, encore jeune en 1471, il donna aussi le dessin de la grue qui permit à Verrocchio de placer la sphère de cuivre dorée au sommet du lanternon de la coupole de la cathédrale de Florence. Viennent ensuite des réflexions sur l'homme, dans son rapport au monde et à ses proportions, avec *L'Homme de Vitruve*, ou aux lois de la physique, avec ses projets de machines volantes pour conjurer les lois, pourtant encore inconnues, de la gravitation. Dans le domaine de la musique, il proposa d'étonnantes instruments associant

par exemple la viole et l'épinette. L'œuvre et la pensée de Léonard de Vinci, replacées dans leur contexte, apparaissent ainsi plus lisibles. Peut-être moins nimbées de mystère qu'il n'y paraît, elles nous révèlent surtout la grande richesse d'une époque où, avant l'affirmation de la Réforme et de la contre-Réforme, il existait sans doute davantage d'espaces de liberté qu'à la fin du siècle. Léonard fut un des hommes qui surent le mieux saisir cette opportunité. C'est pourquoi il fascine les xx^e et xxI^e siècles, à qui il renvoie, sans doute plus qu'un Michel-Ange ou un Raphaël, une image d'eux-mêmes et de leurs aspirations. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Léonard de Vinci, homme de guerre
Pascal Brioist, Alma, 2013.

L'ABCdaire de Léonard de Vinci
Renaud Temperini, Flammarion, 2003.

Léonard de Vinci
Carlo Vecce, Flammarion, 2001.

Léonard de Vinci : art et science de l'univers
Alessandro Vezzosi, Découverte Gallimard, 1996.

LÉONARD ET LA CÈNE

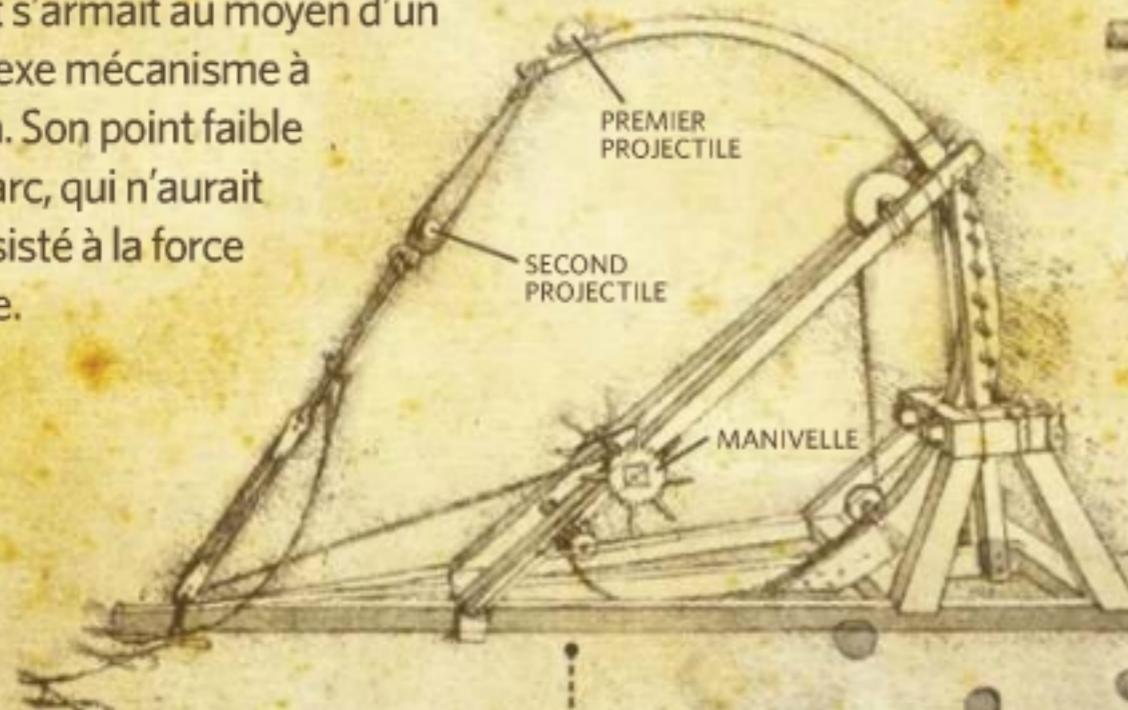
Réalisée entre 1495 et 1498, la fresque du réfectoire du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, à Milan, consolida la renommée de l'artiste. On y vit la parfaite mise en pratique de la peinture de la Renaissance.

LÉONARD DE VINCI DÉPASSE LES

Léonard de Vinci écrivit à propos de ses inventions : « Je ne souhaite pas les

1. Armes

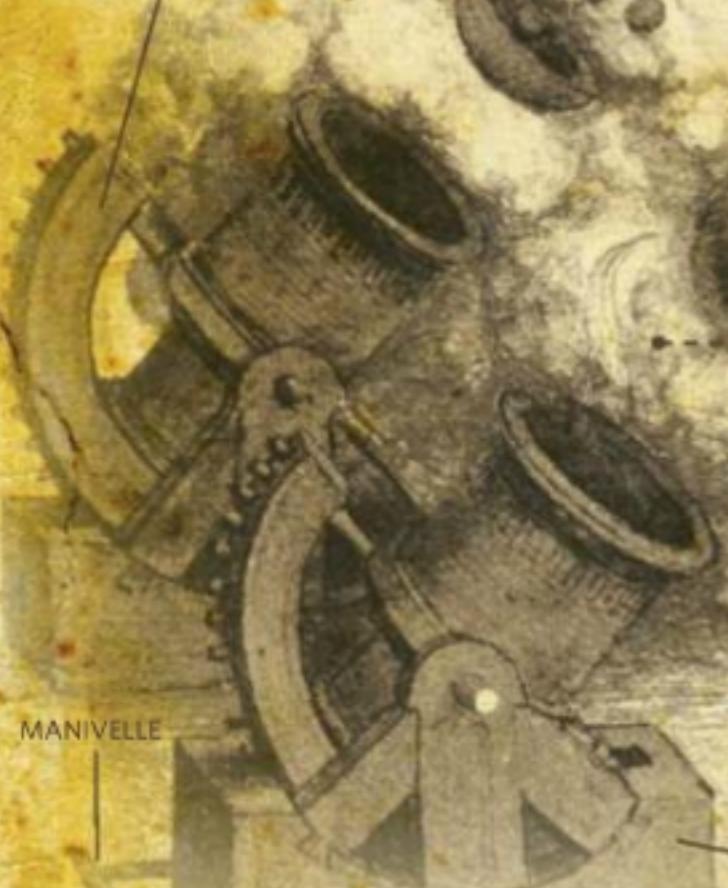
Léonard élabora ses premiers projets d'armes à la cour de Ludovic Sforza, en 1483. Il suivait la mode des humanistes de son temps, qui s'intéressaient aux armes de l'Antiquité, comme la catapulte, mais souhaitait aussi impressionner ses mécènes avec des inventions spectaculaires, même si elles étaient irréalisables. Tel est le cas de sa célèbre arbalète géante, conçue pour lancer des bombes. Elle devait mesurer 13 m et s'armait au moyen d'un complexe mécanisme à pignon. Son point faible était l'arc, qui n'aurait pas résisté à la force requise.



Catapulte

Sur ce dessin est représenté l'un des projets de catapulte les plus simples de Léonard. Elle lançait deux projectiles à la fois, l'un au bout du levier et l'autre dans la cuillère, un peu plus bas.

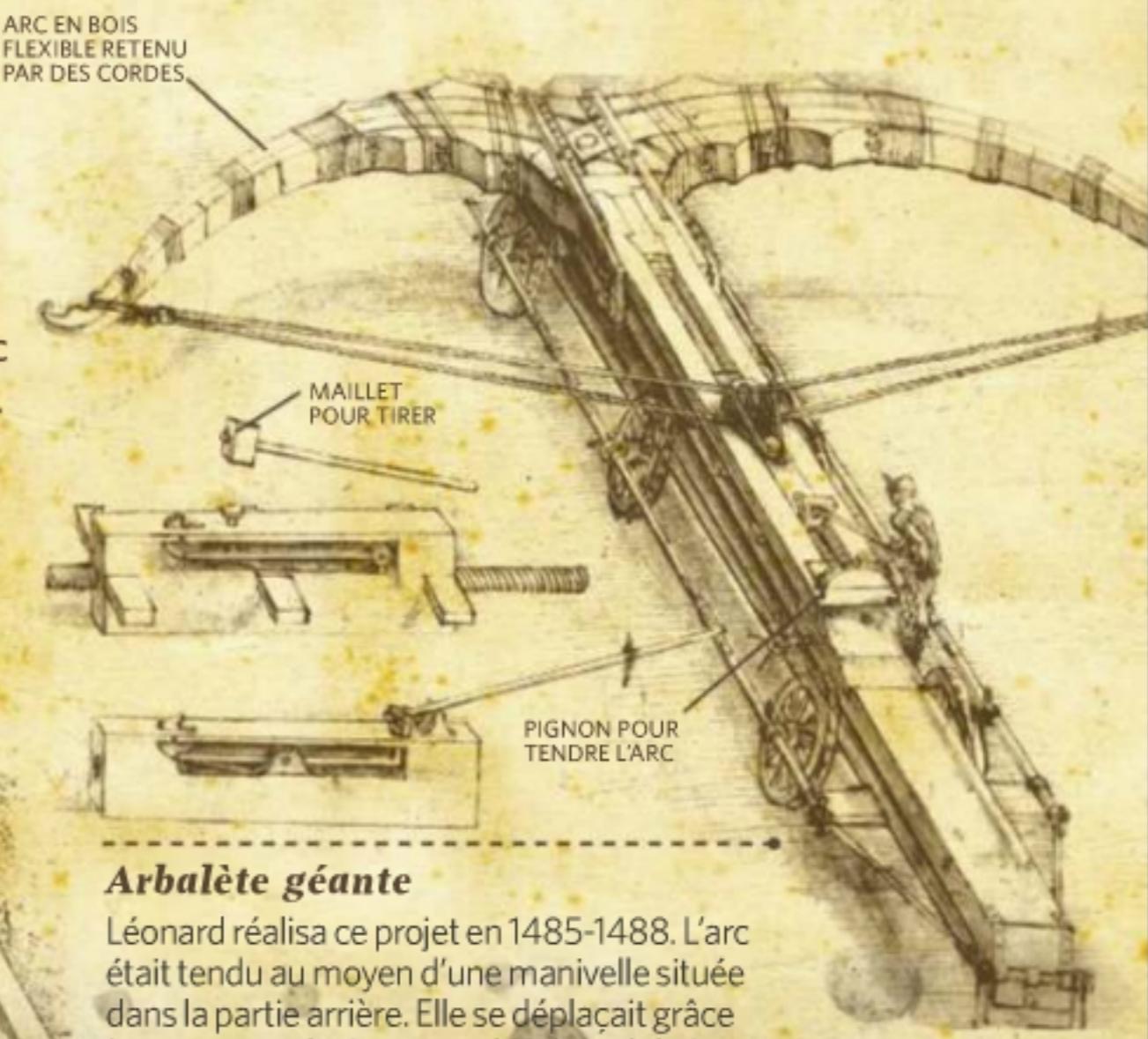
SEMI-ARC POUR RÉGLER LE TIR



Bombarde réglable

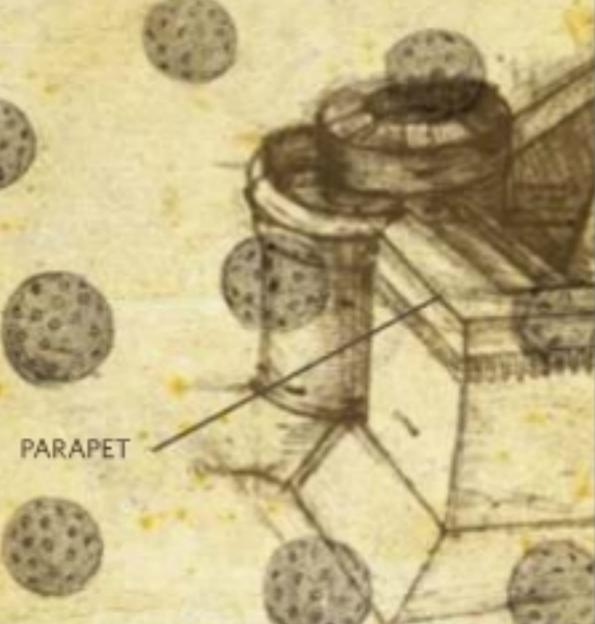
Elle reposait sur une embase très lourde afin de résister au recul au moment du tir. On réglait l'inclinaison au moyen d'une manivelle.

EMBASE



Arbalète géante

Léonard réalisa ce projet en 1485-1488. L'arc était tendu au moyen d'une manivelle située dans la partie arrière. Elle se déplaçait grâce à six roues inclinées pour plus de stabilité.



2. Artillerie

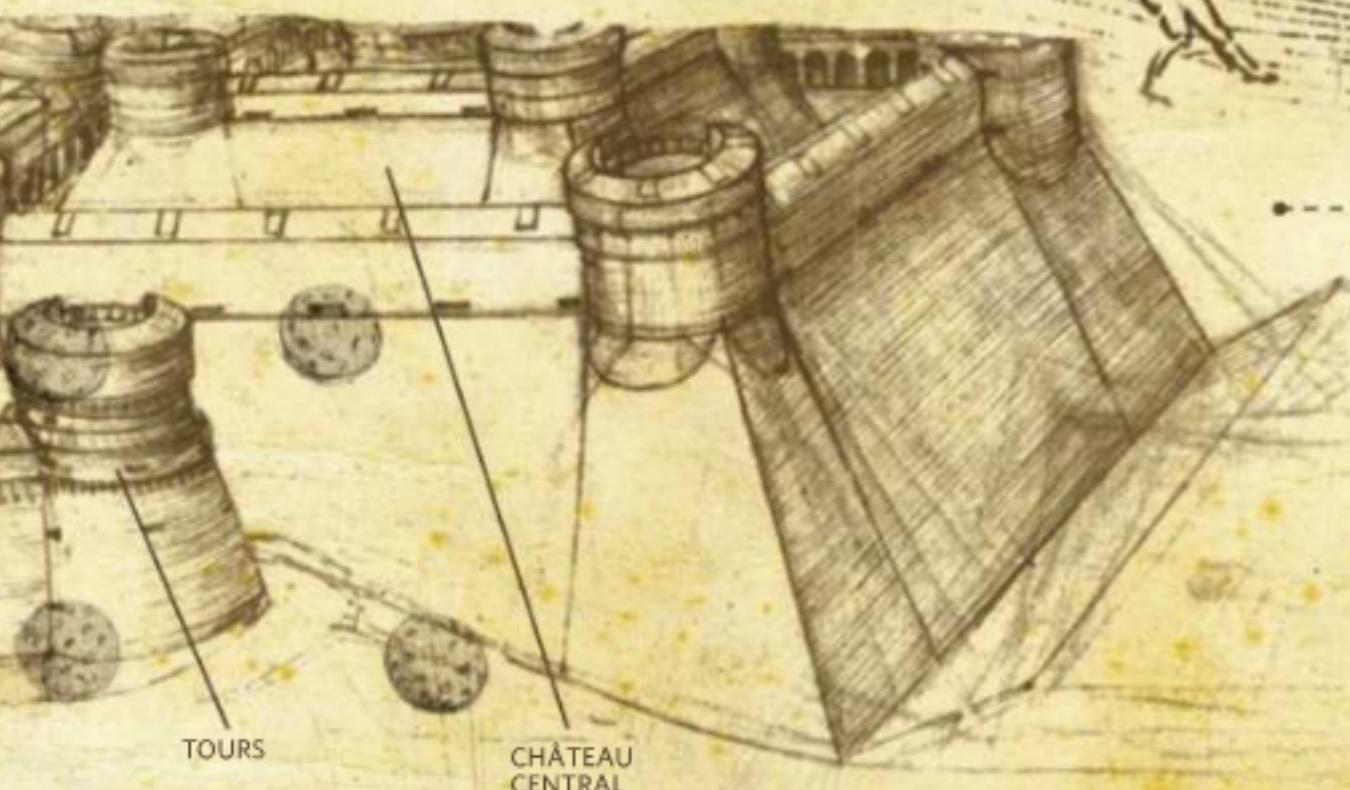
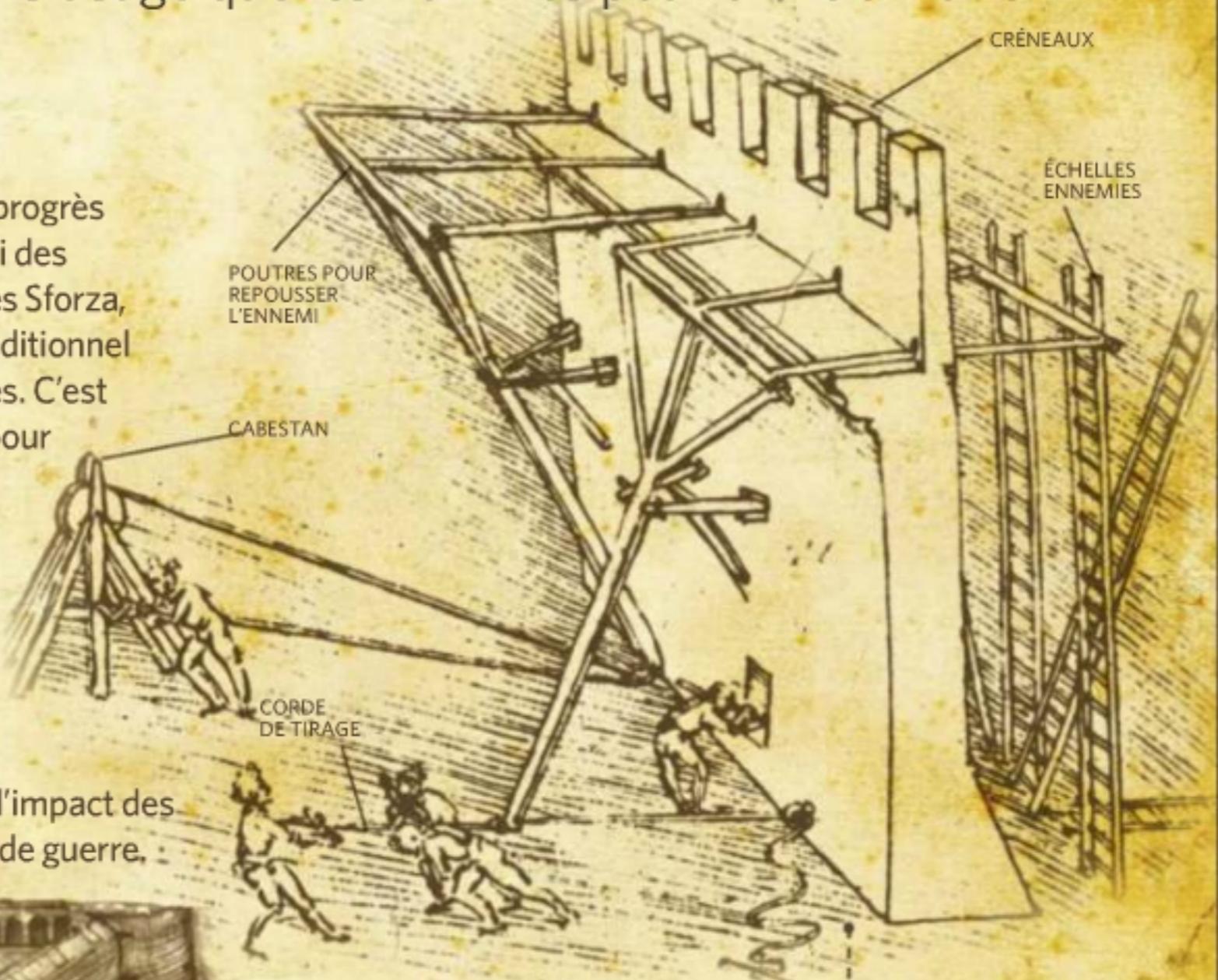
Les premiers projets d'armes à feu de Léonard datent de ses années de formation à Florence. C'étaient de brillantes inventions annonçant les développements postérieurs de la technique militaire, comme la mitrailleuse, mais qui se heurtaient à de sérieux problèmes pratiques, en particulier la difficulté et la lenteur du procédé de recharge des cartons. Par la suite, Léonard se consacra à perfectionner des armes existantes, comme la bombarde ; sur un dessin d'une grande maîtrise artistique réalisé en 1504, il montrait la trajectoire des projectiles et l'impact de ces « bombes à fragmentation » qui contenaient des explosifs et de la mitraille.

CODES DE L'ART DE LA GUERRE

divulguer à cause du mauvais usage que les hommes pourraient en faire. »

2. Poliorcétique

L'un des domaines où l'on voit le mieux les progrès des dessins techniques de Léonard est celui des forteresses. Pendant son séjour à la cour des Sforza, il concevait la guerre comme un combat traditionnel basé sur le siège et l'assaut des places fortes. C'est pourquoi il imagina un ingénieux système pour faire tomber les échelles dont se servaient les assaillants pour escalader les murs. En revanche, en 1508, il ne pensait plus aux assauts, mais aux bombardements. Il dessina une forteresse invincible qui n'avait même pas besoin d'un fossé en guise de protection. Les murs massifs, sans créneaux, devaient suffire à résister à l'impact des bombes, une arme alors décisive en temps de guerre.

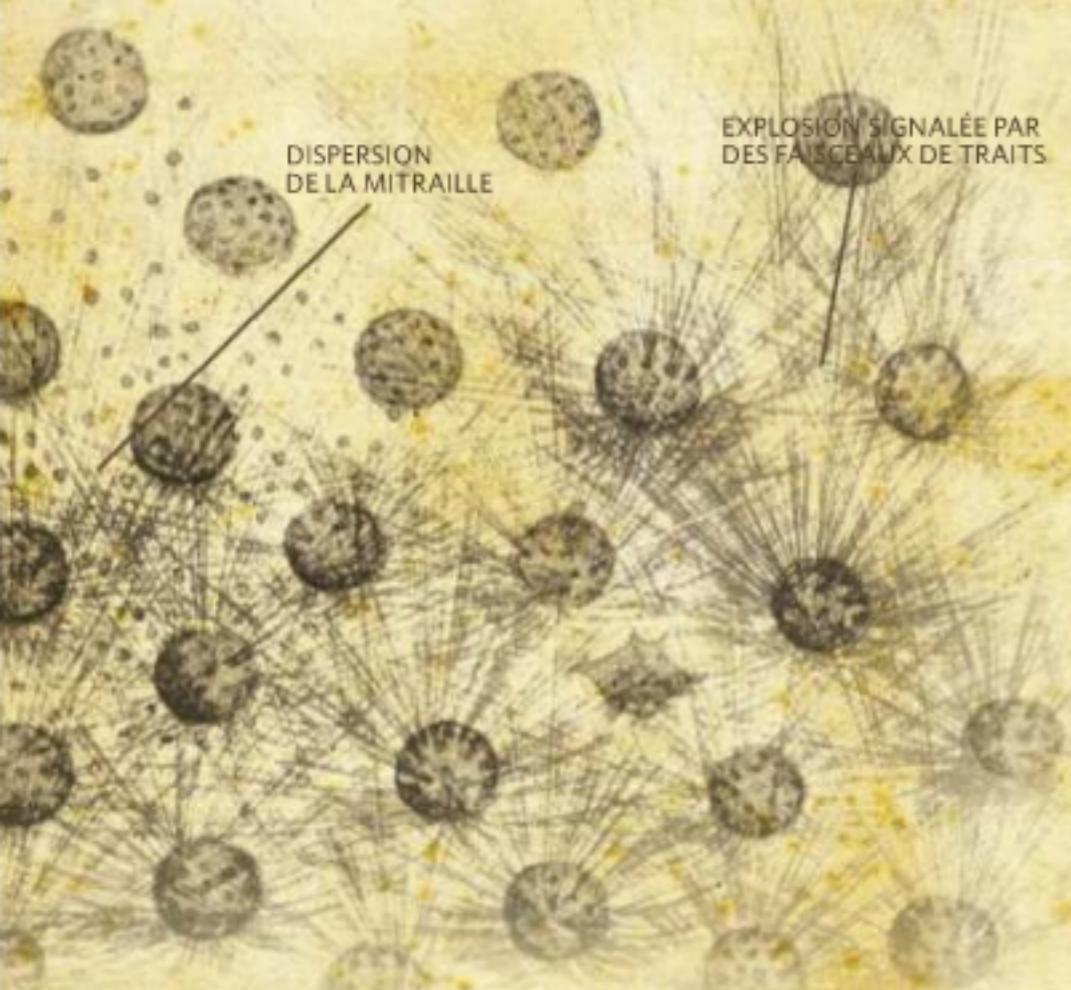


Forteresse invincible

Ce projet date de 1508. Les grandes tours rondes sont posées sur la base polygonale de la forteresse. Au centre se trouvait la demeure du seigneur.

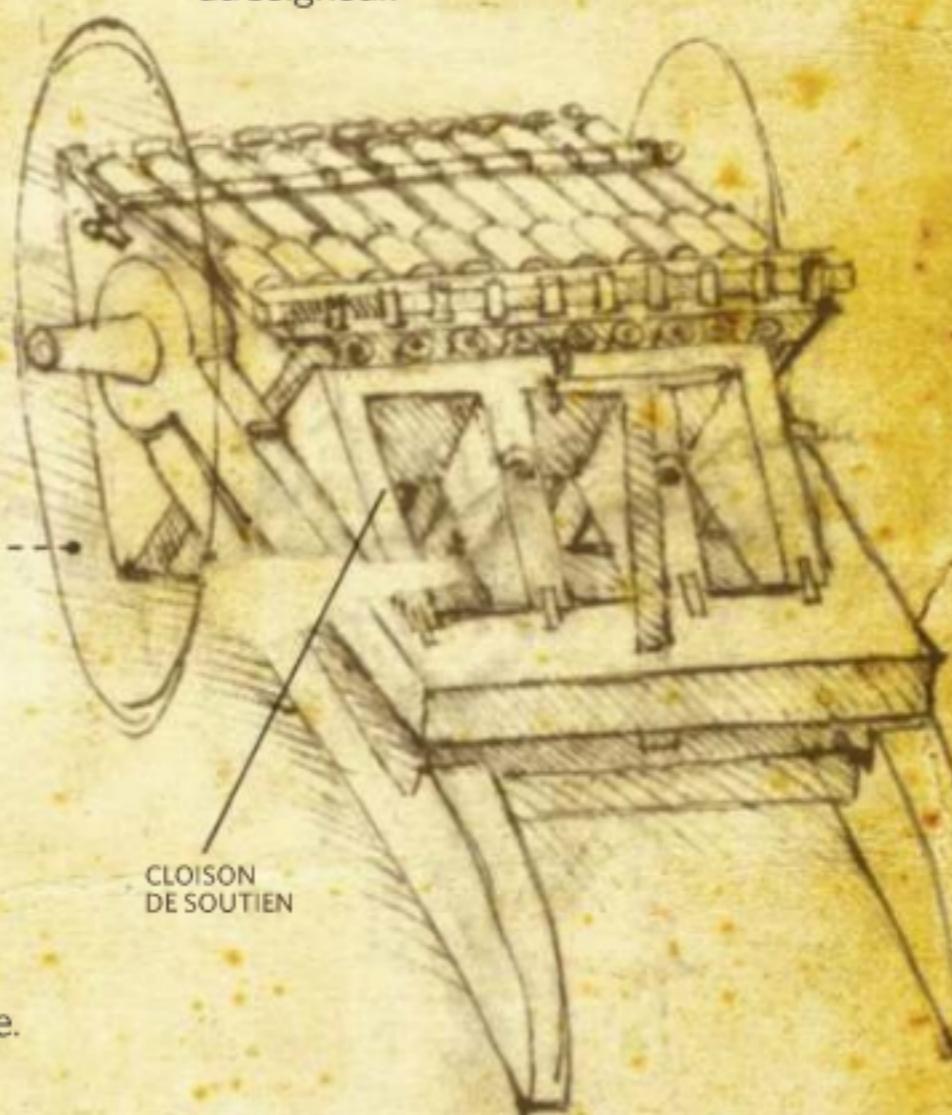
Pour repousser les assauts

Léonard propose deux options pour actionner la poutre permettant de faire tomber les échelles : par la force brute de plusieurs hommes ou au moyen d'un cabestan.



Mitrailleuse portative

La cloison de la partie arrière servait de support et de système de blocage du corps central de l'arme. On pense que la hauteur du tir se réglait au moyen d'une manivelle.



Lascaux, la grotte où les aurochs trottent encore

En 1940, des enfants découvrent par hasard, dans une grotte du Périgord, un impressionnant ensemble de peintures rupestres.

En mai 1940, en pleine déroute de l'armée française, des milliers de Français sont jetés sur le chemin de l'exode. Parmi eux se trouve l'abbé Henri Breuil, un paléontologue de renom, qui a notamment participé en 1901 à la découverte de la grotte des Eyzies, en Dordogne. Professeur au Collège de France et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Henri Breuil est alors âgé de 63 ans. Après avoir quitté Paris en urgence, il se réfugie à Brive-la-Gaillarde, emportant divers écrits scientifiques et une sélection de fossiles humains extraite des collections de l'Institut de paléontologie humaine et du musée de l'Homme. Installé dans la maison de l'abbé Jean Bouyssonie, il reçoit,



le 17 septembre 1940, un message provenant d'un enseignant à la retraite, Léon Laval, qui lui apprend la découverte d'une nouvelle grotte, située aux environs de son village de Montignac, à 25 km de Brive. Cette grotte, c'est Lascaux.

Le nom attribué à la grotte vient d'un château situé à 2 km au sud de Montignac. L'existence de la cavité était connue au travers de diverses légendes entretenues par la population locale – il se disait qu'un prêtre s'y était réfugié pendant la Révolution française et qu'elle renfermait un

trésor –, mais son entrée avait été obstruée, probablement par un glissement de terrain. En 1920, une tempête avait déraciné un énorme sapin et laissé un trou béant à sa place, qu'un paysan s'était empressé de recouvrir pour éviter que ses moutons n'y tombent.

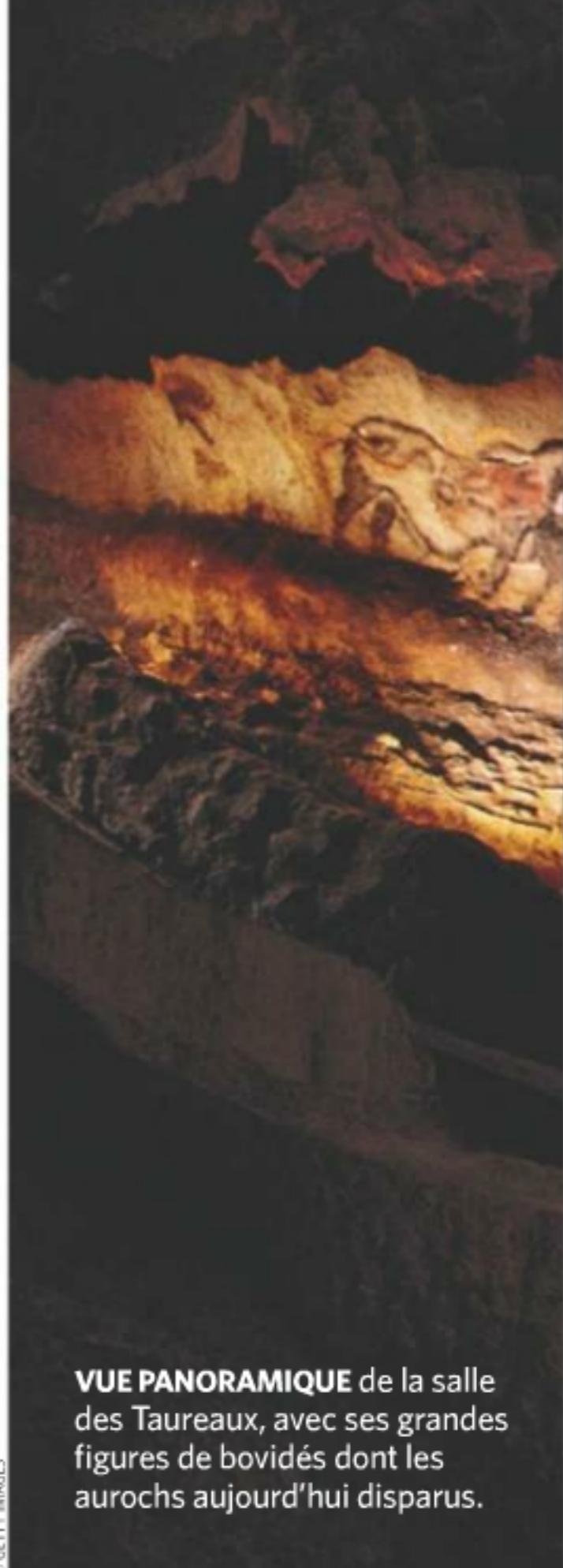
Pierre qui roule

Le 8 septembre 1940, un jeune homme de 17 ans du nom de Marcel Ravidat part se promener avec son chien Robot, bien décidé à découvrir le fameux trésor. Après avoir longtemps erré, le jeune explorateur parvient à dénicher un trou et commence à l'élargir, mais l'heure tardive l'empêche de pousser plus loin ses investigations. Quatre jours plus tard, il revient sur les lieux avec trois de ses amis. Les jeunes garçons commencent par lancer une pierre dans le trou et l'entendent rouler un certain

temps. Ainsi convaincus de la présence de la grotte sous leurs pieds, ils s'engouffrent dans la cavité, munis d'une corde et d'une lumière de fortune, et descendant sur la pente raide d'un éboulis. Six

© GETTY IMAGES

VUE PANORAMIQUE de la salle des Taureaux, avec ses grandes figures de bovidés dont les aurochs aujourd'hui disparus.



08/09/1940

À proximité de Montignac, le jeune Marcel Ravidat et son chien Robot localisent l'entrée de la grotte.

21/09/1940

Averti de la découverte, Léon Laval, instituteur à la retraite, alerte l'abbé Henri Breuil, qui se rend sur place le 21.

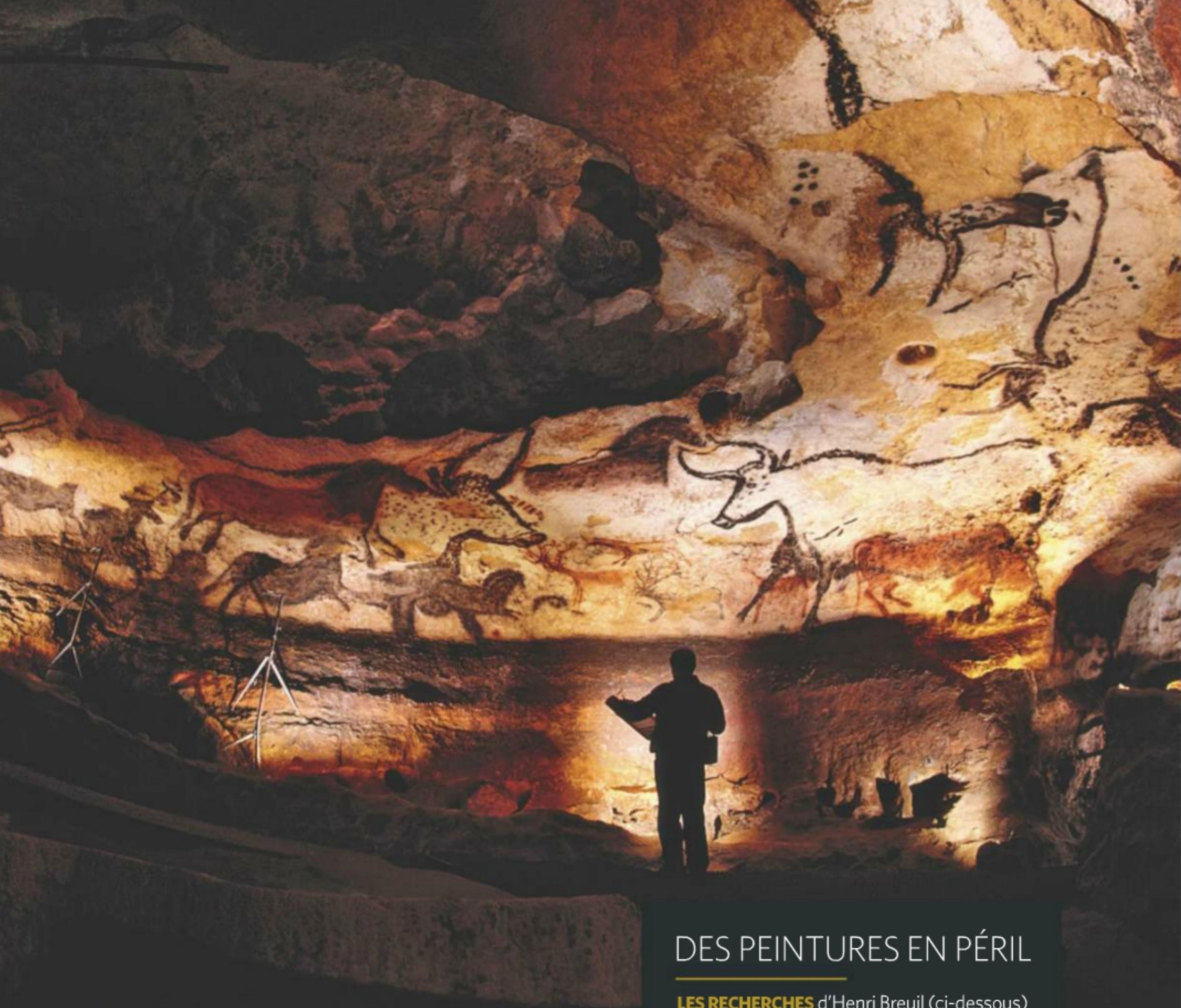
1941

Après avoir étudié les peintures, Breuil les attribue à l'aurignacien et présente la grotte comme l'*« Altamira française »*.

1963

En raison de problèmes d'humidité et d'apparition de moisissures sur les peintures, la grotte est fermée au public.





DES PEINTURES EN PÉRIL

LES RECHERCHES d'Henri Breuil (ci-dessous) firent connaître les peintures de Lascaux au public. L'afflux de visiteurs a modifié l'atmosphère de la grotte avec le dégagement de CO₂, et une hausse de la température. Malgré sa fermeture en 1963, de nouveaux problèmes ont été récemment détectés.



© GETTY IMAGES

mètres plus bas, ils trouvent une vaste salle sur les murs de laquelle ils remarquent de nombreuses figures peintes d'animaux. Marcel Ravidat, Jacques Marsal, Georges Agnel et Simon Coencas viennent de faire une découverte archéologique majeure.

Ils décident alors de révéler l'existence de ces peintures à leur ancien instituteur, Léon Laval, passionné de préhistoire. Et c'est par son biais que l'abbé Breuil est mis au courant. Le 21 septembre, celui-ci

est à Lascaux en compagnie de l'abbé Bouyssonie et de Denis Peyrony, avec lequel il a fait la découverte des Eyzies. Il y trouve les quatre jeunes, qui ont décidé de camper à côté de l'ouverture afin de protéger « le trésor ». D'après l'abbé Breuil, « nul n'y pénétra plus qu'avec eux, et si, à cette date, des centaines de visiteurs de Montignac et d'alentour ne saccagèrent pas la grotte, c'est au dévouement de ces jeunes garçons qu'on le doit ». Une fois à l'intérieur de la grotte,

Le fabuleux bestiaire de la salle des Taureaux

D'IMPOSANTES FIGURES animales couvrent les parois de la salle des Taureaux. Des chevaux, diverses espèces de bovidés (dont l'une disparue, l'aurochs), des cerfs, et même un ours, sont alignés et se chevauchent sur une bande de 20 m de long et peinte au magdalénien, il y a environ 18 000 ans.



© AGE PHOTOS/STOCK

① Licorne

Selon certains, il pourrait s'agir de la représentation d'un animal fantastique.

② Chevaux

Huit petits chevaux galopent vers la droite. Au-dessus, figure un cheval noir et rouge.

③ Grand taureau

Cette figure noire et ocre de 3,50 m représente un aurochs, espèce de bovidé éteinte.

④ Cerfs

Cinq petits cervidés courent entre les deux grands taureaux et un cheval.

⑤ Vache rouge

Représentée sous un taureau, cette figure de 2 m pourrait être une vache.

⑥ Ours

Réalisée plus tard, la figure de cet ours se fond dans la partie ventrale du troisième taureau.

l'abbé Breuil est estomaqué par le chef-d'œuvre qu'il y découvre. Il avertit aussitôt le préfet de la Dordogne ainsi que le directeur des antiquités préhistoriques du département. Le 14 octobre, il s'installe à proximité de la grotte dont il entreprend l'étude. Il identifie une première série de peintures rupestres qu'il pense pouvoir dater de la période aurignacienne (comprise entre 38 000 et 30 000 ans). Il est notamment assisté de Fernand Windels, qui prend de nombreuses photographies et de Maurice Thaon, qui effectue les tout premiers relevés, aidé par les quatre « inventeurs » de Lascaux.

Pour Breuil, il ne fait aucun doute que la découverte de cette grotte est exceptionnelle. Dès le 27 décembre 1940, Lascaux est classée monument historique. Pendant tout le second conflit mondial, des travaux d'aménagement sont menés afin d'ouvrir la grotte au public, ce qui est fait dès 1948. À partir de 1952, l'étude des peintures est confiée à l'abbé Glory qui, au cours de centaines d'heures de travail, réalise le décalque des quelque 1 500 gravures présentes sur les murs de Lascaux (dont 615 animaux, principalement des chevaux, des cerfs et des taureaux). Aujourd'hui, nous savons que ces peintures

ont environ 18 000 ans. Leur qualité exceptionnelle vaut à la grotte de Lascaux d'être surnommée la « Sixtine de la Préhistoire ».

Gaz carbonique

En 1955, des premiers indices de dégradation de certaines peintures apparaissent. Une étude approfondie met en cause l'excès de gaz carbonique contenu dans l'air, phénomène induit par la respiration des nombreux visiteurs. Un système de contrôle de la production de ce gaz est mis en place, mais cela n'empêche pas des taches vertes d'humidité d'apparaître sur les parois. Ces dégradations étant liées

à l'exploitation intensive du site, la grotte est fermée le 20 avril 1963. Les autorités décident alors de réaliser une copie grandeur nature de ce sanctuaire paléolithique. Nommée Lascaux II, celle-ci est ouverte au public le 18 juillet 1983. La grotte originale n'a jamais rouvert ses portes : les peintures sont toujours menacées par la prolifération de champignons. ■

ARNAUD BALVAY
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Lascaux, l'espace, le geste et le temps
Norbert Ajoulat, Le Seuil, 2013

INTERNET
www.lascaux.culture.fr

Chaque mois,
explorez plusieurs
siècles d'histoire

De l'antiquité aux temps
modernes, HISTOIRE
National Geographic
vous entraîne sur
les traces des grandes
civilisations.

Repères chronologiques,
analyses, portraits,
documents d'archives :
un nouveau rendez-vous
mensuel pour associer
le plaisir de lire et
l'enrichissement de
vos connaissances.



40%
d'économies*

OFFRE SPÉCIALE

42€50
au lieu de ~~71€40~~

1 AN soit 12 numéros

HISTOIRE National Geographic est une marque de la National Geographic Society 125 A N S
*sur le prix de vente au numéro.

BULLETIN D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe SANS l'affranchir
à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO
Libre Réponse 83051 - 91079 BONDOUFLÉ CEDEX - Service abonnement : 01.60.86.03.31

Oui, je m'abonne au magazine Histoire National Geographic

PP05

1 an, soit 12 numéros. Je paie 42€50 au lieu de ~~71€40~~ [prix de vente au n°] soit 40% d'économie.

M. Mme Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Tél. :

email :

@

Mode de paiement

Chèque bancaire ou postal de 42€50 à l'ordre de Histoire National Geographic.

Date et signature obligatoires :

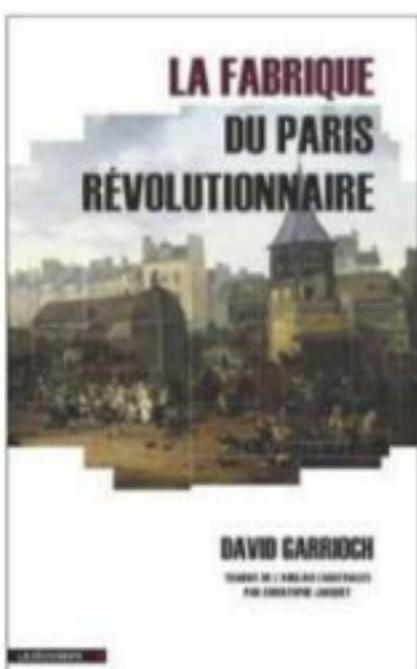
Carte bancaire

N° Expire fin :

Je note les trois derniers chiffres du numéro figurant au dos de ma carte :

PARIS AU XVIII^e SIÈCLE

Portrait d'une ville en plein bouleversement



David Garrioch
LA FABRIQUE DU PARIS RÉVOLUTIONNAIRE
 Éditions La Découverte, avril 2013, 386 pp., 23 €

Les géologues savent qu'il faut un siècle au moins pour préparer une secousse tellurique de grande amplitude. Le Paris de David Garrioch relève d'un tellurisme social analogue », analyse Daniel Roche, professeur au Collège de France quialue l'étude magistrale menée par David Garrioch. Tel un scientifique, le professeur de Melbourne dissèque les convulsions d'une capitale qui, selon la métaphore anatomique en vogue au XVIII^e siècle, constitue « la tête surdéveloppée d'un corps qui était la France ». Et c'est par l'ap-

roche socioculturelle, trop souvent négligée, qu'il nous emmène dans une truculente traversée de Paris alternant subtilement le croquis de scènes de la vie quotidienne et l'analyse minutieuse des rapports sociaux.

Dans le dédale des rues et des faubourgs parisiens, on croise pêle-mêle marchands, nobles, manouvriers, pauvres sans travail comme autant de classes dont on suit les transformations tout au long du XVIII^e siècle, en y cherchant fébrilement les germes de la révolte. Dans

ce Paris qui grouille, loin du tableau monolithique d'une capitale prospère et raffinée, les piliers de la coutume vacillent.

Certes, le creusement des inégalités n'y est pas étranger, mais David Garrioch s'attarde également sur l'évolution des idées et des pratiques, sur la mobilité sociale et géographique, qui fait bouger plus ou moins sensiblement les lignes. Il évoque l'« opinion publique », le rôle des femmes et l'émergence d'une classe moyenne impatiente, qui contribuent à l'émancipation des mentalités. Un maelström qui permet de mieux comprendre comment, en l'espace d'un siècle, le « Paris coutumier » a cédé la place à un « Paris révolutionné ». ■

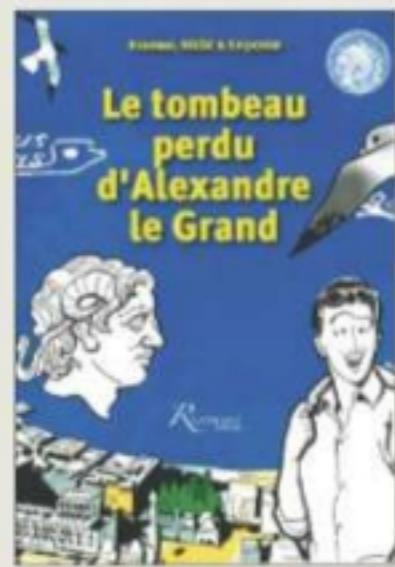
ANTHONY CERVEAUX

SUR LES TRACES DU TOMBEAU D'ALEXANDRE LE GRAND

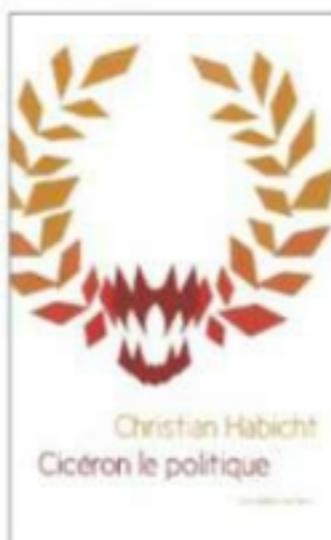
OMAR LE CHÉRI, journaliste fouineur, accompagné d'un banquier allemand passionné et d'un archéologue égyptien, sillonnent Alexandrie à la recherche du tombeau d'Alexandre le Grand. Comme dans toute bande dessinée classique, ils se heurtent à des ennemis invisibles. Mais au terme de cette enquête mouvementée, le mystère n'est toujours pas éclairci. Ce qui est contraire à toutes les règles des récits d'aventure ! C'est que dans la réalité,

ce tombeau n'a jamais été retrouvé et le livre se termine sur un récit de l'archéologue Jean-Yves Empereur qui décrit toutes les hypothèses avancées pour le localiser.

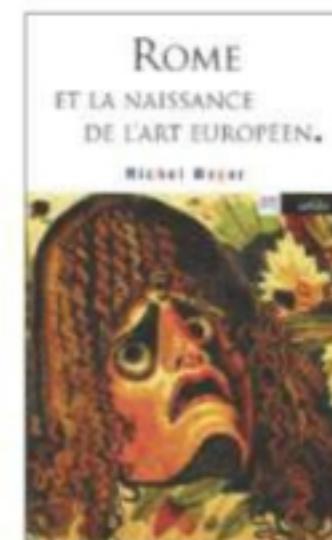
Kraemer, Niksic et Empereur
LE TOMBEAU PERDU D'ALEXANDRE LE GRAND
 Bande dessinée Riveneuve, avril 2013, 93 pp., 15 €



ROME ANTIQUE



CICÉRON, LE POLITIQUE
Christian Habicht
 Éditions Les Belles Lettres, juin 2013, 211 pp., 19 €



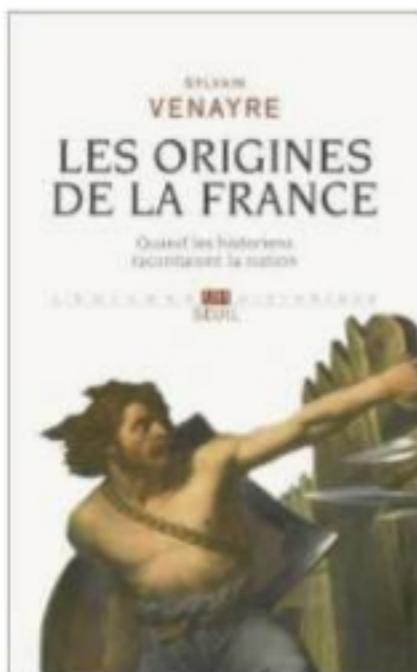
ROME ET LA NAISSANCE DE L'ART EUROPÉEN
Michel Meyer
 Éditions Arléa, octobre 2012, 256 pp., 10 €

CELUI QUI FUT orateur et écrivain reconnu aspirait en fait à la stature d'homme d'État, pour conduire le destin de la République romaine. C'est cette facette méconnue de Cicéron, éclipsée par la fortune de César, que propose de découvrir l'historien allemand.

PEINTURES, THÉÂTRES, SCULPTURES, AQUEDUCS... L'Europe d'aujourd'hui est l'héritière de la Rome antique, et de ses réalisations artistiques. Un legs qui démontre, selon l'essai de Michel Meyer, que Rome est bien plus qu'une pâle copie d'Athènes.

DISCUSSIONS D'HISTORIENS AU XIX^e SIÈCLE

Débat brûlant sur l'identité nationale

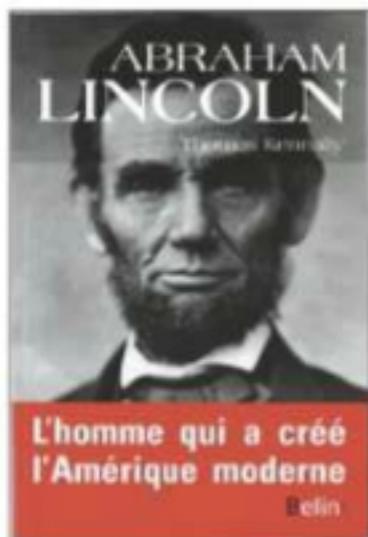


Sylvain Venayre
LES ORIGINES DE LA FRANCE
Éditions du Seuil,
avril 2013,
425 pp., 25 €

De quand date la France? Selon Sylvain Venayre, cette question fut une des plus brûlantes du long xix^e siècle. Sans les nommer, il fusille les « coups d'éclat » de ceux qui s'indignent que l'on détruisse l'histoire de France et nous invite à une réflexion sur la manière dont l'« identité nationale », loin d'être naturelle, s'est en réalité lentement construite. Évidemment, la synthèse ne pouvait prétendre à l'exhaustivité : les débats fondateurs qui ont précédé la Révolution sont seulement suggérés.

GUILLAUME MAZEAU

L'HISTOIRE EN VRAC



ABRAHAM LINCOLN
Thomas Keneally
Éditions Belin
Février 2013,
224 pp., 21 €



LA BOUTEILLE DE VIN HISTOIRE D'UNE RÉVOLUTION
Jean-Robert Pitte
Éditions Tallandier, mai 2013,
310 pp., 26,80 €



FOUILLES ET DÉCOUVERTES EN ÎLE-DE-FRANCE
S. Hurard et R. Cottiaux (dir.)
Ouest-France, INRAP, avril 2013,
144 pp., 17,90 €

DÉPOUILLANT avec minutie les archives de l'imposant fonds Lincoln du Congrès, l'auteur livre un récit savant et alerte sur la personnalité complexe du président qui abolit l'esclavage en 1865. Il s'appuie sur la trace laissée par l'enfance pour éclairer le chef d'État.

« PAS DE GRAND VIN sans bouteille », tranche le géographe français qui explore avec truculence le rôle essentiel des contenants depuis le xvii^e siècle. Sans l'invention de la bouteille, il n'y aurait pas de vieillissement à l'abri de l'air, pas d'éclat dans le goût.

Centré sur les « meilleurs historiens du pays », l'essai se détourne aussi des récits moins institués de l'histoire, qui fournirent pourtant la matrice de la fabrication du national. Néanmoins, le lecteur pourra suivre ici les étapes d'un long et âpre débat qui, de Lavisson à Michelet, en passant par Guizot, opposa les élites intellectuelles de la France. En faisant parler les textes, Venayre laisse également méditer le lecteur éclairé sur les instrumentalisations dont cette question fait encore l'objet. Montrer que le débat sur la hantise des origines est scientifiquement réglé depuis la fin des années 1930 suffit-il pour autant à discréditer les nouveaux faiseurs d'idoles ? Utile et très bien écrit, ce livre demeure, de ce point de vue, très optimiste. ■

LE LIVRE DU TEMPS

Daniel Rosenberg et Anthony Grafton
CARTOGRAPHIE DU TEMPS

Des frises chronologiques aux nouvelles temporalités



Des lignes pour tracer la durée

Daniel Rosenberg et Anthony Grafton
CARTOGRAPHIE DU TEMPS

Éditions Eyrolles
mai 2013,
272 pp., 42 €

Comment dessiner le temps ? Presque instinctivement, on pense à la frise chronologique qui sillonne les livres scolaires de notre enfance. Il est vrai que la métaphore linéaire, qui la façonne, fait partie intégrante de notre système mental à propos de la représentation du temps. Mais le livre de Rosenberg et Grafton démontre qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Retraçant les nombreuses figurations visuelles du temps de 1450 à nos jours, en Europe et aux États-Unis, les schémas nous apprennent que la courbe a longtemps précédé la ligne. Par un récit parfois cocasse, mis en valeur par de riches illustrations, les auteurs délivrent une analyse critique de la représentation graphique du temps à travers les époques. ■

A.C.



Dans le prochain numéro



© ORONoz / ALBUM

LA RÉVOLUTION DE 1848, PRINTEMPS SANGLANT

SUFFRAGE UNIVERSEL, abolition de l'esclavage, droit de vote masculin, abolition de la peine de mort... L'insurrection qui éclate à Paris, en février, marque l'avènement de la II^e République sur les décombres de l'ancienne monarchie de Juillet. Elle suscite pendant plusieurs mois une intense espérance, mais le rêve romantique de régénération sociale s'achève en cauchemar. Le « front de l'ordre » reprend le contrôle et la violente répression qui suit anéantit les derniers espoirs de liberté qui traversaient l'Europe.



© RMN-GRAND PALAIS / GÉRARD BLOT

Cléopâtre, fine politique

La dernière reine d'Égypte, qui séduit deux grands chefs romains, Jules César et Antoine, avait comme objectif de préserver son pouvoir et l'indépendance de son pays.

La légion, une élite au pas

La légion romaine était la colonne vertébrale de l'Empire, réputée pour sa bravoure sur le champ de bataille, mais aussi pour ses qualités mobiles et logistiques.

Le temps des cathédrales

Construites selon un symbolisme complexe, les cathédrales étaient des lieux de culte mais aussi des endroits où s'appliquait la justice.

Aristote, père de la science

Aristote étudia toutes les facettes de l'activité humaine. Pendant près de deux mille ans, son œuvre a marqué l'évolution de la pensée et de la science en Occident.

BABYLONE, CITÉ BIBLIQUE, CITÉ MYTHIQUE

PHARE DE LA CIVILISATION, symbole de l'harmonie cosmique, Babylone est devenue le cœur spirituel et intellectuel de l'ancienne Mésopotamie, entre le VII^e et le VI^e siècle av. J.-C. Aux yeux de ses contemporains le prestige de Babylone était sans égal. Pourtant, au XIX^e siècle, la cité n'était connue qu'à travers l'Ancien Testament. Si les archéologues ont trouvé les traces d'une splendeur passée, les jardins suspendus et la tour de Babel demeurent énigmatiques.

**Plonk & Replonk se plankent
dans les collections permanentes
de L'Adresse Musée de La Poste.**



La Poste - S. A. au capital de 3 400 000 000 euros - 356 000 000 euros - siège social : 44 boulevard de Vaugirard - 75757 PARIS CEDEX 15
Image : © PLONK & REPLONK, l'Adresse Musée de La Poste, 201

L'ADRESSE
MUSÉE DE LA POSTE

34 BOULEVARD DE VAUGIRARD - PARIS 15^e
www.ladressemuseedelaposte.fr



Pixee
téléchargez
photographiez l'affiche
de l'expo, accédez aux infos



TWILIGHT ZONE
PRODUCTIONS



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

NOS ANCÊTRES N'ÉTAIENT PAS TOUS DES GAULOIS.

© Jacques Windenberger.

www.histoire-immigration.fr

Collections permanentes, du mardi au vendredi de 10h00 à 17h30, samedi et dimanche de 10h00 à 19h00

PALAIS DE LA PORTE DORÉE – PARIS 75012

Métro 8 – Tramway 3a – Porte Dorée